

contes Persans

Dorsay, Jules

VISIT...

LANZAROTE
Caliente.COM

JULES DORSAY

CONTES PERSANS



FERNAND NATHAN

CONTES ET LÉGENDES DE TOUS PAYS

CONTES PERSANS

**Par
Jules Dorsay**

Illustrations : Yvon Le Gall

Éditeur : Nathan

Année de parution : 1971

AVANT-PROPOS

Les « Mille et Un Jours, Contes persans » ont été publiés à Amsterdam en 1785. Il est dit ce qui suit dans la préface de cette édition :

« Nous devons ces contes au célèbre Dervis Moclès, que la Perse met au nombre de ses grands personnages. Il était chef des sofis d'Ispahan, et il avait douze disciples, qui portaient de longues robes de laine blanche. Les grands et le peuple avaient pour lui une vénération singulière, à cause qu'il était de la race de Mahomet ; et ils le craignaient, parce qu'il passait pour un savant cabaliste. Le roi Schah Soliman même le respectait à un point que, si par hasard il le rencontrait sur son passage, ce prince descendait aussitôt de cheval et lui allait baiser les étriers.

« Moclès, étant encore fort jeune, s'avisa de traduire en persan des comédies indiennes, qui ont été traduites en toutes les langues orientales et dont on voit à la bibliothèque du Roi une traduction turque sous le titre de « Alfaraga Badal-Schidda », ce qui signifie « la joie après l'affliction ». Mais le traducteur persan, pour donner à son ouvrage un air original, mit ces comédies en contes, qu'il appela « Hezaryek-Rouz », c'est-à-dire « Mille et Un Jours ». Il confia son manuscrit au sieur Vêtis de la Croix, qui était en liaison d'amitié avec lui, à Ispahan, en 1675, et même il lui permit d'en prendre une copie.

« Il semble que les « Mille et Un Jours » ne soient rien autre chose qu'une imitation des « Mille et Une Nuits »..., mais, comme il n'y a point d'époque aux Contes arabes, on ne saurait dire s'ils ont été faits avant ou après les Contes persans.

« Quoi qu'il en soit, les « Mille et Un Jours » doivent divertir les personnes qui ont lu avec plaisir les « Mille et Une Nuits », puisque ce sont les mêmes mœurs et la même vivacité d'imagination. »

Ces contes étaient dits à Farrukhnaz, fille du roi de Cachemire, pendant qu'elle se baignait, par sa nourrice Sutlumemé, pour la distraire et lui ôter, s'il se pouvait, la mauvaise opinion qu'elle avait des hommes. Lorsqu'une esclave venait avertir la Princesse qu'il fallait aller à la prière de midi, la narratrice suspendait son récit, pour le lendemain, sa maîtresse rentrée au bain, en reprendre le fil. C'est de cette manière que Dervis Moclès a divisé ses « Mille et Un Jours ».

« On a suivi cet ordre, déclare Vêtis au sujet de sa traduction, mais on a retranché tout ce qui, dans l'original, est devant et après la narration essentielle, parce que cela ne sert qu'à la faire languir et qu'à ennuyer le lecteur, qui, par ce retranchement, lira les Contes sans s'apercevoir qu'ils sont interrompus. »

Pour achever de mettre en valeur ceux de ces contes qui figurent dans le présent volume, et que nous avons choisis naturellement parmi les meilleurs, nous sommes allés plus loin dans la même voie. Nous avons, notamment, fort écourté, sinon supprimé, à l'occasion, les histoires accessoires qui se greffaient sans nécessité sur les principales et finissaient par en détourner l'attention.

Nous n'avons pas respecté les longueurs qui étaient de nature à affaiblir l'intérêt, aujourd'hui surtout que l'on court au plus pressé, non plus que ces répétitions, par trop fréquentes, dont ne s'embarrassaient guère autrefois d'excellents écrivains, mais qui soulevaient, justement à notre avis, la réprobation de Flaubert.

En résumé, c'est un peu comme si nous avions simplement modernisé la forme de la coupe et filtré la liqueur qu'elle contient. Puisse-t-on, de la sorte, en goûter d'autant mieux la saveur !

Le Hulla

(Histoire de Couloufe et de la belle Dilara)



Il y avait à Damas un vieux marchand, nommé Abdallah, qui passait pour le plus riche de tous et qui, cependant, gémissait d'avoir couru de par le monde mille et mille périls pour amasser du bien, attendu qu'il n'avait point d'enfants à qui laisser son héritage. Il n'avait rien épargné pour en avoir. Il ouvrait sa porte aux pauvres et comblait de charité les derviches, en les invitant à prier Dieu de lui accorder un fils. Même, il avait fondé des hôpitaux et des couvents, fait bâtir des mosquées. Hélas ! tout était resté inutile comme s'il eût, pour récolter, ensemencé un champ de laves, et Abdallah avait perdu jusqu'à l'espoir de devenir père.

Un jour, il manda chez lui un médecin indien dont on vantait fort la science et, après l'avoir bien régalé à sa table, il lui dit :

— Ô docteur, il y a longtemps que je souhaite passionnément d'avoir un fils.

— Seigneur, lui répondit l'Indien, c'est une faveur qui dépend du Ciel. Pour l'obtenir, toutefois, il est permis aux hommes d'en chercher les moyens.

— Que me faut-il faire ? Ordonnez, docteur, je vous assure que je le ferai.

— Premièrement, Seigneur, achetez une jeune esclave, qui soit grande et droite comme un cyprès. Qu'elle ait un visage agréable, des

joues pleines et de larges hanches. Secondement, le son de sa voix doit être doux, son air toujours riant, sa conversation enjouée. De plus, il serait bon que vous eussiez de l'amour l'un pour l'autre. Il faut enfin que, durant quarante jours, vous ne mangiez que de la chair de mouton noir et ne buviez que du vin vieux, en ne vous occupant ailleurs d'aucune affaire. Si vous observez exactement mes prescriptions, j'ai tout lieu de penser que vous aurez un fils.

Abdallah ne manqua pas d'acheter une belle esclave et, ayant exécuté fidèlement l'ordonnance, il en eut le fils annoncé. Pour célébrer la naissance de l'enfant, qui fut nommé Couloufe, Abdallah réunit tous ses amis, leur donna un festin et redoubla d'aumônes.

Couloufe fut élevé et instruit à grands frais. Il eut plusieurs maîtres, et pas un qui ne le trouvât apte à profiter de ses leçons. On lui enseigna les langues hébraïques, grecque, turque et indienne, et à bien former les caractères de toutes ces langues. Non content d'apprendre l'Alcoran⁽¹⁾, il en lut les commentaires ; il en possédait jusqu'au sens mystique. On ne voulut point qu'il ignorât l'histoire des tribus arabes, l'histoire de Perse, ainsi que les annales des Rois. Il apprit aussi la morale, la philosophie, la médecine et l'astronomie. Outre toutes ces choses, à dix-huit ans il en savait encore d'autres. Il était bon poète et savant musicien. Il ne brillait pas moins dans les exercices du corps que dans ceux de l'esprit. Personne jamais n'avait tiré à l'arc, ni manié le sabre et la lance avec plus d'adresse et de vigueur. Bref, c'était un jeune homme d'un mérite en tous points accompli.

Quelle satisfaction pour un père d'avoir un semblable fils ! Abdallah l'aimait plus que sa vie et ne pouvait rester un moment loin de lui. Cependant, la mort qui n'oublie personne, vint frapper de ses doigts osseux à la porte d'Abdallah. Se voyant à l'extrémité, il fit asseoir Couloufe au chevet de son lit, et il employa ses forces dernières à lui donner de sages conseils.

Après les funérailles d'Abdallah, son fils prit possession de tous ses biens, mais il n'en fut pas plus tôt maître qu'à l'exemple de tant d'autres, il commença à les dissiper. Il fit bâtir un palais, acheta de belles esclaves et se choisit plusieurs compagnons de plaisir. Il passait tout son temps à se divertir avec eux. Ce n'étaient que festins, que danses, que concerts. À vivre ainsi durant plusieurs années, il consuma son patrimoine. Palais, esclaves, mobilier, il lui fallut tout vendre.

Se repentant, mais trop tard, de ses prodigalités folles, Couloufe alla chez les jeunes gens qui avaient contribué à sa ruine :

— Mes amis, leur dit-il, vous m'avez vu dans la prospérité ; vous me voyez présentement dans la misère. J'ai recours à vous ; aidez-moi à me relever de ma chute. Souvenez-vous des offres de services que vous

me faisiez, quand vous étiez à ma table...

Couloufe parlait à des sourds. Les uns se prétendaient navrés de sa situation, mais hors d'état de lui venir en aide ; ils priaient Dieu d'avoir pitié de lui. Ajoutant la dureté à l'ingratitude, les autres lui refusaient jusqu'à la consolation de le plaindre et lui tournaient le dos. Ceux-là mêmes auxquels il avait prêté de l'argent niaient leur dette ou, la reconnaissant, alléguaient ne pouvoir l'acquitter.

Encore plus chagrin d'avoir cru à leur amitié que d'avoir mangé sa fortune, Couloufe résolut de quitter Damas, où son malheur avait trop de témoins. Il se dirigea vers le pays des Kéraïtes et se rendit à Karakorum, où régnait alors Cabal-Khan. Il alla loger dans un caravansérail où, de ce qui lui restait d'argent, il acheta une robe et un ruban en toile des Indes. Pendant la journée, il se promenait en ville, dans les marchés, dans les jardins, attentif à toutes les curiosités, et dès qu'approchait la nuit, regagnait son logis.

Ayant appris que deux rois du voisinage se refusaient à payer le tribut et déclaraient la guerre au roi des Kéraïtes, Couloufe lui demanda et reçut un emploi dans l'armée. Ses exploits valurent à Couloufe l'admiration des soldats, l'estime des officiers et la protection du prince héritier, Mirgehan.

Il n'en demeura pas là. D'autres rois s'étant également soulevés, Couloufe contribua tellement à leur déconfiture par son courage et son habileté que Mirgehan ne voulut plus s'en séparer.

Découvrant tous les jours en lui plus de mérite, il ne tarda pas à l'honorer de sa confiance et de son amitié. Puis, son père étant mort, Mirgehan, à peine sur le trône, combla de ses bienfaits Couloufe et fit de lui son favori.

En sortant du palais royal, un jour, Couloufe rencontra une vieille femme voilée, un bâton à la main, qui était accompagnée de cinq esclaves également voilées. Il s'approcha de la vieille.

— Ces esclaves sont-elles à vendre ?

— Oui, Seigneur.

Il leva aussitôt leurs voiles et vit que ces esclaves, l'une d'entre elles surtout, étaient jeunes et belles.

— Vendez-moi celle-ci ; elle me plaît.

— Non, Seigneur. Vous me paraissez un galant homme ; il vous en faut une plus belle encore. J'en ai d'autres dans ma maison, des filles turques, grecques, slavones, ioniennes, éthiopiennes, allemandes, cachemiriennes, chinoises, arméniennes, géorgiennes. Je vous les présenterai toutes et vous prendrez celle qui vous plaira le mieux. Vous n'avez qu'à me suivre.

Lorsqu'ils furent devant une mosquée, la vieille dit à Couloufe :
« Ô jeune homme, attendez-moi ici un instant ; je vais revenir. »

Une heure s'écoula. Il commençait à s'impatienter quand reparut la vieille avec une fille chargée d'un paquet. Il y avait dedans un voile et un surtout de femme, dont la vieille revêtit Couloufe.

— Seigneur, lui dit-elle, nous sommes gens d'honneur et de bonne famille ; il ne serait pas séant de recevoir chez nous un étranger.

— Ma mère, vous n'avez qu'à ordonner. Je vous obéirai.

Couloufe se couvrit donc du surtout et du voile ; puis il suivit la vieille dans un quartier qu'il ne connaissait point. Ils entrèrent dans une vaste maison, ou plutôt un palais, car tout ce qui s'offrait à la vue avait un air de grandeur et de magnificence. Après avoir traversé une cour pavée de marbre jaspé, ils arrivèrent à un salon d'une étendue prodigieuse, au milieu duquel plusieurs petits canards se jouaient dans un bassin de porphyre plein d'une eau transparente. Tout autour étaient appendues des cages de fils d'or, où mille oiseaux, d'espèces différentes, chantaient, sifflaient ou gazouillaient à qui mieux mieux.

Pendant que Couloufe prêtait l'oreille à ce concert, une jeune dame s'avança vers lui, d'un air aimable, et lui fit une révérence, à laquelle il répondit par un profond salut. Puis, l'ayant fait asseoir, elle lui essuya le visage et les yeux avec un mouchoir du lin le plus fin, et lui adressa des sourires de l'air le plus engageant.

Il allait se déterminer à l'acheter, quand parut une autre dame, plus belle, dont les cheveux blonds flottaient par boucles sur ses épaules. Elle aborda gracieusement Couloufe, lui baisa les mains et s'apprêta à lui laver les pieds dans un bassin d'or. Il n'y voulut pas consentir et, frappé de sa beauté, se leva pour se jeter à ses genoux, dans la résolution de s'arrêter à celle-là.

Mais il demeura soudain immobile, et comme un homme qui a perdu l'usage de ses sens, car il aperçut vingt jeunes demoiselles plus charmantes les unes que les autres, en compagnie d'une jeune personne encore plus belle et plus richement habillée qu'elles, qui paraissait être leur maîtresse.

Couloufe crut voir la lune environnée d'étoiles et, chose plus étonnante encore que tout le reste pour un homme, il s'évanouit.

Toutes les esclaves volèrent à son secours et, quand il fut sorti de son évanouissement, la dame qui l'avait causé, lui adressa la parole.

« Sois le bienvenu, dit-elle, pauvre oiseau, pris par les yeux. »

Couloufe baisa le sol et poussa un grand soupir. Cependant, on apporta du sorbet dans une coupe d'or enrichie de pierreries. La dame en but et passa la coupe au jeune homme, qui la vida d'un trait. Ensuite, elle s'assit auprès de lui et, remarquant qu'il était ému au point de ne pouvoir prononcer un mot :

— D'où naît le trouble qui t'agite ? lui dit-elle. Bannis cette tristesse qui assombrit ta face. Tu t'ennuies déjà sans doute avec nous ? Notre société te déplaît ?

— Ah ! belle dame, répondit Couloufe, en la regardant avec tendresse, cessez, de grâce, cessez de m'insulter.

» Vous savez trop qu'on ne peut voir vos charmes impunément et, loin que votre compagnie me lasse, j'en voudrais jouir éternellement.

— Sois donc de bonne humeur, et songe que tu viens ici acheter une esclave. Allons nous mettre tous à table. J'espère que nous pourrons te divertir.

La dame conduisit alors Couloufe dans une salle où ils s'assirent, avec toutes les autres dames, à une longue table, que couvraient des corbeilles de santal, pleines de tablettes, de confitures sèches, de pommes, de pilau et d'autres bonnes choses.

Après avoir mangé, ils se levèrent. On leur apporta un bassin et une aiguière d'or. Les dames se lavèrent les mains avec des pâtes d'amandes de Cousa, du savon de Ricca et de la poudre d'aloès ; puis, s'étant essuyées avec des mouchoirs de soie rose, elles emmenèrent Couloufe dans la chambre du vin.

C'était un réduit agréable, que parfumaient des caisses de baumes, de roses et d'autres fleurs odorantes, bordant un bassin de marbre. Ce bassin servait à rafraîchir le vin, en même temps que le réduit.

Toutes les dames firent boire Couloufe et burent elles-mêmes, de sorte que la compagnie retourna dans le salon la tête légèrement échauffée. Là, quelques-unes de ces dames se mirent à danser, et d'autres à jouer de divers instruments ; mais, quel que fût leur talent, elles n'approchèrent pas de la dame dont Couloufe s'était épris. Cette incomparable personne joua successivement du luth, de la harpe, de la viole, de la flûte douce, de manière à enchanter Couloufe. Et il ne fut pas moins ravi de la façon dont ensuite elle chanta. Il ne se possédait plus.

— Ma reine, s'écria-t-il, vous m'avez ôté la raison. Je ne puis résister aux transports que vous m'inspirez. Souffrez que je baise une de vos belles mains et que je pose ma tête à vos pieds.

Le geste aussitôt suivit la parole ; mais la dame, choquée d'une telle hardiesse, le repoussa fièrement :

— Qui que tu sois, arrête et ne franchis point les bornes de la modestie. Je suis une fille de qualité. Inutile de me désirer ; tu ne saurais m'acquérir. D'ailleurs, tu ne me verras plus.

À ces mots, elle se retira, et toutes les autres dames à son exemple. Au désespoir d'avoir fâché la dame qu'il aimait, le fils d'Abdallah

demeura dans la salle comme écrasé par la douleur. La vieille qui l'avait amené vint à lui :

« Qu'avez-vous fait, jeune homme ? Fallait-il vous laisser emporter par votre passion ? Quoi que j'aie pu vous raconter, vous avez dû juger, par la magnificence de cette maison, par celle de l'accueil dont vous fûtes l'objet, que vous n'étiez point chez une marchande d'esclaves. La dame que vous avez offensée est fille d'un des premiers personnages de la cour. Vous deviez vous montrer plus respectueux. »

Le discours de la vieille augmenta tout à la fois l'amour et les regrets de Couloufe. Il croyait bien ne plus jamais revoir la jeune femme, lorsque, à son grand étonnement, plus parée, et sous de nouveaux habits, elle revint avec les autres dames. En voyant Couloufe triste et rêveur, elle éclata de rire :

« Je pense que tu te repens de ta faute et je veux bien te la pardonner, à condition que tu sois dorénavant plus sage et que tu m'apprennes qui tu es. »

Comme il ne demandait pas mieux que de se réconcilier avec cette charmante personne, Couloufe lui révéla son nom et qu'il était favori du roi.

« Seigneur, lui dit alors la dame, il y a longtemps que je vous connais de réputation et que j'entends parler de vous fort avantageusement. J'ai même quelquefois souhaité de me rencontrer avec vous, et je suis ravie aujourd'hui d'avoir cette satisfaction. Continuons nos concerts et nos danses, poursuivit-elle, en se tournant vers les autres femmes. Faisons tous nos efforts pour divertir notre convive. »

Il en fut ainsi jusqu'à la nuit, où l'on alluma quantité de bougies, et, en attendant le souper, la jeune dame et le fils d'Abdallah eurent ensemble un entretien. Elle s'enquit auprès de lui de différents détails touchant le roi Mirgehan, notamment si dans son sérail il avait de belles personnes.

« Certes, madame, et ce ne serait pas la peine d'être roi s'il en était différemment. Pour l'heure, il en aime une du nom de Ghulendam, dont je dirais que c'est la plus belle fille du monde si je ne vous connaissais ; mais vos charmes sont au-dessus des siens et elle ne mérite pas de vous être comparée. »

Ces paroles flattèrent Dilara. Tel était le nom de la dame. Elle était fille de Boyruc, grand seigneur kéraïte, qui n'était point alors à Karakorum, le roi l'ayant envoyé à Samarcande pour féliciter de sa part Usbek-Khan sur son avènement au trône de Tartarie.

Pendant l'absence de son père, Dilara aimait à se divertir en compagnie de jeunes gens et se plaisait plus à leur conversation qu'à celle de ses compagnes.

Ravie d'avoir été jugée par Couloufe plus belle que la favorite du roi, Dilara lui tint en soupant mille propos aimables et acheva par son esprit la conquête qu'elle devait à sa beauté. Excité, de son côté, par la vue et par l'enjouement de la jeune dame, Couloufe ne laissa pas de briller ; de temps en temps lui échappaient des saillies fort plaisantes. Au moment de se retirer, il se prosterna devant Dilara et lui dit :

— Resterai-je ici cent années, je penserais toujours n'être avec vous que depuis un instant ; mais, quelque joie que me cause votre conversation, il faut que je vous quitte, l'heure étant avancée. Demain, si vous le voulez bien, je reviendrai.

— J'y consens, répondit la dame. Trouvez-vous, sur le soir, à la porte de la mosquée où l'on est allé vous prendre aujourd'hui et l'on vous ramènera dans cette maison.

Ayant ainsi parlé, elle se fit apporter une bourse en fils de soie et d'or, ouvrage de ses mains, qui contenait des bijoux d'un prix considérable, et la tendit au jeune homme :

— Tenez, Couloufe, ne refusez pas ce petit présent, ou, cette fois pour, sûr, vous ne me reverrez plus.

Devant une telle menace, le fils d'Abdallah, quoi qu'il en eût, prit la bourse, en remerciant la dame, et sortit du salon. La vieille, qu'il aperçut dans la cour, lui ouvrit la porte de la rue et, de peur qu'il ne s'égarât, lui montra le chemin du palais royal.

Aussitôt arrivé, il gagna son appartement et se coucha, mais il était si occupé de Dilara qu'il ne put trouver le sommeil. Il se leva de grand matin, se rendit chez le roi. Mirgehan, qui ne l'avait point vu la veille et l'avait demandé plusieurs fois, était fort en peine de lui.

— Eh ! d'où viens-tu, Couloufe ? lui dit-il, dès qu'il l'aperçut. Qu'as-tu fait hier ? Pourquoi n'as-tu point paru ?

— Seigneur, lui répondit Couloufe, quand Votre Majesté saura l'aventure qui m'est arrivée, elle ne sera pas surprise de mon absence.

Et Couloufe lui raconta ce qui s'était passé. Lorsqu'il eut terminé son récit :

— Est-il possible, dit le roi, que cette jeune dame soit aussi belle que tu le prétends ? Quand le peintre est si amoureux, il se faut défier du portrait.

— Sire, loin de la flatter, j'ose vous assurer que je suis au-dessous de la vérité. Oui, si Mani, ce fameux peintre de la Chine, entreprenait de la peindre, son art craindrait, avec raison, de ne pouvoir égaler la nature.

— Tu me donnes envie de connaître cette dame, et, puisque tu dois retourner chez elle, je veux absolument t'accompagner tantôt.

— Comment ferai-je, Seigneur, pour vous introduire ? Qui lui dirai-

je que vous êtes ?

— Je me déguiserai, je passerai pour ton esclave et me cacherai dans un coin d'où j'observerai tout.

Quand la vieille vit Couloufe avec le faux esclave, elle se récria, voulut le faire renvoyer, mais Couloufe insista pour le garder :

— Ma bonne mère, permettez que cet esclave nous suive. C'est un garçon qui a de l'esprit et des talents. Il sait improviser des vers et chanter à ravir. Votre maîtresse ne sera pas fâchée de l'avoir en sa société.

Sur le témoignage de la vieille, en effet, Dilara, qui s'était tout d'abord regimbée, lui souhaite la bienvenue. Et, par la suite, il plaisanta si bien qu'il conquit ses bonnes grâces.

— En vérité, Couloufe, vous avez là un garçon fort aimable et spirituel. J'observe même en ses manières quelque chose de noble et de galant. Je veux que ce soir il nous serve d'échanson.

— Puisqu'il a le bonheur de vous plaire, il n'est plus à moi, il est à vous, madame... Caltapan, dit Couloufe au roi, je ne suis plus ton maître ; voici ta maîtresse.

À ces mots, Mirgehan s'approcha de Dilara et lui baisa la main :

— Madame, à présent, je suis votre esclave, et je suis prêt à vous servir avec le plus grand zèle.

Ayant accepté Mirgehan pour esclave, Dilara pria Couloufe de le conserver comme en dépôt chez lui :

— Vous me l'amènerez chaque fois que vous viendrez ici. On sait trop qu'il est votre esclave et, si on le voyait passer de votre service au mien, nous donnerions pâture aux mauvaises langues.

Couloufe et Dilara s'étant mis pour souper à table, Mirgehan se tenait debout devant eux, les égayant par ses propos, à ce point que, sur la demande de Dilara, Couloufe le fit asseoir entre elle et lui. Lorsqu'on eut apporté le vin, elle en remplit jusqu'au bord une coupe et la tendit au faux esclave :

« Tiens, Caltapan, bois cette rasade à ma santé. »

Après quoi l'on versa du vin à la ronde, et la belle Dilara, par son exemple, incitait ses convives à se réjouir.

Saisissant une coupe pleine et s'adressant au fils d'Abdallah :

— Couloufe, lui dit-elle, en manière de plaisanterie, je bois à vos inclinations, à la charmante Ghulendam, la favorite du roi.

— Madame, répondit Couloufe en rougissant, à Dieu ne plaise que j'aie l'audace d'élever ma pensée aussi haut ! J'ai trop de respect pour mon prince...

— Oh ! vous voulez faire le discret. Vous me parlâtes hier de Ghulendam avec tant de feu que vous devez l'aimer. Avouez-le franchement, et qu'aussi vous ne lui déplaisiez pas...

À ces paroles, qui ne pouvaient manquer d'irriter contre lui le roi, Couloufe se troubla :

— Cessez de plaisanter sur ce sujet, je vous en prie, madame... Je n'ai jamais eu d'entretien particulier avec cette dame.

L'inquiétude de Couloufe augmenta la gaieté de Dilara.

— Au lieu d'affecter un air sérieux, vous devriez nous raconter vos aventures... Caltapan, ajouta-t-elle, en regardant le faux esclave, dis à ton maître d'avoir un peu plus de confiance en moi.

— Allons, Seigneur Couloufe, donnez à madame la satisfaction qu'elle demande. ConteZ-lui la naissance et le progrès de vos amours. Apprenez-lui où vous en êtes avec Ghulendam et comment tous deux vous trompez le roi... Madame, poursuivit Caltapan, en se tournant vers Dilara, je ne suis pas moins curieux que vous de le savoir, car, quoique je me pique de discrétion, le seigneur Couloufe ne m'a point fait confidence de sa passion pour la favorite.

Mirgehan, par ce discours, acheva de déconcerter Couloufe. Cependant, ils buvaient tous trois et, insensiblement, échauffé par le vin, le roi en oublia son personnage.

— Ma princesse, dit-il à Dilara, chantez-moi, je vous prie, quelque chose. Vous chantez, paraît-il, à ravir.

Quoique la requête eût été formulée d'un ton trop familier, Dilara ne s'en offensa point.

— Très volontiers, mon cher Caltapan.

Aussitôt, elle demanda un luth tout accordé et joua un fort bel air, qu'elle accompagna d'une voix ravissante.

Puis, prenant un tambour de basque, elle chanta non moins délicieusement un autre air.

— Ah ! madame, s'écria le roi, enthousiasmé, quelque portrait avantageux que m'ait tracé de vous Couloufe, il est à cent lieues du modèle...

Le fils d'Abdallah avait beau lui faire signe de se taire, il n'y eut pas moyen de l'arrêter.

— Non, continua le roi, Isaac Mouseli, mon musicien, dont la voix est pourtant si vantée, ne chante pas aussi divinement que vous.

Reconnaissant à ces mots que l'esclave était le roi lui-même, Dilara se leva brusquement de sa place et courut chercher un voile pour se couvrir la face.

« Ah ! nous sommes perdues, dit-elle tout bas à ses femmes. Ce n'est

pas un esclave qui est venu avec Couloufe, c'est le roi. »

Et elle revint trouver Mirgehan, mais n'osait plus s'asseoir devant lui. Il l'en pria galamment.

— C'est à moi de me tenir debout, madame, en votre présence. Ne suis-je pas votre esclave ?

Sur ce, la fille de Boyruc se mit à pleurer.

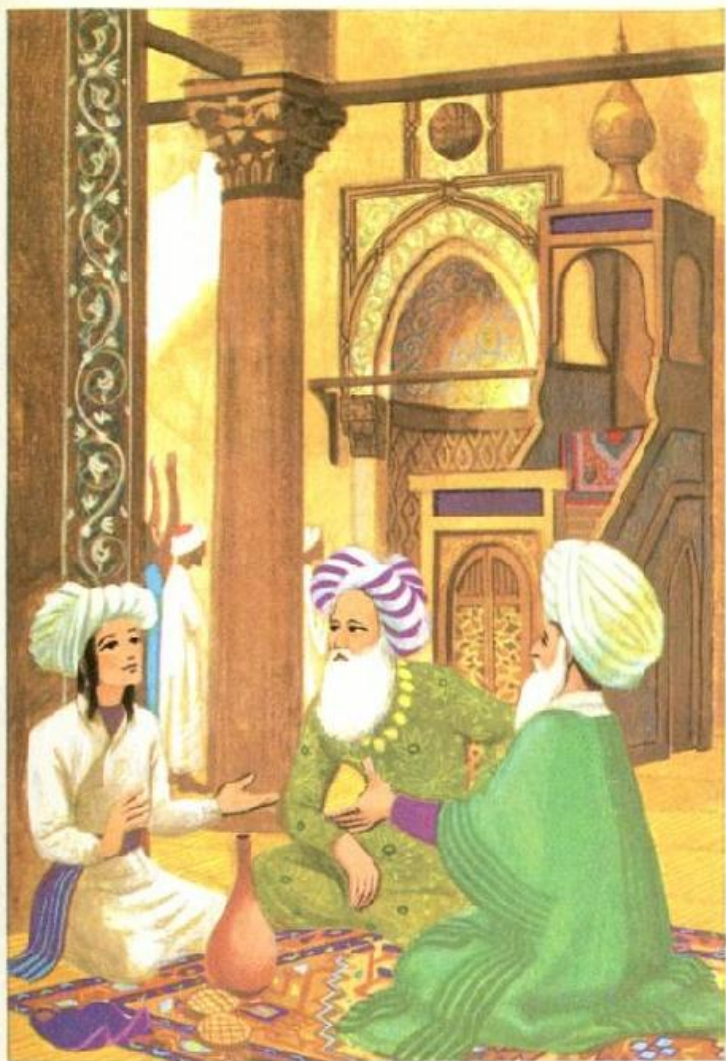
— Ah ! grand monarque, gémit-elle, en se jetant à ses pieds, que Votre Majesté ait pitié de moi ! Je l'en supplie très humblement. Je suis une jeune fille sans expérience et, si j'ai commis une faute, daignez me la pardonner.

Le roi releva Dilara, la consola, l'engagea à ne rien craindre et, finalement, avec Couloufe, regagna son palais dans un silence gros d'orage.

Les plaisanteries de Dilara produisirent leur effet. Mirgehan soupçonna Couloufe et Ghulendam de s'aimer tous les deux et de goûter au palais même, sans égard à ce qu'ils lui devaient, les douceurs d'une heureuse intelligence. Il n'eût tenu qu'à lui, en les faisant surveiller étroitement l'un et l'autre, d'apercevoir bientôt l'inanité de ses soupçons. Mais c'était un de ces jaloux qui n'écoutent que leur jalousie et, sans chercher d'éclaircissements, se lancent jusqu'au bout, comme des fous, sur la voie qu'ils ont relevée. C'est pourquoi, dès le lendemain il enjoignit à Couloufe de quitter sur-le-champ Karakorum et de ne plus jamais reparaitre devant lui.

Bien qu'assuré de son innocence et certain de la faire éclater, si le roi voulait bien l'entendre, Couloufe dédaigna de se justifier. Il obéit à l'ordre du roi et, se joignant à une grosse caravane qui allait en Tartarie, il se rendit avec elle à Samarcande.

Comme personne ne savait mieux que Couloufe résister à la mauvaise fortune, il ne se laissa point accabler par ce coup du sort. Outre qu'il s'était déjà trouvé dans une situation misérable, tous les accidents de la vie lui paraissant inévitables, comme inscrits par avance au livre du destin, rien ne pouvait ébranler la fermeté de son esprit. Couloufe demeura donc à Samarcande, et il y vécut de son mieux tant qu'il eut de l'argent. Lorsqu'il n'en eut plus, il alla se placer dans le coin d'une mosquée. Les ministres l'interrogèrent sur sa religion et, l'ayant reconnu très savant, ils lui donnèrent une aumône réglée de deux pains par jour, plus une cruche d'eau, avec quoi il vivait fort content.



Les ministres l'interrogèrent sur sa religion, et l'ayant reconnu très savant, lui donnèrent une aumône

Or, un jour, il arriva qu'un gros marchand, appelé Mouzaffer, étant venu prier dans la mosquée, jeta les yeux sur Couloufe et lui demanda qui il était, d'où il venait, quel hasard l'avait conduit à Samarcande.

— Seigneur, lui répondit le fils d'Abdallah, j'appartiens à une honorable famille de Damas. J'ai eu envie de voyager. Je suis allé en Tartarie et, à quelques lieues de Samarcande, j'ai rencontré des brigands qui ont tué mes domestiques et qui m'ont dépouillé.

Mouzaffer crut Couloufe et lui dit :

— Ne t'afflige pas, jeune homme ; les bonnes aventures sont enchaînées aux mauvaises. Tu trouveras ici de quoi te consoler. Lève-toi et me suis jusques à ma maison.

Ce marchand avait un magasin rempli des plus riches étoffes, des meubles précieux et un très grand nombre de domestiques. Il fit asseoir à table auprès de lui Couloufe et lui présenta d'abord le sorbet. Puis, on leur servit du blanc-manger et des viandes succulentes. Après dîner, ils s'entretenirent tous deux, et Mouzaffer enfin renvoya Couloufe avec des cadeaux.

Le lendemain, Mouzaffer retourna à la mosquée ; il y prit encore Couloufe, l'emmena chez lui, où se trouvait un docteur, nommé Danischmend, et le régala comme la veille. Le docteur, tirant Couloufe à part, après le repas, lui parla dans ces termes :

— Jeune étranger, le seigneur Mouzaffer a sur toi un grand dessein qui exige une prompte exécution et qui, dans l'état où sont tes affaires, ne peut manquer de te séduire. Sache que Mouzaffer a un fils unique appelé Taher, dont le naturel est des plus violents. Ce Taher, qui vient d'épouser la fille d'un seigneur étranger, a, suivant son humeur impétueuse, brusqué sa femme. À ses emportements, elle a répondu par des paroles si fières, si méprisantes, que Taher, furieux, l'a répudiée. Il n'a pas tardé à s'en repentir, car c'est une jeune personne fort belle et qu'il aime passionnément ; mais les lois, comme tu sais, ne lui permettent pas de la reprendre qu'un autre homme ne l'ait, auparavant, épousée et répudiée aussi(2) C'est pourquoi Mouzaffer souhaite que, dès aujourd'hui, tu épouses cette femme, que tu lui tiennes compagnie jusqu'à demain matin et qu'à l'aube tu la répudies. Il te donnera cinquante sequins d'or. Y consens-tu ?

— Volontiers, répondit Couloufe. Mouzaffer m'a trop bien reçu pour que j'hésite à lui rendre service.

— Service qui n'a rien de déplaisant, jeune homme. Nombre de gens dans cette ville ne demanderaient pas mieux que d'être choisis pour Huilas en cette occasion n'y eût-il pas cinquante sequins à gagner, car la femme de Taher est d'une beauté saisissante. Son corps est plus droit qu'un cyprès ; elle a la face ronde, les sourcils séparés et faits comme deux arcs ; la neige n'est pas plus blanche que son teint ; sa

bouche, petite et vermeille, ressemble à un bouton de rose. Mais pour Huila on aime mieux un étranger, ces sortes de choses se devant faire le plus secrètement possible. Mouzaffer a donc jeté les yeux sur toi. Je suis Nayb⁽³⁾ et j'ai par conséquent pouvoir de te marier avec cette charmante dame. Acceptes-tu toujours ?

— Plus que jamais. Après le portrait que vous venez de m'en tracer, je voudrais déjà l'avoir épousée.

— Oui, mais, insista le Nayb, il faut que tu me promettes de la répudier dès demain matin et de quitter incontinent Samarcande, avec l'argent que l'on te donnera. La famille de Mouzaffer ne serait pas bien aise que tu demeurasses ici après cette aventure.

— Je n'y prendrai pas racine et, si ce n'est pas assez de promettre, je jure que dès demain matin je répudierai la jeune dame.

Aussitôt que lui fut connue l'acceptation de Couloufe, Mouzaffer fit venir son fils Taher avec les autres membres de sa famille, et, en leur présence, le Nayb maria Couloufe, sans lui montrer la dame, Taher l'ayant voulu ainsi. Il fut même résolu que le Huila resterait sans lumière avec elle, afin que ne l'ayant pas vue, il eût moins de peine à la répudier.

Cependant, la nuit étant venue, on introduisit Couloufe dans la chambre nuptiale et on l'y laissa avec la dame. Il ferma la porte à double tour, et se rapprocha d'elle à tâtons.

— Madame, lui dit-il, si douce que me soit cette nuit, je ne saurais goûter une parfaite joie. Chaque instant redouble l'envie qui me tourmente de contempler vos charmes. Je m'en suis fait une si belle idée ! Cependant, il faudra demain que je vous cède... Ah ! puisque mon bonheur devait durer si peu, du moins aurait-on dû m'en montrer tout le prix.

Après ce discours, Couloufe se tut pour écouter la réponse de la dame, et voici qu'à sa grande surprise il entendit :

— Ô vous, qui que vous soyez, apprenez-moi qui vous êtes. Le son de votre voix ne m'est pas inconnu. Je ne vous écoute pas tranquillement...

Couloufe tressaillit à ces mots.

— Madame, apprenez-moi vous-même quelle est votre famille... Le son de votre voix me trouble également... Je crois ouïr une dame kéraïte que j'ai connue naguère... Juste ciel ! Seriez-vous... ? Mais non, il n'est pas possible que vous soyez la fille de Boyruc.

— Ah ! Couloufe, s'écria la dame, est-ce donc vous qui me parlez ?

— Oui, ma reine, c'est Couloufe lui-même, et qui se demande si c'est bien son adorée Dilara qu'il entend.

— Soyez-en persuadé. Je suis cette imprudente Dilara qui vous reçut chez elle avec le roi Mirgehan et qui, par ses propos inconsidérés, a

causé votre disgrâce.

— Cessez, madame, cessez de vous l'imputer. Le Ciel le voulait ainsi, et, loin d'incriminer sa rigueur, je rends grâces à sa bonté d'avoir fait succéder à mon infortune un si heureux événement... Mais comment, belle Dilara, la fille de Boyruc a-t-elle pu devenir la femme de Taher ?

— Vous allez le savoir, ô Couloufe. Pendant son ambassade à Samarcande, mon père était logé chez Mouzaffer, que depuis longtemps il connaît. Ils arrêterent entre eux ce mariage et, de retour à Karakorum, mon père m'envoya sous bonne escorte à Samarcande. J'obéis avec une répugnance où vous n'aviez pas peu de part, car, je vous l'avouerai, mon cher Couloufe, sans en avoir témoigné, je vous aimais et j'atteste le Ciel que votre disgrâce m'a coûté bien des larmes... Mon mariage avec Taher ne vous a pas banni de ma mémoire. Dès les premiers instants, il s'est avéré si brutal que je l'ai repoussé... Et, comme si j'eusse prévu que le sort nous rassemblerait, j'ai conservé toujours l'espérance de vous revoir. Mais mon bonheur est au-dessus de mon attente, puisque je retrouve un amant dans l'époux qu'on me donne.

Couloufe et Dilara s'entretenaient encore avec tendresse, lorsqu'un esclave de Mouzaffer vint frapper assez rudement à la porte de leur chambre, en criant de toute sa force :

— Holà, ho ! Seigneur Huila, prenez, s'il vous plaît, la peine de vous lever ; il est jour.

Le fils d'Abdallah ne répondit pas, mais il sentit s'évanouir sa joie ; une tristesse mortelle succéda tout à coup aux doux transports qui l'agitaient.

— Ma reine, dit-il, ai-je bien entendu ? L'on veut déjà nous séparer ! Impatient de vous voir rentrer dans sa famille, Mouzaffer compte les moments du divorce par où vous en êtes sortie, et son fils, justement jaloux de mon bonheur, n'en peut supporter la durée. Le soleil même, d'accord avec mes ennemis, semble avoir précipité son retour. À peine, hélas, vous ai-je retrouvée que, malgré les nœuds qui nous lient, il faut vous perdre encore, car j'ai juré de vous répudier.

— Quoi ! vous pourriez, s'écria Dilara, observer cet affreux serment !... Saviez-vous, quand vous l'avez fait, que c'était à moi que vous deviez renoncer ?... Vous n'êtes pas obligé de tenir une promesse téméraire... Et quand vous le sauriez, Dilara ne vaut-elle pas un parjure ?... Ah ! Couloufe, ajouta-t-elle en pleurant, si vous êtes capable de balancer entre ma possession et le vain honneur de garder une parole qui choque l'amour et la raison, c'est que vous ne m'aimez point.

— Ah ! cruelle, est-ce qu'il dépend de moi de vous conserver ? Quand même je violerais mon serment, croyez-vous qu'un étranger

sans appui, sans ressource, puisse résister au crédit de l'opulent Mouzaffer ?

— Oui, oui, vous le pouvez. Rejetez ses offres. Méprisez ses menaces. Les lois sont pour vous. Si vous avez de la fermeté, vous rendrez inutiles tous les efforts qu'on tentera pour nous désunir.

— Eh bien ! ô ma princesse, soyez contente. Puisque, à votre avis, je peux m'en défendre, je ne vous répudierai point ; je défie Mouzaffer et l'univers entier de m'y contraindre.

À ce moment, Taher, à qui la nuit avait paru plus longue qu'aux amoureux, vint aussi frapper à la porte de leur chambre.

« Allons donc. Huila, vociféra-t-il, le jour s'avance. On vous a déjà averti de vous lever. Dépêchez-vous. Il y a longtemps que nous vous attendons pour vous remercier et vous compter la somme promise. Habillez-vous promptement, que nous en finissions. Le Nayb sera ici dans une minute. »

Couloufe se leva, se vêtit et ouvrit la porte à Taher, qui le fit conduire au bain et servir par un esclave grec. Quand il fut sorti du bain, l'esclave lui donna du beau linge, avec une robe très propre, et le mena ensuite dans une salle où l'attendaient Mouzaffer, son fils et Danischmend. Ils saluèrent le Huila, qui les honora d'une profonde révérence, et se mirent à table avec lui.

Après le repas, qui comporta, entre autres mets, des potages au jus de mouton, Danischmend prit Couloufe en particulier et, lui présentant cinquante sequins d'or, outre un turban magnifique plié dans un paquet :

— Tiens, jeune homme, lui glissa-t-il, voici ce que te donne le Seigneur Mouzaffer en te remerciant. Répudie donc ta femme ; quitte au plus tôt Samarcande, et si quelqu'un te demande : as-tu vu le chameau(4) ? réponds : non.

— Pardon, Seigneur Nayb, lui dit Couloufe, en jetant loin de lui le paquet et les sequins, je croyais que la justice, la bonne foi et la religion régnaient à Samarcande, surtout depuis que le grand Usbek-Khan a ceint la couronne de Tartarie : mais je m'aperçois que je me suis trompé ou plutôt qu'on trompe le roi : il ne sait pas que, dans la ville même où il réside, on veut tyranniser les étrangers... Quoi donc ? J'arrive à Samarcande ; un marchand s'adresse à moi, me caresse, me fait, suivant les lois, épouser une dame ; je m'engage de la meilleure foi du monde et, lorsque je suis engagé, on prétend que je répudie ma femme !... Cessez, Seigneur Nayb, cessez de me proposer une action aussi indigne d'un honnête homme, ou je mettrai des cendres sur ma tête(5), j'irai me jeter aux pieds d'Usbek-Khan et nous verrons ce qu'il ordonnera.

Le Nayb pensa que Couloufe voulait simplement tirer de Mouzaffer une plus forte somme, et le marchand offrit cent sequins d'or.

— Non, non, Seigneur Mouzaffer, vous m'en offririez dix mille, en y ajoutant même les plus riches étoffes de vos magasins, que je ne romprais point un lien aussi sacré.

— Jeune homme, dit alors Danischmend, vous avez tort. Je vous conseille d'accepter les cent sequins du seigneur Mouzaffer et de répudier votre femme sans retard. Si vous nous réduisiez à la nécessité de rendre publique cette aventure, sur ma parole, vous vous en repentiriez.

— Vos menaces, répliqua Couloufe, ne m'épouvantent point. Vous ne sauriez me forcer à détruire une union que protègent les lois.

— Ah ! c'en est trop, articula l'impétueux Taher, qui avait rongé son frein jusque-là ; menons ce misérable chez le Cadi. Il jugera s'il est permis d'abuser d'honnêtes gens par de fallacieuses promesses.

Quand le cadi eut appris ce qui s'était passé, il regarda Couloufe et lui parla sévèrement :

— Jeune étranger, que nul ne connaît dans la ville, et qui vivais d'aumônes dans une mosquée, t'imagines-tu rester tranquille possesseur d'une dame qui a été l'épouse de Taher ?... Le fils du plus opulent marchand de Samarcande souffrirait qu'une femme qu'il aime et qu'il veut reprendre, demeurât avec un malheureux, dont peut-être une naissance basse est le moindre défaut !... Rentre en toi-même, et te rends justice : tu n'es pas d'une condition égale à celle de ta femme. En fut-il autrement, je ne souffrirais pas que tu vives avec elle, car tu n'es pas en état de nourrir une famille. Renonce donc à la folle idée que tu as conçue et qui t'a poussé à violer un serment. Sinon, prépare-toi à recevoir cent coups de bâton.

Bien que prononcé d'un ton impératif, le discours du Cadi n'ébranla pas Couloufe. Il reçut les cent coups de bâton d'un air indifférent et sans se démentir.

« En voilà assez pour aujourd'hui, conclut le Cadi. Demain, nous doublerons la dose et, si elle n'est pas suffisante pour le guérir de son opiniâtreté, nous aurons recours à de plus violents remèdes. Qu'il passe encore cette nuit avec sa femme. J'espère qu'il sera demain plus raisonnable. »

Certes, Taher eût préféré que l'on n'attendît pas au jour suivant pour continuer à frapper le Huila, et il ne tint pas à lui qu'il n'en fût ainsi ; mais le Cadi s'y refusa. Mouzaffer et son fils s'en retournèrent donc chez eux avec Couloufe, qui, tout meurtri qu'il était, ne laissa pas de considérer comme un divin lénitif à ses maux la liberté donnée de revoir Dilara.

Cependant qu'en lui offrant jusqu'à cent sequins d'or, Mouzaffer essayait, mais en vain, de vaincre la résistance de Couloufe, Taher

entra dans l'appartement de Dilara. Elle frémit à sa vue, craignant que Couloufe ne l'eût répudiée ; son visage pâlit affreusement ; peu s'en fallut qu'elle ne tombât évanouie. Ces marques de douleur abusèrent Taher ; il crut, tout au contraire, que Dilara connaissait déjà par quelqu'un le refus de répudiation opposé par le Huila et que ce refus était la cause de son affliction.

— Madame, lui dit-il, ne vous abandonnez point à votre tristesse. À la vérité, ce misérable Huila ne veut plus vous céder à moi ; mais il a reçu déjà cent coups de bâton, et demain, s'il s'obstine, on doublera la dose. Le Cadi même est résolu à lui infliger les derniers supplices... Consolerez-vous donc, ma sultane ; vous n'avez plus que cette nuit à subir le Huila, et, dès demain, je redeviendrai votre époux. J'ai voulu vous en assurer, car je ne doute pas que la nécessité d'affronter ce gueux-là ne soit pour vous une grande mortification.

— Oui, Seigneur, répondit avec ambiguïté Dilara, je vous avoue que le Huila me cause beaucoup de peine. C'est de lui que dépend le repos de ma vie, et je redoute fort qu'il ne soit compromis.

— Pardonnez-moi, ma reine, calmez une inquiétude qui m'est si précieuse. Demain, je vous le certifie, notre union sera rétablie.

Taher, sur ces mots, sortit de l'appartement. Couloufe y entra un moment après. Dès que Dilara l'aperçut, elle passa de la douleur à la joie.

— Ah ! cher époux, s'écria-t-elle, en lui tendant les bras, venez recevoir le prix de votre constance. Ainsi, vous avez mieux aimé subir un traitement indigne que de renoncer à Dilara !... Est-ce possible ?... Taher m'a tout conté et, si je suis charmée de votre fermeté, je gémis de la barbarie qu'on a exercée sur vous. Je ne puis songer sans effroi aux nouveaux tourments qui vous menacent.

— Quels qu'ils soient, madame, répondit Couloufe, ils ne produiront pas plus d'effet sur moi que les promesses de Mouzaffer. On ne peut me séduire ni m'épouvanter. J'ignore ce que l'arbitre de nos destinées a décidé de moi ; du moins ne saurait-il être écrit sur la table de lumière que je vous répudierai.

— Non, cher Couloufe, non, le Ciel ne nous a pas joints l'un et l'autre d'une manière si merveilleuse pour nous séparer presque aussitôt. Je n'admets pas qu'il vous laisse périr, et, tenez, il m'inspire un moyen de leurrer nos ennemis... Avez-vous dit au Cadi que vous avez été favori du roi des Kéraïtes ?

— Non, car le Cadi m'a d'abord fermé la bouche. Jamais, m'a-t-il déclaré, eussé-je de la naissance, il ne permettra que je vous possède, puisque je suis sans biens.

— Cela étant, demain, quand vous serez devant le Cadi, ne manquez pas d'affirmer que vous êtes fils de Massaoud : c'est un marchand de Cogende qui a des richesses immenses. Soutenez hardiment que c'est

vosre père. Avancez même que vous recevrez bientôt de ses nouvelles.

Couloufe promit à Dilara d'employer ce mensonge, et le bien qu'ils en augurèrent les rendit plus tranquilles.

Ils cédèrent à leur penchant, et, chassant de leur pensée toute préoccupation d'avenir, ils s'abandonnèrent à un sommeil réparateur.

Comme la veille, ils en furent tirés de grand matin par les gens du Cadi, qui, sous la conduite de Taher, heurtèrent violemment la porte de leur chambre.

— Debout, debout, Seigneur Huila ; il est temps de paraître devant le juge.

À cet appel, le fils d'Abdallah poussa un profond soupir et sa femme se prit à pleurer :

— Infortuné Couloufe, gémit-elle, que ton épouse te coûte cher !

— Infiniment moins qu'elle ne vaut, ô ma reine. De grâce, essayez vos larmes ; elles me tombent dans le cœur. Ne nous livrons pas au désespoir. Attendons tout du Ciel. Je me flatte qu'il voudra bien me secourir, et je sens déjà même un effet de sa bonté, car mon courage redouble et il n'est point de périls qui puissent l'ébranler.

Couloufe suivit les gens du Cadi. Mouzaffer et son fils, qui les accompagnaient, paraissaient soucieux. Dès que le juge aperçut Couloufe, il lui dit :

— Eh bien ! Huila, es-tu dans de meilleures dispositions qu'hier ? Es-tu parvenu à comprendre qu'un homme de rien comme toi ne saurait conserver une femme comme la tienne ?

— Monseigneur, puisse la vie d'un juge tel que vous durer des siècles !... Mais ma naissance n'est pas obscure, comme vous le croyez... Je me nomme Rucheddin et suis le fils unique d'un marchand de Cogende appelé Massaoud. Mon père est encore plus riche que Mouzaffer, et, s'il savait l'état où je me trouve, il m'enverrait bientôt tant de chameaux chargés d'or que toutes les femmes de Samarcande envieraient le bonheur de celle que j'ai épousée... Eh ! quoi ? parce que, des voleurs m'ayant dépouillé auprès de cette ville, je me suis réfugié pour subsister dans une mosquée, vous en concluez que je suis un homme de rien ! Ho ! je vous ferai bien voir que vous vous trompez... Je m'en vais écrire à mon père et vous ne tarderez pas à avoir de ses nouvelles.

— Eh ! pourquoi, jeune homme, ne nous avoir pas hier révélé votre identité ? Vous n'eussiez pas été maltraité... Mais pourquoi donc aussi vous êtes-vous laissé bâtonner ?

— C'est une preuve d'amour que j'entendais donner à mon épouse.

— Ah ! Seigneur, ajouta le Cadi, en se tournant vers Mouzaffer, les déclarations du Huila changent la thèse. Étant fils unique d'un gros

marchand, je ne puis, de par la loi, le forcer à répudier sa femme.

Taher en bondit de colère :

— Comment ! seigneur Cadi, vous ajoutez donc foi aux dires de cet imposteur ? Il se prétend fils de Massaoud pour éviter les coups de bâton et pour gagner du temps.

— C'est possible, mais, qu'il mente ou soit véridique, il m'est défendu de passer outre. Tout ce qu'il m'est permis de faire, c'est d'enjoindre au Huila de prouver ce qu'il avance.

— Nous n'en demandons pas davantage, dit alors Mouzaffer. Je veux bien même qu'on envoie à mes frais un exprès à Cogende. Je connais Massaoud pour l'avoir vu quelquefois ici. C'est, en effet, un très riche marchand et, si réellement le Huila est son fils, nous lui abandonnerons Dilara.

— Oui, intervint Taher, mais en attendant le retour du courrier, il serait à propos, ce me semble, que les époux vécussent séparés.

— Ce serait contraire à la règle, observa le Cadi ; la femme doit demeurer avec son mari. On ne saurait la lui enlever sans commettre une violence condamnée par les lois. Envoyez donc un homme à Cogende, qui n'est qu'à sept journées de Samarcande, et dans une quinzaine nous saurons que penser. Si le Huila est vraiment fils de Massaoud, il ne répudiera pas la dame... Mais je jure, par la pierre noire du temple sacré de La Mecque et par le saint bosquet de Médine, où est le tombeau du prophète, que, s'il nous a trompés, un supplice cruel et ignominieux punira l'imposteur.

L'affaire ainsi réglée par le Cadi, Mouzaffer et son fils dépêchèrent à Cogende un de leurs domestiques, qui devait s'informer et revenir en hâte. Pour Couloufe, il alla rendre compte à sa dame de ce qui s'était passé chez le Cadi. Elle en eut beaucoup de joie.

« Ah ! mon cher époux, tout va bien. Nous ne devons plus rien appréhender. Avant que le courrier soit revenu de Cogende, avant même qu'il y soit arrivé, tous les deux nous prendrons la fuite. Nous sortirons une nuit de Samarcande, nous nous rendrons en hâte à Bocara et nous y vivrons de ma dot dans un repos que ne pourront troubler nos ennemis. »

Couloufe approuva l'idée de Dilara ; mais, comme ils étaient trop surveillés dans la maison où ils demeuraient pour pouvoir s'enfuir facilement, il leur parut nécessaire de s'installer ailleurs. Couloufe alla trouver sur-le-champ Mouzaffer et Taher. Il leur notifia qu'il voulait changer de logis et, puisque les lois le rendaient maître de sa femme, il émit la prétention de l'emmener où il lui plairait. Le marchand et son fils ne manquèrent pas de protester, surtout Taher, qui ne consentirait jamais, déclara-t-il, à ce que Dilara sortît de chez lui. De

son côté, Couloufe n'en démordit point. La question fut portée devant le Cadi.

— Pourquoi, demanda-t-il au Huila, veux-tu quitter la maison de Mouzaffer ?

— Monseigneur, j'ai souvent ouï dire à Massaoud mon père que lorsqu'on demeure avec ses ennemis, il faut s'en séparer aussitôt que possible. Ainsi, je voudrais m'établir autre part que chez eux en attendant des nouvelles de Cogende. Ma femme le souhaite autant que moi.

— Ah ! le menteur ! s'écria Taher. Dilara gémit, Dilara est dans les pleurs depuis que ce misérable est son mari, et il a l'impudence de prétendre qu'elle s'ennuie chez moi !

— Je le prétends, reprit Couloufe, et je le maintiens : ma femme m'aime et ne désire rien avec plus d'ardeur que de s'éloigner de vous. Si ce n'est pas vrai, je suis prêt à la répudier.

— Seigneur Cadi, vous l'entendez. Je le prends au mot. Ordonnez que Dilara vienne ici et qu'elle s'en explique.

— J'y consens, prononça le juge. Allez, Nayb, ajouta-t-il en se tournant vers Danischmend, allez me chercher Dilara.

Quand elle fut là, le Cadi lui demanda si elle avait plus d'inclination pour le Huila que pour son premier mari. Convaincu à tort du contraire, l'impétueux Taher interpella Dilara :

— Parlez, madame, ne dissimulez pas vos véritables sentiments, et vous serez délivrée dès aujourd'hui d'un homme que vous haïssez.

— Puisqu'on me donne cette assurance, dit-elle, je ne veux rien vous déguiser. Mon second mari, le fils de Massaoud, a toute ma tendresse, et je sollicite humblement du Seigneur Cadi l'autorisation de quitter la maison de Mouzaffer.

— Ho ! Ho ! s'exclama le juge, s'adressant à Taher, vous voyez que le Huila n'a rien avancé témérairement ; il était sûr de son fait.

— Ah ! la traîtresse ! rugit Taher, encore abasourdi du désaveu, comment depuis hier a-t-elle pu se laisser entortiller ?

— J'en suis fâché pour vous, reprit le Cadi, mais je dois leur permettre de se loger où il leur conviendra.

— Alors, et sans savoir si ce Huila est vraiment fils de Massaoud, vous souffrirez qu'il garde tranquillement Dilara !...

— Pas du tout, car il mourra s'il a menti.

— Et vous vous figurez, Seigneur Cadi, qu'il sera dans ce cas assez sot pour attendre des nouvelles de Cogende ? Quelle erreur... Ils ne veulent changer de demeure, à mon avis, que pour pouvoir plus aisément s'enfuir.

— N'ayez peur. J'y mettrai bon ordre. En quelque endroit qu'ils s'installent, ils seront l'objet d'une surveillance rigoureuse.

Le jour même, ainsi libérés, Couloufe et Dilara quittèrent la maison

de Mouzaffer et allèrent se loger dans un caravansérail. Ils ne manquaient ni d'argent ni de quoi en obtenir, la dame ayant une assez grande quantité de pierreries. Ils ne songèrent d'abord qu'à se réjouir. Ils vivaient comme si l'absence de gardes leur eût permis de se sauver, ou qu'ils eussent escompté la reconnaissance de Massaoud.

Quelque soin qu'eussent apporté Mouzaffer et son fils à tenir secrète l'aventure du Huila, elle s'ébruita dans Samarcande. D'honnêtes gens voulurent voir deux personnes qu'avait si fortement unies l'amour, de sorte que Couloufe et Dilara, en butte à la curiosité publique, recevaient tous les jours des visites.

Un jour, entre autres, un homme de belle mine, se disant officier du roi, leur offrit ses services de si bonne grâce et parut si bien entrer dans leurs intérêts qu'ils crurent ne pouvoir lui témoigner trop de gratitude. Ils le prièrent de partager leur repas et, pour lui marquer sa considération, Dilara ôta son voile.

— Ah ! Seigneur Huila, s'écria l'officier émerveillé, je ne suis plus étonné maintenant de la fermeté qui fut vôtre devant le juge.

Ils s'assirent tous trois à une table abondamment garnie, où il y avait, notamment, toutes sortes de pilaf, du richtey-poulad, composé de safran, de vinaigre, de miel et de térébenthine, et un jouschberré, soit un agneau à l'étuvée, dont la queue farcie d'herbes aromatiques constituait un plat particulier.

Les esclaves, après le repas, apportèrent du vin rouge de Chiraz, du vin blanc de Kismische et du rossoli ambré, nommé Raqui-moanber. Ensuite, on présenta les parfums à la ronde. Alors Dilara chanta, en s'accompagnant d'un tambour de basque, puis d'un luth, à la grande satisfaction de l'officier. Finalement, elle prit une guitare et, de nouveau, chanta sur un mode mineur, dont on se sert pour pleurer l'absence des amants. C'était une chanson qu'elle avait composée à Karakorum, après la disgrâce de Couloufe. Attendri par les images qui s'évoquaient à son esprit, Couloufe tomba dans une rêverie profonde et bientôt versa des larmes amères. Surpris et touché de ses pleurs, l'officier lui en demanda le sujet.

— Hélas ! gémit le fils d'Abdallah, que vous servira-t-il de le savoir ? Je viens de me rappeler mes malheurs passés et je tremble en songeant à ceux qui nous menacent encore.

— Jeune étranger, au nom du Ciel, racontez-moi vos aventures. Ce n'est point une vaine curiosité qui me pousse. Je me sens disposé à vous servir et peut-être m'en fournirez-vous l'occasion. Dites-moi qui vous êtes. Je vois que vous avez de la naissance. Parlez ; ne me cachez rien.

— Seigneur, mon histoire est un peu longue et pourra vous ennuyer.

— Non, non ! je vous prie même de ne supprimer aucune circonstance.

Alors, Couloufe commença le récit de ses aventures ; il raconta tout sans déguisement. Il avoua qu'il n'était pas fils de Massaoud et qu'il avait eu recours à l'imposture pour s'assurer la possession de Dilara.

— Hélas ! ajouta-t-il, mon mensonge n'a pas eu tout l'effet que j'en attendais. On n'a pas voulu me croire sur parole. On a envoyé à Cogende un courrier qui sera de retour dans trois jours. Ainsi, le Cadi, qui nous fait garder à vue, découvrira bientôt ma fourberie et m'en punira par une mort infâme. Cette mort cependant n'est point ce qui m'afflige ; c'est l'approche du moment funeste qui doit me séparer de celle que j'adore.

Durant ce discours, que Couloufe entremêlait de soupirs et de larmes, Dilara, de son côté, ne pleurait pas moins et sanglotait, attestant la communauté de leur amour et de leurs craintes. L'officier du roi ne vit pas ce spectacle sans compassion.

— Tendres époux, dit-il, je suis touché de votre affliction... Plût à Dieu, jeune homme, que je pusse vous soustraire au danger que vous courez !... Mais cela me paraît bien difficile. Le Cadi est un juge vigilant et inflexible. On ne saurait l'abuser longtemps et il ne vous pardonnera point. Tout ce que j'ai à vous conseiller, c'est de mettre votre confiance en Dieu, qui sait ouvrir les portes les mieux fermées et lever les difficultés les plus insurmontables. Implorez son secours par de ferventes prières et ne désespérez pas de vous tirer heureusement d'affaire, bien que vous n'en voyiez, pour le moment, nulle apparence.

À ces mots, l'officier prit congé et se retira.

— Il faut avouer, dit alors Dilara, qu'il y a dans le monde une espèce de gens assez particulière. Ils viennent, bouche en cœur vous offrir leurs services, si vous leur semblez affligé ; ils vous pressent de leur conter vos peines en vous promettant de les soulager. Et, lorsqu'ils vous ont amené à contenter leur curiosité, toute la consolation qu'ils vous donnent c'est de vous exhorter à la patience. Qui n'eût cru, en voyant cet homme entrer dans nos intérêts avec tant de chaleur, qu'il avait dessein de nous servir ou, du moins, d'y employer tous ses efforts ? Cependant, après avoir écouté le récit de nos aventures, il nous quitte et froidement nous abandonne à la Providence.

— Ô Dilara, que voulez-vous qu'il fasse ? Rendons-lui plus de justice. Il a trop l'air d'un honnête homme pour avoir voulu ne m'arracher que par curiosité la confidence de mes malheurs. Non, non, il était disposé à nous être agréable. Je m'en fie à la pitié généreuse qu'il nous a témoignée et qui apparaissait jusque dans son silence. Mais, quand il a estimé le mal sans remède, pouvait-il nous dire autre chose que ce qu'il nous a dit ? De qui pouvons-nous, en effet, recevoir

du secours, si ce n'est du Ciel seul ?

Couloufe et Dilara songèrent bien à se sauver, et ils tentèrent la fidélité de leurs gardes, mais les trouvèrent incorruptibles.

Aux premiers feux du quinzième jour, où devait revenir le courrier de Cogende, Couloufe, croyant voir la lumière pour la dernière fois, se leva pour aller à la mort. Il regarda sa femme avec des yeux qu'embrumait la douleur et lui dit d'une voix presque éteinte :

— Adieu. Je vais remplir mon destin et porter ma tête au Cadi. Pour vous, ma belle Dilara, vivez, vivez heureuse, s'il se peut, et souvenez-vous quelquefois d'un homme qui vous a si tendrement aimée.

— Ah ! Couloufe répondit la dame, en pleurant, vous allez mourir, et vous m'exhorter à vivre ! Pensez-vous que sans vous la vie ait des charmes pour moi ?... Cruel, tu veux donc que, dans les ténèbres de mon deuil, je traîne des jours languissants !... Non, non, je veux t'accompagner et descendre avec toi au tombeau... Taher, l'odieux Taher, verra périr tout à la fois l'objet de son amour et l'objet de sa haine. Ton trépas n'aura point lieu de le réjouir... Et pourquoi faut-il donc que ce soit toi qui meures ?... C'est sur moi que devrait tomber le châtiment. C'est moi qui t'ai rendu parjure, qui t'ai suggéré le mensonge, promis à la mort... Et si je ne puis la subir seule, car, pas plus que moi, tu ne voudrais rester seul sur la terre, il est juste du moins que, moi aussi, je sois punie. Allons, marchons ensemble au lieu où s'apprête ton supplice. Le monde connaîtra que j'aime mieux périr avec toi que de te survivre.

Couloufe combattit le dessein de sa femme ; il la conjurait de ne lui point donner une si funeste marque de sa tendresse. Et Dilara, de son côté, s'obstinant à mourir avec lui, le suppliait de ne pas s'y opposer. Ils discutaient ainsi sur le sujet unique où ils ne fussent point d'accord, quand ils entendirent un grand bruit à la porte de la rue. Le Cadi entra dans la cour, suivi de plusieurs personnes, dont Mouzaffer et son fils. À cette vue, Dilara s'évanouit et chut entre les bras d'esclaves, qui s'empressaient de la secourir. Couloufe en profita pour courir au-devant du Cadi. Mais ce juge, bien loin de le venir chercher pour le conduire à la mort, lui fit la révérence et lui dit, d'un air riant :

« Seigneur, le courrier qu'on avait dépêché à Cogende est arrivé, en compagnie d'un domestique de Massaoud votre père, qui vous envoie quarante chameaux, chargés d'étoffes, de linge fin et d'autres marchandises. Nous ne doutons plus que vous ne soyez fils de ce riche marchand, et nous vous prions d'oublier le mauvais traitement que nous vous avons infligé. »

Ce discours plongea Couloufe dans un extrême étonnement, que Mouzaffer et son fils accrurent encore, en lui exprimant leurs regrets des coups de bâton qu'il avait reçus.

« Je renonce, lui dit Taher, aux prétentions que j'avais sur Dilara. Je

conviens qu'elle est à vous et je vous l'abandonne, à une condition, pourtant : s'il vous vient fantaisie de la répudier bientôt et de la vouloir reprendre, vous me choisirez aussi pour Huila. »

Couloufe ne savait que penser de ce qu'il entendait. Il crut que Taher et le Cadi le raillaient et qu'ils allaient lui parler d'un autre ton, lorsque s'avança une manière d'esclave qui lui baisa la main et lui dit, en lui présentant une lettre :

« Seigneur, votre père et votre mère se portent bien. Ils souhaitent passionnément de vous revoir. Leurs yeux et leurs oreilles sont sur le chemin. »

Le fils d'Abdallah rougit à ces paroles. Ne sachant comment y répondre, il ouvrit la lettre et y trouva ce qui suit :

« Louanges à Dieu seul et ses bénédictions soient répandues sur son grand Prophète, sur la famille et les amis de celui-ci !

« Mon cher fils, depuis que tu n'es plus devant nous, je n'ai point de repos, je suis sur les épines de l'inquiétude. Le poison de ton absence a envahi mon cœur et consume peu à peu ma vie. Le courrier que m'a envoyé le Seigneur Mouzaffer m'a appris l'aventure qui t'est arrivée. Aussitôt, j'ai fait charger quarante chameaux noirs, à yeux ronds, de plusieurs sortes de marchandises, que je t'envoie à Samarcande, sous la conduite de Gioher, capitaine de mes charrois. Mande-moi au plus tôt l'état où tu es, afin que notre cœur se console et reprenne la joie et le salut.

« Massaoud. »

À peine Couloufe avait-il achevé la lecture de cette lettre qu'entrèrent dans sa cour les quarante chameaux. Le capitaine Gioher vint alors le trouver :

« Mon Seigneur et mon maître, dit-il, ayez, s'il vous plaît, la bonté d'ordonner qu'on décharge les chameaux et qu'on mette les ballots dans quelque grande salle. »

« Que diable signifie tout ceci ? pensa Couloufe. J'ai vu arriver des aventures surprenantes, mais, par Mahomet, en voici une qui toutes les éclipse. Ce capitaine Gioher m'a abordé comme s'il me connaissait parfaitement. Le Cadi et Mouzaffer ne bronchent point... Eh bien ! quoique l'événement dépasse la portée de mon intelligence, profitons-en. Sans doute, c'est un coup capricieux de la fortune pour me sauver, ou le Ciel a voulu en ma faveur opérer un miracle. »

Quel que fût l'étonnement de Couloufe, il eut la force de le cacher. Il fit déposer les ballots dans une pièce et commanda que l'on eût soin des chameaux. Puis il questionna le capitaine :

— Gioher, donne-moi des nouvelles de toute ma famille. Personne des miens n'est-il malade à Cogende ?

— Non, Seigneur, grâce à Dieu, tous vos parents sont en excellente santé. Toutefois, votre père souffre de votre absence ; il en compte les moments, et il souhaite fort que vous retourniez promptement à Cogende avec votre épouse.

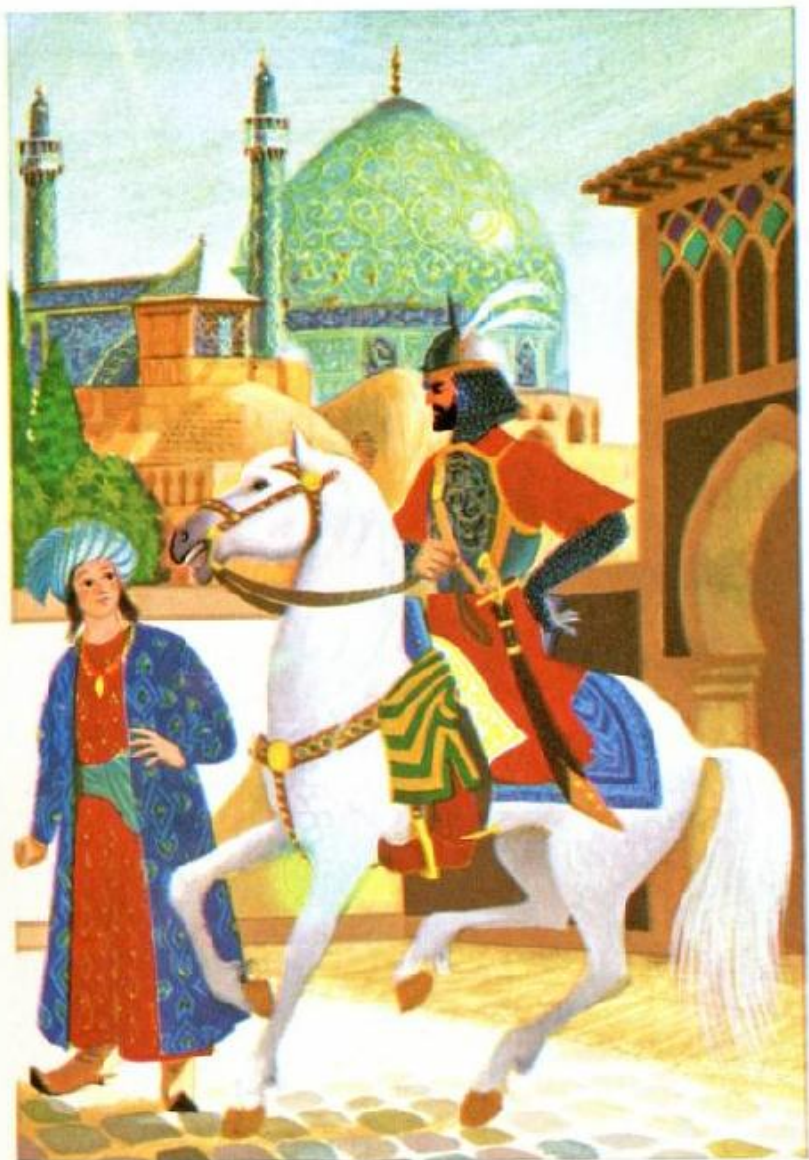
Persuadés que Couloufe était bien le fils de Massaoud, Mouzaffer, Taher et le Cadi prirent congé de lui, et ce dernier renvoya la garde qu'il lui avait donnée. Après qu'ils se furent tous retirés, Couloufe rejoignit Dilara, qui était revenue de son évanouissement, et la mit au courant. La lettre de Massaoud la combla d'allégresse ; mais Couloufe, moins confiant, la ramena au sentiment de la situation :

« Il n'est pas temps encore de nous féliciter, ma chère Dilara. Nos peines ne sont point finies, et je suis plus que jamais en danger. Pour que son père lui écrive, le vrai fils de Massaoud doit être à Samarcande, et si Gioher, qui apparemment ne le connaît point, a conduit ici les chameaux, c'est qu'il aura suivi le courrier de Mouzaffer. Cette erreur nous serait favorable si elle pouvait durer. En tout cas, n'étant plus surveillés maintenant, rien ne nous empêcherait de prendre la fuite, mais la nouvelle de l'arrivée des chameaux s'est peut-être déjà répandue dans Samarcande ; le fils de Massaoud l'apprendra et ira trouver le Cadi, qu'il désabusera... Qui sait si, dans un moment, ce juge ne reviendra pas me chercher pour me traîner au supplice ? »

Ainsi flottait Couloufe dans une inquiétude profonde, s'attendant au pire d'un instant à l'autre, quand l'officier du roi se présenta.

— Seigneur Huila, dit-il en entrant, j'ai appris la fin de vos malheurs et je viens vous en témoigner ma joie ; mais, en même temps, j'ai des reproches à vous adresser. Pourquoi m'avez-vous déclaré que vous n'étiez pas fils de Massaoud ? Oui, pourquoi m'avez-vous trompé ?

— Mon cher Seigneur, je ne vous ai pas trompé. Je suis de Damas, et non de Cogende. Voilà des années que mon père est mort et que j'ai dissipé tous les biens qu'il m'avait laissés.



« Pourquoi m'avez-vous déclaré que vous n'étiez pas fils de Massaoud? »

— Cependant, les chameaux, la lettre ?...

— Je les ai reçus, il est vrai, mais je n'en suis pas plus le fils de Massaoud.

L'officier sollicita des éclaircissements et, quand il les eut obtenus de Couloufe :

— Je crois, comme vous, qu'il y a là une méprise et que le fils de Massaoud est bien à Samarcande. Aussi, suis-je d'avis que vous vous sauviez tous deux cette nuit.

— C'est notre intention. Pourvu que le Cadi ne soit pas détrompé d'ici là ! Nous n'en demandons pas davantage.

— Espérons-le. Le Ciel ne vous a pas conduits si loin à travers les tempêtes pour que vous naufragiez au port.

Ensuite, l'officier leur dit adieu, en leur souhaitant toutes sortes de prospérités.

Quand Couloufe et Dilara furent seuls, ils s'entretenirent de leur fuite et commencèrent à s'y préparer. Ils attendaient la nuit, bouillants d'impatience. Avant qu'elle arrivât, ils entendirent un grand bruit. C'étaient des gardes à cheval qui pénétraient dans la cour du caravansérail.

À cette vue, ils furent saisis d'effroi. Ils crurent tout d'abord que, par ordre du Cadi, l'on venait arrêter Couloufe pour le faire mourir. Mais non ; c'étaient là des gardes du roi, autre source, et non moindre, d'angoisse.

Le capitaine qui les conduisait descendit de cheval et, chargé d'un paquet, pénétra dans la chambre où se tenait Couloufe avec sa femme. Il les salua l'un et l'autre, d'un air respectueux, et, s'adressant au mari :

— Seigneur, le grand Usbek-Khan, notre roi, ayant su votre aventure, désire que vous la lui racontiez vous-même, et il vous envoie ce caftan d'honneur pour vous mettre en état de paraître devant lui.

Le fils d'Abdallah se serait volontiers dispensé de satisfaire la curiosité du roi ; mais le moyen de ne pas obéir ? Il revêtit donc le caftan d'honneur que le capitaine avait tiré du paquet et sortit avec lui. Dans la cour, le capitaine montra à Couloufe une mule qui avait une selle et une bride d'or, enrichies de pierreries, et dont l'étrier était tenu par un page, magnifiquement vêtu.

« Montez sur cette mule, lui dit-il, et je vais vous conduire. »

Couloufe s'étant approché de la bête, le page baissa l'étrier et le lui présenta. Couloufe y mit le pied, sauta légèrement en selle et se rendit au palais avec les gardes.

Les officiers du roi vinrent l'y recevoir et le menèrent jusqu'à la porte de la salle où Usbek-Khan avait accoutumé de donner audience aux ambassadeurs. Là, le premier vizir prit Couloufe par la main et

l'introduisit dans la salle. Revêtu d'habits somptueux, où scintillaient rubis, diamants, émeraudes, le roi était assis sur un trône d'ivoire, autour duquel étaient debout les grands seigneurs de Tartarie. Ébloui de l'éclat dont s'entourait Usbek, le fils d'Abdallah, au lieu d'élever ses regards jusqu'à ce prince, baissa les yeux et alla se prosterner au pied du trône. Alors, le roi lui parla en ces termes :

« Fils de Massaoud, il t'est arrivé, m'a-t-on dit, des aventures assez singulières. Je souhaite que tu me les racontes toi-même, sans omettre un détail et sans rien déguiser. »

Le son de la voix frappa Couloufe ; il l'avait entendue déjà, tout récemment encore. Il lève les yeux, et qui reconnaît-il dans Usbek-Khan ? L'homme qui l'était venu voir, se prétendant officier du roi, et auquel il avait confié ses secrets.

Tout éperdu, Couloufe se jeta la face contre terre et ne put s'empêcher de pleurer. Mais le vizir le releva et lui dit :

« Ne craignez rien, jeune homme, approchez-vous du roi et baisez le bas de sa robe. »

C'est ce que fit Couloufe. Après quoi, il demeura debout, la tête baissée sur la poitrine, dans l'attitude accablée d'un criminel. Mais Usbek-Khan ne le laissa pas longtemps. Il descendit de son trône, le prit lui-même par la main et le conduisit dans son cabinet, où il lui dit :

« Couloufe, ayez désormais l'esprit en repos et n'appréhendez plus la mauvaise fortune. Vous n'éprouverez plus ses rigueurs. Vous ne serez point séparé de votre belle et chère Dilara ; vous vivrez avec elle à ma cour, et vous occuperez à mes côtés la place qui était la vôtre auprès du roi Mirgehan... Quand j'allai chez vous pour la première fois, sur le bruit de votre foi conjugale, j'étais uniquement poussé par la curiosité ; mais, quand je vous vis, vous me plûtes et la confiance que vous eûtes en moi acheva de me déterminer à vous sauver... De quelle manière, vous vous en doutez maintenant... Les quarante chameaux ont été tirés de mes écuries, les marchandises achetées avec mon argent, Gioher est un de mes eunuques. Mon debirkasse(6) a écrit sous ma dictée la lettre que vous avez reçue, et, de peur qu'elle ne fût démentie par le courrier de Mouzaffer, j'ai dépêché hier à sa rencontre, sur le chemin de Cogende, un de mes officiers, avec ordre, pour lui, de faire à son maître un rapport tel que je le souhaitais. C'est un plaisir que je voulais m'offrir et je l'ai goûté dans sa plénitude. »

Aussitôt que le roi eut achevé de parler, Couloufe se prosterna aux pieds de ce prince, le remercia de ses bontés avec des mots qui lui sortaient du cœur et promit d'en avoir une éternelle gratitude.

Le jour même, d'ailleurs, il amena Dilara au palais. Usbek-Khan leur y donna un appartement magnifique, avec une pension considérable,

et fit écrire l'histoire de leurs amours par le meilleur écrivain de Samarcande.



Le coffre volant

(Histoire de Malek et de la princesse Schirine)



E suis le fils unique d'un riche marchand de Surate. Il ne me fallut pas longtemps après sa mort pour dissiper les grands biens qu'il m'avait laissés. J'en consumais le reste avec mes amis, lorsqu'un étranger, de passage à Surate, et qui voulait se rendre à l'île de Serendib, se trouva un jour par hasard à ma table.

La conversation roula sur les voyages. Les uns en vantaient l'agrément et l'utilité ; les autres en représentaient les périls, de sorte que j'étais perplexe et je m'en expliquai.

— Si l'on pouvait, déclarai-je en souriant, traverser de bout en bout la terre sans risquer en chemin de mauvaises rencontres, je sortirais dès demain de Surate.

Ces paroles excitèrent l'hilarité de la compagnie, et l'étranger me dit :

— Seigneur Malek, si vous avez vraiment envie de voyager et que seule vous en empêche la crainte des méchantes gens, je vous enseignerai, quand vous voudrez, la manière d'aller impunément de royaume en royaume.

Je crus qu'il plaisantait ; mais, après le repas, il me prit en particulier, pour m'annoncer qu'il viendrait chez moi le lendemain et me montrerait un objet assez singulier.

« C'est, me dit-il le lendemain, un ouvrage qui n'est pas encore achevé. Envoyez l'un de vos esclaves chercher un menuisier et qu'ils

viennent tous deux avec des planches. »

Je satisfis à sa demande. Quand le menuisier et l'esclave furent là, l'étranger donna l'ordre au premier de fabriquer un coffre long de six pieds et large de quatre. Le menuisier mit aussitôt la main à l'œuvre. De son côté, l'étranger ne demeura pas oisif ; il fabriqua plusieurs pièces de la machine, comme des vis et des ressorts. L'un et l'autre travaillèrent toute la journée, après quoi le menuisier fut payé et congédié. Le jour suivant, l'étranger le passa à placer les ressorts et à perfectionner l'appareil. Enfin, le troisième jour, le coffre étant achevé, on le couvrit d'un tapis de Perse et on le porta dans la campagne. Je m'y rendis avec l'étranger, qui me pria de renvoyer mes esclaves pour que nous fussions seuls.

« Je ne veux pas avoir, ajouta-t-il, d'autres témoins que vous. »

J'étais fort en peine de savoir l'emploi que l'étranger ferait de cette machine, lorsqu'il entra dedans. Presque en même temps, le coffre s'éleva dans les airs, qu'il fendit avec une vitesse incroyable. Un moment lui suffit pour être loin de moi. Il ne lui en fallut pas davantage pour revenir et descendre à mes pieds. Je ne puis exprimer à quel point je fus stupéfait de ce prodige.

— Vous voyez, me dit l'étranger, en sortant du coffre, une voiture assez douce et rapide, et vous devez être persuadé qu'en voyageant de cette manière on ne redoute pas d'être volé sur la route. Tel est le moyen que j'entendais vous procurer. Acceptez donc ce coffre et servez-vous-en, s'il vous en prend la fantaisie. Ne croyez pas, d'ailleurs, qu'il y ait là le moindre enchantement. Ce n'est point par des paroles cabalistiques, ni par la vertu d'un talisman, que ce coffre a le pouvoir de voler comme un oiseau. Son mouvement est produit par l'art ingénieux qui enseigne les forces mouvantes. Je suis d'une expérience consommée dans la mécanique, et je sais fabriquer encore d'autres machines non moins surprenantes que celle-ci.

Je remerciai l'étranger d'un présent aussi rare et lui donnai, par gratitude, une bourse pleine de sequins.

— Apprenez-moi, lui dis-je ensuite, comment l'on met ce coffre en marche.

— C'est, me répondit-il, une chose que vous connaîtrez bientôt.

Nous entrâmes alors tous deux dans la machine. Puis il toucha un ressort, et instantanément nous nous élevâmes dans l'air. Ensuite, il m'enseigna la manière de conduire.

— En tournant cette vis vous irez à droite, et en tournant celle-là vous irez à gauche. Touchez à ce ressort, vous monterez ; à celui-ci vous descendrez.

Je voulus moi-même en faire l'essai. Je tournai les vis, je touchai les ressorts : le coffre obéit à ma main comme le plus docile des chevaux.

J'en précipitais à mon gré ou en ralentissais le mouvement.

Après avoir exécuté dans les airs diverses caracoles, nous prîmes notre vol vers ma maison et atterrîmes dans mon jardin. Ce nous fut facile : nous avions ôté le tapis couvrant la machine, où il y avait plusieurs trous, tant pour l'aération que pour la vue.

Nous fumes au logis avant mes esclaves. Ils s'ébahirent de ce que nous fussions arrivés avant eux. Le coffre fut enfermé dans mon appartement, où je le gardai avec plus de soin qu'un trésor, et l'étranger s'en alla aussi content de moi que je l'étais de lui.

Je continuai à me divertir avec mes amis jusqu'à ce que j'eusse achevé de manger mon patrimoine. Je commençai même à emprunter, de sorte qu'insensiblement je fus chargé de dettes. Dès que dans Surate on me sut ruiné, je perdis mon crédit. Nul ne voulut plus me prêter, et mes créanciers, impatients, me sommèrent de les rembourser.

Me voyant sans ressources, exposé aux ennuis, aux affronts, j'eus recours à mon coffre. Je le traînai, une nuit, de mon appartement dans ma cour. Je m'y enfermai avec quelques provisions et le peu d'argent qui me restait. Puis, ayant touché le ressort et tourné la vis qu'il fallait, je m'éloignai de Surate et de mes créanciers, sans craindre qu'ils ne missent des archers à mes trousses.

Je volai durant toute la nuit le plus vite que je pus. J'aurais passé, je crois, les vents mêmes à la course. À la pointe du jour, je regardai par un trou pour observer les lieux où j'étais. Je n'aperçus que des montagnes, des précipices, une campagne aride, un affreux désert. N'ayant découvert nulle part la moindre apparence d'habitation, je continuai ma traversée toute la journée et la nuit suivante. Le lendemain, je me trouvai au-dessus d'un bois fort épais, auprès duquel il y avait une assez belle ville, située dans une plaine de grande étendue.

Je m'arrêtai pour considérer la ville, aussi bien qu'un magnifique palais, qui s'offrit à mes yeux vers l'extrémité de la plaine. Je souhaitais passionnément de savoir où j'étais, lorsque je vis dans la campagne un paysan qui labourait la terre. Je descendis dans le bois, j'y laissai mon coffre et m'avançai vers l'homme, en lui demandant comment s'appelait cette ville.

— Jeune étranger, me répondit-il, c'est Gazna, la capitale du bon roi Bahaman.

— Et qui demeure dans ce palais, là-bas ?

— La fille du roi, la princesse Schirine. Comme son horoscope la menace d'être trompée par un homme, le roi, pour rendre la prédiction vaine, a édifié ce palais, qui est de marbre et entouré de fossés d'eau profonds. La porte en est d'acier de la Chine et, outre que

le roi seul en a la clef, il y a une nombreuse garde, qui veille nuit et jour, pour en défendre l'entrée à tous les hommes. Une fois par semaine, le roi va voir la princesse sa fille, puis il s'en retourne à Gazna. Dans ce palais, Schirine n'a pour toute compagnie qu'une gouvernante et quelques filles esclaves.

Je remerciai le paysan et me dirigeai vers la ville. Comme j'étais près d'y arriver, j'entendis un grand bruit, et bientôt je vis paraître un gros de cavaliers superbement vêtus. Leurs chevaux étaient fort beaux et richement caparaçonnés. En tête de cette cavalcade se tenait un homme d'un certain âge, qui avait une couronne d'or et dont les habits étaient parsemés de diamants. Je jugeai que c'était le roi de Gazna, qui allait voir sa fille, et j'appris, en effet, dans la ville que je ne m'étais pas trompé.

Après m'y être promené et avoir satisfait ma curiosité, je me ressouvins de mon coffre et, quoique je l'eusse bien caché, je devins inquiet. Je sortis en hâte de Gazna et je n'eus l'esprit en repos que je ne l'eusse retrouvé. Je repris alors ma tranquillité. Je mangeai avec beaucoup d'appétit ce qui me restait de provisions et, la nuit étant tombée, je résolus de la passer dans le bois.

J'avais lieu d'espérer que le sommeil ne tarderait pas à s'emparer de moi, car j'étais fatigué, et mes dettes, non plus que l'incertitude de ma situation, ne me préoccupaient guère. Cependant, je ne pus m'endormir. Ce que le paysan m'avait conté de la princesse Schirine ne cessait d'occuper ma pensée.

— Est-il possible, me disais-je, que Bahaman soit à ce point effrayé d'une prédiction ? Était-il nécessaire de bâtir un palais pour enfermer sa fille ? N'aurait-elle pas été assez en sûreté dans celui de son père ? D'un autre côté, si réellement les astrologues lisent dans les astres les événements futurs, il est bien inutile de vouloir éluder leurs prédictions ; nécessairement, elles s'accomplissent. Puisque la princesse de Gazna doit avoir de la faiblesse pour un homme, c'est en vain qu'on prétend pouvoir l'en garantir.

À force de songer à Schirine, que mes rêves dotaient d'une beauté supérieure à celle de toutes les femmes (et Dieu sait cependant si j'en avais vu de belles à Surate et à Goa), l'envie me saisit de tenter la fortune.

« Il faut, me dis-je, que je me transporte sur le toit de son palais et que je tâche de m'introduire dans son appartement. J'aurai peut-être la chance de lui plaire. Peut-être suis-je le mortel dont les astrologues ont vu l'heureuse audace écrite au firmament. »

J'étais jeune, par conséquent étourdi ; je ne manquais pas de courage. Je formai cette résolution téméraire et l'exécutai sur-le-champ. Je m'élevai en l'air et dirigeai mon coffre vers le palais de la princesse. Grâce à l'obscurité de la nuit, je passai sans être aperçu par-

dessus la tête des soldats qui montaient la garde autour des fossés. Je descendis sur le toit, à deux pas d'un endroit où il y avait de la lumière ; je sortis de ma machine et me glissai par une fenêtre ouverte pour laisser pénétrer la fraîcheur de la nuit dans un appartement qu'ornaient des meubles somptueux.

Là, sur un sofa de brocart, reposait une femme dont la beauté m'éblouit. Ce ne pouvait être que la princesse Schirine. Je m'approchai d'elle pour la dévisager à mon aise ; mais comment, sans transport, contempler tant de charmes ? Je me mis à genoux devant elle et baisai passionnément l'une de ses mains. Schirine se réveilla et, m'apercevant si près d'elle, poussa un cri qui, d'une chambre voisine, attira tout aussitôt sa gouvernante.

— Mahpeïker, dit la princesse, venez à mon secours. Comment cet homme s'est-il introduit dans mon appartement ?... Ou plutôt n'êtes-vous pas complice de son crime ?

— Qui ? moi ! repartit la gouvernante avec indignation. Ah ! ce soupçon m'outrage... Je ne suis pas moins étonnée que vous, princesse, de voir ce jeune téméraire... D'ailleurs, quand même j'aurais voulu favoriser son audace, le moyen de tromper la garde vigilante qui protège ce château ? Vous savez, de plus, qu'il y a vingt portes d'acier à ouvrir avant que d'arriver ici, que le sceau royal empreint sur de la cire ferme chaque serrure, et que seul le roi votre père en détient les clefs... Je ne m'explique pas de quelle manière ce jeune homme a pu surmonter toutes ces difficultés.

Pendant que la gouvernante parlait, je préparais, une réponse et, arguant de la façon mystérieuse dont j'avais réussi à pénétrer, comme un oiseau, dans le palais, j'eus l'idée de leur persuader que j'étais le prophète Mahomet.

« Belle princesse, dis-je à Schirine, n'ayez, non plus que Mahpeïker, aucune peur de ma présence. Je ne suis point l'un de ces amants qui prodiguent l'or et emploient toutes sortes d'artifices, pour atteindre l'objet de leurs vœux. Je n'ai point de désirs dont votre vertu doive s'alarmer. Loin de moi toute pensée criminelle !... Je suis le prophète Mahomet... J'ai eu pitié que vous fussiez condamnée à passer vos beaux jours dans une prison et, pour vous couvrir de la prédiction dont Bahaman votre père est épouvanté, je viens vous donner ma foi. Ayez désormais, comme lui, l'esprit en repos sur votre destinée. Elle ne saurait être que pleine de gloire et de bonheur puisque vous serez l'épouse de Mahomet. Dès que la nouvelle de votre mariage se sera répandue dans le monde, tous les rois craindront le beau-père du prophète, et toutes les princesses envieront votre sort. »

Schirine et sa gouvernante se regardèrent à ce discours, comme pour se consulter sur ce qu'elles en devaient penser. Je tremblais, je

l'avoue, qu'il ne trouvât que peu de créance auprès d'elles, mais les femmes donnent volontiers dans le merveilleux. Mahpeïker et sa maîtresse acceptèrent ma fable. Elles me crurent, et j'abusai de leur crédulité.

Après avoir passé la meilleure partie de la nuit à entretenir Schirine, je la quittai avant le jour, non sans lui promettre de revenir le lendemain. Je regagnai au plus vite mon coffre, m'y installai et m'élevai très haut, pour n'être point aperçu des soldats. Je descendis dans le bois ; j'y laissai ma machine et repris le chemin de Gazna, où j'achetai des provisions pour huit jours, des habits magnifiques, un beau turban de toile des Indes à raies d'or, avec une riche ceinture. Je n'oubliai pas les essences et les parfums. J'employai tout mon argent à ces emplettes, sans m'embarrasser de l'avenir. Il me semblait qu'après une aussi riche aventure, je ne manquerais plus de rien. Rentré dans le bois, je m'occupai à me parer et à me parfumer. Et, dès que le jour se fut évanoui, je me rendis avec mon coffre dans le palais de la princesse.

Schirine m'attendait avec impatience.

— Ô grand prophète, me dit-elle, je commençais à m'inquiéter, et je craignais que déjà vous n'eussiez oublié votre épouse.

— Ah ! ma chère princesse, lui répondis-je, pouviez-vous écouter cette crainte ? Ayant reçu ma foi, soyez convaincue que vous la conserverez toujours.

— Mais apprenez-moi pourquoi vous avez l'air si jeune. Je m'imaginai que le prophète Mahomet était un vénérable vieillard.

— Vous ne vous trompiez pas, ô Schirine. C'est l'idée qu'on doit avoir de moi, et, si je me montrais devant vous tel que j'apparais quelquefois aux fidèles, vous me verriez une longue barbe blanche, avec une tête des plus chauves. Mais j'ai pensé qu'une figure moins surannée vous plairait davantage, et c'est pourquoi j'ai pris la forme d'un jeune homme.

La gouvernante, se mêlant à notre conversation, déclara que j'avais eu raison d'agir ainsi et qu'à vouloir entrer dans la peau d'un mari on ne saurait jamais être trop séduisant.

Je sortis encore du château sur la fin de la nuit, de peur qu'on ne découvrit la fausseté de mon personnage. J'y retournai le lendemain, et je me conduisis toujours si adroitement que Schirine et Mahpeïker ne soupçonnèrent seulement pas la possibilité d'une supercherie. Insensiblement, il est vrai, la princesse prit tant de goût pour moi qu'elle fut par là même portée à croire tout ce que je lui racontais.

Au bout de quelques jours, le roi de Gazna, suivi de ses officiers, se rendit au palais de sa fille. Et, trouvant les portes fermées, son cachet

intact sur les serrures, il dit à ses vizirs, qui l'accompagnaient :

— Tout est pour le mieux. Tant que les portes du palais seront dans cet état, je n'appréhenderai guère le malheur dont ma fille est menacée.

Bahaman monta seul à l'appartement de Schirine, qui, à son aspect, ne put s'empêcher de rougir. Il le remarqua et voulut en savoir la cause. Sa curiosité augmenta le trouble de la princesse, et, sur les instances de son père, elle dut se résoudre à lui conter ce qui s'était passé.

Lorsque Bahaman apprit qu'il était, sans le savoir, le beau-père de Mahomet, il se récria :

— Ô ciel ! je vois bien présentement qu'il est inutile de vouloir éviter son destin. L'horoscope de Schirine est accompli. Un imposteur l'a séduite.

Sur ce, il sortit de l'appartement avec beaucoup d'agitation et, du haut jusqu'en bas, visita le palais. Mais il eut beau chercher dans les plus petits coins, il ne découvrit aucune trace de suborneur. Son étonnement en redoubla.

— Par où, se disait-il, le misérable a-t-il bien pu pénétrer dans le château ?

Alors, il appela ses confidents, qui accoururent, et, à son tour, leur ayant raconté ce qu'il avait appris, il leur demanda ce qu'ils pensaient de l'aventure. Le grand vizir parla le premier :

— Sire, ce prétendu mariage pourrait bien être vrai, quoiqu'il ait l'air d'une fable, car enfin, il y a dans le monde de puissantes maisons qui ne font aucune difficulté d'attribuer leur origine à de pareils événements.

Les autres vizirs, sans doute par complaisance, opinèrent comme le premier. En revanche, un courtisan se prononça nettement contre eux.

— Des personnes sages peuvent-elles admettre que notre grand prophète descende chercher des femmes sur la terre, lui qui, dans le séjour céleste, peut disposer des plus belles houris ? Cela choque le sens commun et si le roi veut bien m'écouter, au lieu de se prêter à un conte ridicule, il approfondira cette affaire. Il découvrira bientôt, j'en suis sûr, le fourbe qui, sous un nom sacré, a eu l'audace d'abuser la princesse.

Bahaman suivit ce conseil ; mais, désireux de parler sans témoins au prétendu prophète, il renvoya ses vizirs et ses courtisans à Gazna, avec ordre de ne revenir que le lendemain. Resté seul avec sa fille, il la pressa de questions.

— Le prophète a-t-il mangé avec vous ?

— Non, Seigneur, je lui ai vainement présenté des viandes et des liqueurs. Il n'y a pas touché. Depuis qu'il vient ici, je ne l'ai vu prendre aucune nourriture.

— Racontez-moi encore cette aventure, et ne m'en celez nulle particularité.

Et, Schirine ayant obéi, le roi finit par la connaître dans tous ses détails, comme si c'était à lui-même qu'elle fût arrivée.

Quand les ombres de la nuit se furent glissées dans le palais, Bahaman s'assit sur un sofa et fit allumer des bougies, qu'on posa devant lui sur une table de marbre. Il tira son sabre, pour laver dans mon sang l'affront subi par son honneur. Il m'attendait d'un instant à l'autre et marquait son impatience en grommelant.

Cette nuit-là, par hasard, un orage couvrait. De longs éclairs blessèrent les yeux du roi. Il s'approcha en tressaillant de la fenêtre par où Schirine lui avait signalé que j'entrais et, à la vue des airs en feu, son imagination se troubla, quoiqu'il n'y eût rien là que de fort naturel. Il crut que ces éclairs annonçaient à la terre la descente de Mahomet et que, pour être aussi lumineux, le ciel ouvrait ses portes devant le prophète.

Loin donc de se montrer furieux quand je parus à la fenêtre, Bahaman, saisi de crainte et de respect, laissa tomber son sabre à mes pieds, les baisa et me dit :

— Ô grand prophète, qu'ai-je fait pour mériter l'honneur d'être votre beau-père ?

— Ô roi, répondis-je, en le relevant, de tous les princes musulmans vous m'êtes le plus attaché et celui, par conséquent, qui me doit être le plus agréable. Il était écrit sur la Table du destin que votre fille serait séduite par un homme ; mais j'ai prié le Très-Haut de vous épargner ce mortel déplaisir et, pour l'amour de moi, il y a consenti, à condition que Schirine deviendrait l'une de mes femmes.

Le roi se jeta une seconde fois à mes pieds, pour me témoigner sa reconnaissance. Je le relevai encore, je l'embrassai et l'assurai de ma protection. Il ne pouvait trouver de termes assez forts à son gré pour me remercier. Après quoi, croyant qu'il était de la bienséance de me laisser avec sa fille, il se retira dans une autre chambre.

Je demurai avec Schirine quelques heures et la quittai comme la veille, pour regagner le bois.

À leur retour, le lendemain matin, les vizirs et les courtisans furent instruits par le roi qu'il savait maintenant à quoi s'en tenir et que le prophète était vraiment l'époux de sa fille. Ils apostrophèrent alors celui qui s'était révolté contre la possibilité de cet hymen et lui reprochèrent son incrédulité, ce qui ne l'empêcha pas d'y persister.

Un autre incident, qui se produisit le même jour, confirma les croyants dans leur opinion. Comme les vizirs et les courtisans

regagnaient Gazna avec leur maître, l'orage qui couvait éclata. Ils étaient aveuglés par des éclairs, qui se succédaient presque sans arrêt, assourdis et terrorisés par les grondements du tonnerre. Il semblait que ce jour-là dût être le dernier du monde. Comme par hasard, le cheval du courtisan incrédule se cabra dans son épouvante et désarçonna son maître, qui, en tombant, se cassa une jambe. Cet accident fut regardé comme un effet de la colère céleste.

— Misérable ! s'écria le roi, voilà le fruit de ton entêtement. Tu n'as pas voulu me croire, et le prophète t'en punit.

Bahaman ne fut pas plus tôt rendu dans son palais que tous les habitants de Gazna furent invités à célébrer par des festins le mariage de la princesse Schirine avec le prophète Mahomet. Les réjouissances publiques eurent lieu, et partout l'on entendit crier avec enthousiasme :

— Vive le roi ! Vive Bahaman, le beau-père du prophète !

J'allai ce jour-là me promener dans la ville, et j'y appris la chute du courtisan.

— Belle Schirine, dis-je le soir à la princesse, en entrant dans son appartement, il s'est passé aujourd'hui du nouveau dans la plaine. Un courtisan qui doutait que vous eussiez pour époux Mahomet a expié ce doute. J'ai suscité un orage qui a effrayé son cheval. Il est tombé et s'est cassé une jambe. Je n'ai pas jugé à propos de pousser plus loin la vengeance ; mais, par mon tombeau qui est à Médine, je jure que, si quelqu'un s'avise encore de douter, il lui en coûtera la vie.

Le jour suivant, le roi réunit ses vizirs et ses courtisans.

— Allons tous ensemble demander pardon à Mahomet pour le malheureux qui a refusé de me croire et qui a reçu le châtimement de son incrédulité.

Ils se rendirent à cheval au palais de la princesse. Le roi lui-même ouvrit les portes, qu'il avait fermées et scellées de son sceau le jour précédent ; puis il monta, suivi de son escorte, à l'appartement de sa fille.

— Schirine, nous venons vous prier d'intercéder auprès du prophète pour un homme qui s'est attiré sa colère.

— Je sais de quoi il s'agit, Seigneur, répondit la princesse ; Mahomet m'en a parlé. Il s'en tiendra là cette fois, mais il a juré d'exterminer à l'avenir quiconque douterait de son mariage avec moi.

Le bon roi Bahaman, se tournant vers ses vizirs et ses courtisans, leur dit alors d'un air victorieux :

— Quand nous n'aurions pas ajouté foi jusqu'ici à tout ce que nous avons vu, pourrions-nous n'être pas persuadés présentement que Mahomet est mon gendre ? N'a-t-il pas déclaré lui-même à ma fille qu'il avait suscité l'orage pour se venger d'un incrédule ?

Convaincus que Schirine était bien la femme du prophète, tous les ministres et les autres se prosternèrent devant elle et la supplièrent très humblement de me faire fléchir en faveur du courtisan blessé, ce qu'elle promit.

Pendant ce temps-là, je mangeai tout ce que j'avais de provisions, et, comme il ne me restait plus d'argent, le prophète Mahomet commençait à ne plus savoir où donner de la tête. Je m'avisai d'un expédient.

— Ma princesse, dis-je une nuit à Schirine, nous avons oublié d'observer une formalité dans notre mariage. Vous ne m'avez point donné de dot.

— Eh bien ! cher époux, j'en parlerai demain à mon père, qui s'empressera d'y pourvoir.

— Non, non, il n'est pas besoin de lui en parler. Je me soucie peu de trésors ; les richesses me sont inutiles. Il suffira que vous me donniez quelques-uns de vos bijoux à titre de souvenir. C'est la seule dot que je réclame.

Schirine me voulut charger de toutes ses pierreries, pour rendre la dot plus honnête. Je me contentai de choisir deux gros diamants, que je vendis à un joaillier de Gazna, et je me mis par ce moyen en état de continuer à faire le personnage de Mahomet.

Il y avait déjà près d'un mois que je menais ainsi une vie fort agréable. Arrive un ambassadeur qui, de la part d'un roi voisin, demande Schirine en mariage. Bahaman lui ayant exprimé ses regrets, puisqu'elle avait déjà Mahomet pour époux, l'ambassadeur jugea que le roi de Gazna était devenu fou. Son maître tout d'abord le crut aussi, mais, par la suite, imputant à mépris ce refus, il leva des troupes considérables et envahit le royaume de Gazna.

Ce roi, nommé Cacem, était plus fort que Bahaman. Il battit quelques troupes qui voulaient s'opposer à son passage, s'avança en diligence vers la ville de Gazna et trouva l'armée de Bahaman retranchée dans la plaine, devant le palais de Schirine. Comme il était déjà tard et que ses soldats avaient besoin de repos, il remit son attaque au lendemain.

Ayant connu le nombre et la valeur des soldats de Cacem, le roi de Gazna commença de trembler. Il rassembla son conseil. Le courtisan qui s'était blessé en tombant de cheval parla dans ces termes :

« Je suis étonné que le roi paraisse, en cette occasion, avoir quelque inquiétude. Quelles alarmes Cacem et tous les princes du monde peuvent-ils susciter au beau-père de Mahomet ? Votre Majesté, Sire, n'a qu'à s'adresser à son gendre. Implorez le secours du grand prophète. Il confondra bientôt vos ennemis. Il le doit, puisque en somme il est cause de la guerre. »

Quoique ce discours, prononcé avec beaucoup de sérieux, ne fût tenu pourtant que par dérision, il ne laissa pas d'inspirer confiance à Bahaman, qui courut vers Schirine.

— Ma fille, lui dit-il, demain, dès que paraîtra le jour, Cacem doit nous attaquer, et je crains qu'il ne force nos retranchements. Employez donc tout le crédit que vous avez sur Mahomet pour l'engager à nous défendre.

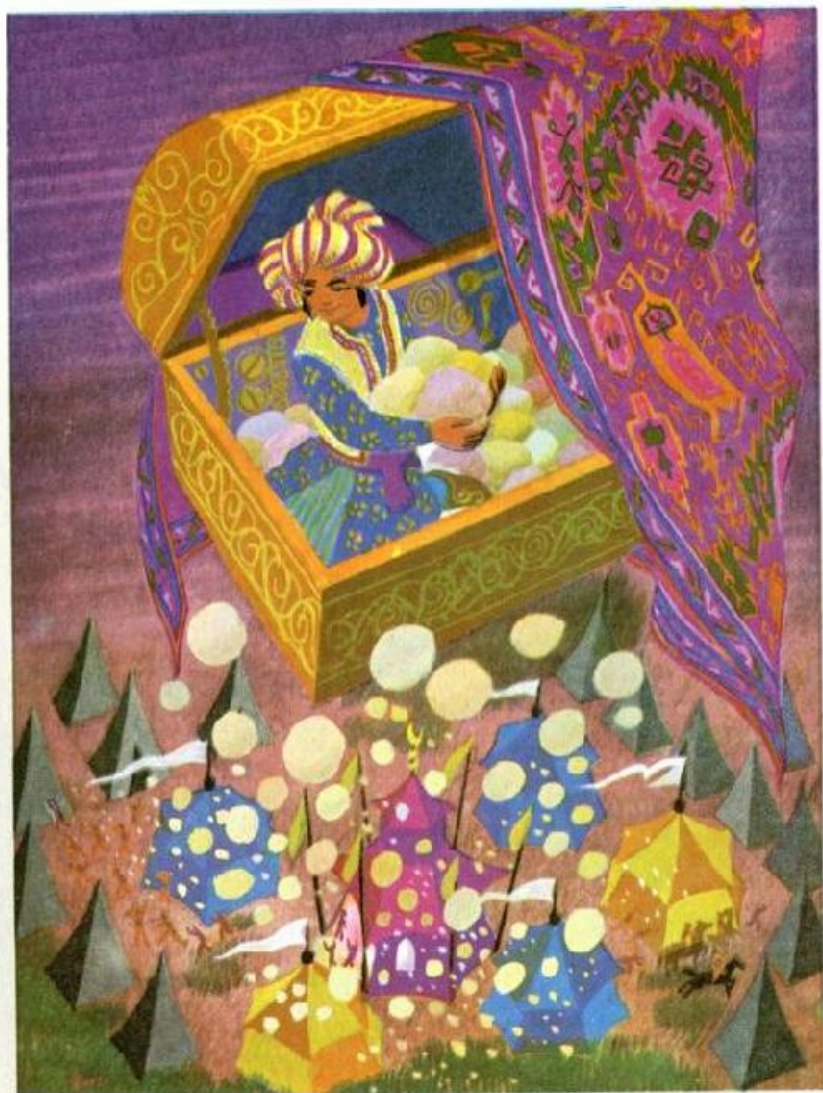
— Seigneur, il ne sera point difficile de nous gagner le secours du prophète. Il dissipera bientôt les troupes ennemies, et tous les rois du monde, aux dépens de Cacem, apprendront à vous respecter.

— Cependant, reprit le roi, la nuit s'avance et le prophète ne se montre point. Nous aurait-il abandonnés ?

— Non, mon père, non, n'en croyez rien. Du ciel où il est, Mahomet voit l'armée qui nous assiège, et peut-être est-il prêt en ce moment à y semer le désordre et l'effroi.

C'était, en effet, de quoi j'avais envie. Pendant la journée, de loin, j'avais observé les troupes de Cacem, étudié leurs dispositions. J'avais surtout pris garde au quartier de ce roi. C'était un pavillon très haut, doré, en forme de dôme, que supportaient douze colonnes de bois peint, enfoncées profondément dans la terre. Des branches d'arbres entrelacées fermaient les intervalles des colonnes. Vers le chapiteau, il y avait deux fenêtres, l'une à l'Orient, l'autre au Midi. Je ramassai de gros et de petits cailloux, j'en remplis mon coffre et, au milieu de la nuit, je m'élevai dans les airs. Je me dirigeai vers les tentes de Cacem et démêlai sans peine celle où reposait ce roi.

Tous les soldats campés autour dormaient, ce qui me permit de descendre sans être aperçu jusqu'à l'une des fenêtres. Le roi était couché sur un sofa, la tête appuyée sur un carreau de satin. Je sortis à moitié de mon coffre et lui jetai un gros caillou, qui l'atteignit au front et le blessa grièvement. À ses cris, on accourut : il était tout couvert de sang, presque sans connaissance. D'autres cris succédèrent aux siens. L'alarme se met au quartier. Chacun demande ce que c'est. Le bruit court qu'on a blessé le roi, mais on ne sait d'où le coup est parti. Pendant qu'on en cherche l'auteur, je monte jusqu'aux nues et laisse tomber une grêle de pierres sur la tente royale et aux environs. Quelques soldats sont également blessés. La nouvelle se répand qu'il pleut des pierres et, pour la confirmer, j'en lance de tous les côtés. La terreur alors s'empare de l'armée. Les officiers, tout comme les soldats, s'imaginent que le prophète est irrité contre Cacem et qu'un pareil prodige atteste sa colère.



Je monte jusqu'aux nues et je laisse tomber une grêle de pierres
sur la tente royale et aux environs

Finalement, les ennemis de Bahaman prirent la fuite, épouvantés. Ils se sauvèrent même avec tant de précipitation qu'ils abandonnèrent leurs équipages et leurs tentes, en criant :

— Sauve qui peut ! Nous sommes perdus. Mahomet va nous exterminer.

À la pointe du jour, le roi de Gazna fut assez étonné quand, au lieu d'être attaqué, il s'aperçut que l'ennemi se retirait. Aussitôt, il le poursuivit avec ses meilleurs soldats. Il fit un grand carnage des fuyards et rattrapa Cacem, dont le train était retardé par sa blessure.

— Pourquoi, lui dit-il, as-tu envahi mes États contre tout droit et raison ?

— Bahaman, répondit le vaincu, je m'imaginais que tu m'avais refusé ta fille par mépris, et j'ai voulu me venger. Je ne pouvais croire que le prophète fût ton gendre, mais je n'en doute plus à présent. C'est lui qui m'a blessé, dissipé mon armée.

Cessant sa poursuite, Bahaman revint à Gazna avec Cacem, qui, le jour même, mourut de sa blessure. On partagea le butin ; il fut si considérable que les soldats s'en retournèrent chez eux chargés de richesses. Et dans toutes les mosquées furent dites des prières pour remercier le Ciel d'avoir confondu les ennemis.

À la nuit, Bahaman se rendit au palais de Schirine.

« Ma fille, je viens rendre au prophète les grâces que je lui dois. Par le courrier que je vous ai dépêché, vous avez appris tout ce que Mahomet a fait pour nous. J'en suis si pénétré que je brûle d'impatience d'embrasser ses genoux.

Je lui donnai bientôt la satisfaction qu'il souhaitait, en entrant dans l'appartement de Schirine par la fenêtre habituelle. Et il me dit :

— Ô grand prophète, il n'y a point de termes qui vous puissent exprimer tout ce que je ressens. Lisez vous-même dans mon cœur toute ma gratitude.

Je relevai Bahaman et le baisai au front.

— Prince, avez-vous pu penser que, dans l'embarras où vous étiez pour l'amour de moi, je vous refuserais mon appui ? J'ai puni l'orgueilleux Cacem, qui voulait conquérir vos États et enlever Schirine pour la mettre dans son sérail. Ne craignez plus désormais qu'aucun potentat ose vous attaquer. Si quelqu'un en avait la témérité, je ferais tomber sur ses troupes une pluie de feu, qui les réduirait en cendres.

Je contai alors à Bahaman comment l'armée de Cacem s'était enfuie, épouvantée des pierres qui pleuvaient dans son camp, et Bahaman, de son côté, me rapporta les paroles de Cacem. Puis il se retira, pour nous

laisser en liberté, Schirine et moi. Non moins sensible que son père au service important que je lui avais rendu, la princesse m'en témoigna aussi beaucoup de reconnaissance.

Pour le coup, je pensai m'oublier. Le jour allait paraître quand je regagnai mon coffre sur le toit. Mais je passais si bien pour Mahomet dans l'esprit de tout le monde que, me voyant en l'air, les soldats n'eussent pas été désabusés. Peu s'en fallait qu'ayant mis une armée en déroute, je ne crusse moi-même être le prophète.

Deux jours après qu'on eut enterré Cacem, à qui, quoique ennemi, furent faites de magnifiques funérailles, le roi de Gazna ordonna de nouvelles réjouissances pour célébrer la défaite des troupes ennemies et, plus encore, le mariage de sa fille avec Mahomet.

Je m'imaginai devoir signaler par quelque prodige une fête qui avait lieu en mon honneur. À cet effet, ayant acheté dans Gazna ce dont j'avais besoin, je trempai de la graine de coton dans de la poix blanche et, la nuit, pendant que le peuple se divertissait dans les rues, je me transportai au-dessus de la ville. Je m'élevai le plus haut possible, afin qu'aux lueurs de mon invention on ne pût pas bien distinguer ma machine. Alors, avec un petit fusil, j'enflammai la poix, qui fit, avec la graine, un fort beau feu d'artifice. Ensuite, je me sauvai dans mon bois.

Le matin suivant, j'allai dans la ville pour avoir le plaisir d'entendre ce que l'on dirait de moi. Mon attente eut sa récompense. Le peuple tint mille propos extravagants. Selon les uns, c'était Mahomet qui, pour manifester son contentement de la fête, avait pourvu aux illuminations célestes. Les autres assuraient avoir vu, au milieu de ces météores, le prophète lui-même avec la barbe blanche et l'air vénérable que leur imagination lui prêtait.

Tous ces discours m'amusaient infiniment... Mais, hélas ! tandis que je me réjouissais, mon coffre, mon cher coffre, l'instrument de mes prodiges, brûlait dans le bois. Apparemment, durant mon absence, quelque feu qui couvait sur un point de ma machine s'était développé jusqu'à l'envahir tout entière. Je la trouvai, à mon retour, totalement réduite en cendres, sauf, bien entendu, les parties métalliques, fondues.

Un père qui, en rentrant chez lui, aperçoit son fils unique percé de coups mortels et noyé dans le sang ne saurait être saisi d'une douleur plus vive que ne fut la mienne, à la vue de ce désastre. Le bois retentit de mes cris, de mes lamentations. Je m'arrachai les cheveux, je déchirai mes habits. Dans mon désespoir, je fus sur le point d'attenter à ma vie.

Cependant, le mal était sans remède. Il fallait que je prisse une

résolution. Il n'y en avait pas d'autre que d'aller chercher fortune ailleurs. Ainsi, le prophète Mahomet, laissant Bahaman et Schirine fort en peine de lui, s'éloigna de la ville de Gazna.

Trois jours après, je rencontrai une grosse caravane de marchands du Caire qui s'en retournaient dans leur pays. Je me joignis à eux et, une fois au Caire, je me fis tisserand, pour subsister. J'y ai demeuré quelques années ; puis je suis venu à Damas, où j'exerce le même métier.

Je parais fort content de ma condition, mais ce sont là de fausses apparences. Je ne puis oublier le bonheur dont autrefois j'ai joui. Schirine vient s'offrir sans cesse à mon esprit. Je voudrais, pour mon repos, l'en bannir, j'y fais même tous mes efforts, et cet exercice, qui n'est pas moins pénible qu'inutile, me rend très malheureux. Peut-être est-ce une punition de ma conduite envers Schirine, et je ne m'en plains pas, car je l'ai méritée.

Quant à cette charmante princesse, si tout d'abord, pendant longtemps peut-être, elle a pleuré l'ingrat qui l'avait délaissée, je me plais à penser que son père ni elle n'ont jamais soupçonné la vérité et, qu'après les miracles incontestables qui attestaient la présence de Mahomet auprès d'eux, ils ont fini par attribuer sa disparition, soit à des ordres du Très-Haut, soit à une fantaisie bien permise au prophète.



LES AVENTURES SINGULIÈRES D'ABOULFAOUARIS, SURNOMMÉ LE GRAND VOYAGEUR



E me nomme Aboulfaouaris, et j'ai pour père un maître de navire de Basra. Dès mon enfance, il m'emmena dans les voyages qu'il faisait sur la mer des Indes. À douze ans, je connaissais déjà une partie des îles qu'elle baigne. Il amassa du bien, se mit dans le commerce et devint, en moins de dix années, un des plus riches marchands de Basra.

Un jour, il me dit :

— Mon fils, j'ai des comptes importants à régler avec le seigneur Habib, mon correspondant de Serendib, et je vous en confie le soin.

Quelque regret que j'eusse de quitter mon père, c'est avec joie que j'acceptai la mission. Je désirais fort, en effet, voir cette fameuse ville, où j'étais allé déjà, mais dans un âge peu propre à en remarquer les beautés.

Je partis bientôt avec tous les pouvoirs et instructions nécessaires. Je m'embarquai dans le port de Basra, sur un vaisseau chargé de marchandises, pour Surate et pour l'île de Serendib.

Nous traversâmes le golfe de Basra, qui a plus de trois cents lieues de long et cinquante de large. Il est formé par la pointe orientale de l'Arabie heureuse et la méridionale de la Perse, lesquelles se viennent joindre à son embouchure vers Ormuz. Nous nous arrê tâmes quelque temps à cette dernière ville, puis nous entrâmes dans la pleine mer de

Perse et tournâmes à l'est vers Surate, où nous arrivâmes heureusement. Nous y laissâmes les marchandises voulues et allâmes à l'île de Serendib débarquer les autres.

La première chose que je fis, ce fut d'y demander la demeure de notre correspondant. On me l'enseigna facilement : personne qui ne connût le seigneur Habib. C'était un des plus riches négociants de l'île et un très honnête homme. Son accueil fut tel que je le devais attendre du meilleur ami de mon père. Après m'avoir embrassé :

« Je ne souffrirai pas, me déclara-t-il, que vous logiez ailleurs que chez moi. »

Et ce fut dit si cordialement que je dus m'incliner.

Comme il entendait parfaitement les affaires et ne voulait rien que de juste, en peu de jours nous eûmes terminés nos comptes. Dans mes heures de relâche, je visitais les curiosités de la ville, qui sont en très grand nombre. Je m'instruisais des lois qui régissent le peuple, de ses mœurs et coutumes, de ses occupations, de son gouvernement. Au bout de cinq à six semaines, je songeai au retour et n'en attendis pas longtemps l'occasion : un vaisseau de Surate, qui était venu à Serendib pour y échanger des marchandises, était prêt à reprendre la mer et j'y retins ma place.

La veille de mon départ, comme je me rendais vers midi chez mon hôte, je vis passer auprès de moi une dame vêtue magnifiquement et suivie d'un esclave, qui portait ses emplettes. Quoiqu'un voile épais cachât son visage, je fus frappé de son grand air et de son port majestueux. Je m'arrêtai pour la considérer et ne pus me retenir :

— Oh ! la belle personne ! m'écriai-je. C'est sans nul doute la favorite du roi.

Elle me regarda fort attentivement, puis continua son chemin, sans marquer en rien qu'elle fût satisfaite ou choquée de ma liberté. Pour moi, je demeurai assez longtemps à réfléchir sur cette aventure. J'y étais encore occupé quand un esclave m'aborda. C'était le sien. Mon agitation redoubla.

— Que me voulez-vous, mon ami ? lui dis-je.

— Seigneur, me répondit-il, d'un ton respectueux, je viens par ordre vous prier de me suivre.

— Si c'est de la part de votre maîtresse, repris-je tout ému, j'y souscrirai sans peine, quelque destin qui me soit préparé.

— Ma maîtresse ne s'est pas expliquée sur ses intentions ; mais, si vous déférez à sa prière, je ne crois pas que vous ayez sujet de vous en repentir.

Je n'aurais dû songer qu'à mon départ, fixé au lendemain. Cependant, je suivis l'esclave. Par de petites rues détournées, il me

conduisit à un grand palais, dont le seul aspect me charma. Nous entrâmes dans un appartement aussi vaste que somptueux, où il me fallut attendre. J'étais trop troublé pour examiner tant de choses riches et curieuses, qui, en d'autres conjonctures, eussent accaparé mes regards. Je ne pensais qu'à la maîtresse de ce palais.

D'abord, plusieurs dames, jeunes et jolies, vinrent dans le salon où j'étais ; mais je ne leur prêtai guère attention. Enfin, elle parut. Je la reconnus à sa taille et à son air. Et, comme alors elle n'avait pas de voile, je la trouvai plus belle encore que je ne l'avais trouvée bien faite. Les pierreries et la richesse de son ajustement relevaient, sans y ajouter, ses grâces naturelles. J'en fus ébloui. Elle s'en aperçut et sourit. Elle se plaça sur un sofa qui ressemblait assez à un petit trône, et ses femmes se rangèrent à droite et à gauche, en deux files.

— Approchez, jeune homme, me dit-elle, avec douceur. Une autre que moi pourrait être offensée du peu de respect que vous m'avez témoigné dans un lieu public, mais vous me semblez étranger, et cette qualité vous donne droit à l'indulgence. Je vous avouerai même que les astres m'inclinent à vous vouloir du bien. Si vous vous rendez digne de moi par un attachement sincère, je vous permettrai d'aspirer à ma main, grâce que je n'ai encore accordée à personne.

À ces mots, je me sentis transporté de joie.

— Ah ! sultane, m'écriai-je, en me prosternant à ses pieds, ai-je bien entendu ? À quelle fortune daignez-vous élever un étranger dont le seul mérite est de vous juger adorable !

— Tant mieux ! La grâce en sera d'autant plus grande que vous vous en croirez moins digne. Mais apprenez-moi de quel pays vous êtes, quelle est votre naissance, pourquoi vous êtes venu à Serendib.

Je contentai sa curiosité. Quand elle sut que le lendemain je devais m'embarquer pour retourner à Basra, elle m'interrompit avec émotion.

— Eh quoi ? Aboulfaouaris, vous avez dessein de nous quitter si tôt ? La plus belle île de la mer des Indes n'a pas assez de charmes pour vous retenir plus longtemps ?

— Ah ! madame, soupirai-je, s'il n'y avait que ceux-là !...

— Vous ne persistez donc pas dans vos idées de départ ?

— Après les glorieuses espérances que vous m'avez permis de concevoir, puis-je, ma reine, avoir d'autre volonté que la vôtre ?

— Avec de pareils sentiments, vous ne sauriez manquer de me plaire, et je ne me repens point d'avoir fixé mon choix sur vous.

M'ayant fait asseoir à côté d'elle, sur son sofa, elle m'apprit qu'elle se nommait Canzade, qu'elle était fille d'un premier vizir du roi de Serendib. La mort de son père la laissait libre de disposer de son sort. Les plus grands seigneurs de l'État l'avaient recherchée, mais elle s'était refusée à leur poursuite. Ma personne lui avait plu, et il ne

tiendrait qu'à moi de partager avec elle les biens immenses que, durant quarante ans passés dans les emplois, son père avait amassés. Je lui témoignai ma gratitude dans les termes les plus tendres et les plus soumis, et je parlai de manière à la persuader que ses richesses me touchaient moins qu'elle-même. Nous changeâmes ensuite de matière et je reconnus dans notre entretien que la nature avait en elle uni les plus rares qualités de l'esprit à celles si attrayantes du corps.

Notre conversation fut interrompue par l'arrivée de douze esclaves, qui apportaient tous les éléments d'un grand repas. Canzade me prit par la main, se mit à table et me plaça à sa droite. Nous commençâmes à manger.

Elle me servait elle-même tout ce qu'il y avait de plus exquis. La délicatesse et la variété des vins correspondaient à celles des viandes. Ils étincelaient dans l'or et le cristal où on les versait, mais les vapeurs qu'ils exhalaient me grisaient moins que les regards de Canzade, quand, d'un air souriant, elle me tendait une coupe.

« Aboulfaouaris, me disait-elle, toutes les fois qu'elle m'offrait d'un vin dont je n'avais pas encore bu, goûtez ce vin. »

Ses belles lèvres en faisaient auparavant l'essai et me le rendaient plus délicieux encore. Je saisissais la coupe et, avec la liqueur, j'avalais à longs traits le doux poison de l'amour. Sur la fin du repas, les femmes de Canzade se partagèrent les rôles. Les unes prirent des instruments et commencèrent à chanter, les autres à danser, le tout avec art et justesse. Et, quand la musique était la plus tendre, les yeux de Canzade et les miens se parlaient un langage muet qui avait bien aussi son harmonie et qu'animait par intervalles la profondeur de nos soupirs.

Après ses femmes, Canzade voulut chanter elle-même, et elle surpassa d'autant ses femmes que le chancre inspiré des nuits de juin, le divin rossignol, surpasse les meilleurs de ses mélodieux émules.

Le repas terminé, on apporta une cassolette d'or où brûlait le bois parfumé de la meilleure cannelle qu'il y eût dans toute l'île de Serendib. Nous nous lavâmes les mains avec des eaux de senteur. Ensuite, nous donnâmes toute notre attention aux chants et aux danses, qui continuaient. Ces divertissements nous menèrent jusqu'à la nuit.

Je voulus alors me retirer, Canzade se récria sur la froideur qui me poussait à la quitter si vite ; mais je protestai, tout au contraire, de la violence que je me faisais pour m'éloigner de ses charmes. Je lui représentai que le seigneur Habib devait être déjà fort en peine de moi et qu'il le serait encore davantage si je ne rentrais pas coucher dans sa maison.

À la longue, Canzade se rendit à mes raisons, mais elle ne voulut pas que j'allasse en personne avertir mon hôte. Elle me permit seulement de lui écrire ; même, elle tint à me dicter la lettre qui lui fut portée. Je lui mandais simplement qu'une affaire importante m'obligeait à différer mon départ de quelques jours et qu'il n'eût pas à s'inquiéter de moi.

Rassurée ainsi sur mes projets, Canzade me conduisit à l'appartement qu'elle m'avait destiné, et qui n'était pas le moins riche de son palais. Elle m'y laissa. Dès qu'elle fut sortie, plusieurs esclaves m'apportèrent tout ce qu'il faut pour un propre et galant déshabillé ; puis ils m'aidèrent à me mettre au lit.

Une fois seul, je me demandai : « À quoi aboutira tout ceci ? Quel sort brillant s'offre à moi ! Quelles richesses dans ce palais !... Dois-je espérer être bientôt l'époux d'une aussi belle dame ?... Non, non, Aboulfaouaris, cesse de te flatter. Ce sont des pièges que te tend la fortune, et tu verras bientôt s'évanouir, comme un songe décevant, toutes ces idées dont tu t'enivres. » Mais, un moment après, je me disais que, Canzade n'ayant pas d'intérêt à me tromper, je ne devais point me défier de ses bontés. Les manières de ses gens me paraissaient sérieuses et naturelles. Dans ses yeux se lisait un véritable entraînement vers moi. Ainsi, tantôt me livrant à ma confiance, tantôt cédant à mon inquiétude, comme un vaisseau que des vents opposés tourmentent, je passai la nuit entière sans prendre un moment de repos.

Quand le soleil vint éclairer ma chambre, dont les meubles m'éblouirent de leur éclat, je me levai. Aussitôt, m'ayant entendu marcher, les esclaves de la veille entrèrent, les bras chargés de robes magnifiques. J'en choisis une de soie verte, relevée d'une broderie d'or, dont le dessin me plaisait infiniment par son bon goût. À peine en fus-je revêtu que Canzade, m'ayant su visible, vint me demander si j'avais bien reposé. Je lui répondis que j'avais passé la nuit blanche, et méritais ainsi qu'elle avançât l'instant de ma félicité. À quoi elle repartit en souriant qu'avant de s'y résoudre, elle voulait être pleinement instruite de ma sincérité. Je demeurai huit jours dans le palais de Canzade. J'y fus traité avec tous les respects qu'on eût eus pour un roi. La dame avait pour moi des manières charmantes, me prodiguait les témoignages de tendresse et de complaisance. Un jour que nous nous promenions tous deux dans ses jardins :

— Aboulfaouaris, me dit-elle, j'ai à vous faire une proposition qui ne saurait manquer de vous être agréable, si vous êtes réellement épris de moi.

— Ah ! madame, ce doute m'outrage...

— Eh bien ! promettez, jurez-moi une constance éternelle. Joignez à votre cœur le don de votre main. Lions-nous par les nœuds sacrés du

mariage.

Comme elle appartenait à la secte des Guèbres, qui adorent le feu et le soleil, et que j'étais Mahométan, je me troublai à ces paroles, je pâlis, je rougis, je baissai les yeux. La confusion et l'embarras occupèrent sur mon visage la place de la joie.

— Je ne croyais pas, s'écria-t-elle, qu'une pareille proposition dût vous rebuter à ce point ! Je m'attendais plutôt à des transports d'allégresse qu'à cette consternation qui m'offense. Quoi donc ? Tiendriez-vous à déshonneur de m'avoir pour épouse ?

— Hélas ! Le Ciel y met un obstacle invincible.

— Un obstacle invincible !... Lequel ?

— Ma religion. Je n'ose enfreindre le précepte qui nous défend de nous marier en dehors d'elle.

— Je n'ai pas moins de délicatesse que vous sur ce chapitre, répliqua Canzade, et je ne voudrais pas pour un empire épouser un Mahométan. Je prétendais qu'avant que d'unir nos destins, vous abjurerez votre foi pour embrasser la mienne. Mais vous me refusez cet avantage et vous vous montrez le plus ingrat des hommes.

Ces derniers mots, et le ton dont les prononça Canzade, en accroissant ma confusion, lui fournirent de nouvelles armes contre moi. Elle m'accabla de reproches, en versant des torrents de larmes. En cet état, qu'elle était redoutable ! Sa douleur excitait la mienne. Peu s'en fallut que je ne succombasse. Ma fermeté n'étonna pas moins Canzade qu'elle ne l'affligea. Ne voulant pas croire mon refus définitif, elle me donna huit jours pour réfléchir. Ma résolution n'ayant pas changé, elle prolongea le délai de huit autres jours, en me menaçant du plus rigoureux châtement si je persistais dans mon attitude. Enfin, les jours se succédant sans qu'elle en fût plus avancée, Canzade me fit conduire dans le plus superbe appartement de son palais, où elle m'attendait au milieu de toutes ses femmes, sur un trône élevé de quelques marches. Elle avait plus l'air d'un juge sévère que d'une amante sensible. Je ne m'approchai d'elle qu'en tremblant.

« Eh bien ! me dit-elle, après la sortie de celles de ses femmes qui n'étaient pas du secret, eh bien ! Aboulfaouaris, êtes-vous devenu plus raisonnable ? Vos réflexions ont-elles ramené votre cœur indocile à des sentiments plus dignes de moi... et de vous ? »

Elle prononça ces paroles d'une voix si touchante, en appuyant sur les miens des regards si doux, que le regret de perdre tant de charmes m'ôta le sentiment. Je tombai évanoui au pied du trône. Canzade se hâta de me secourir. Quand je rouvris les yeux, je l'aperçus penchée sur moi avec inquiétude et je la conjurai de ne plus s'intéresser à un malheureux. Elle ne me répondit que par de nouvelles et brûlantes instances.

— Il y a donc quelque chose qui vous est plus cher que moi ?

— Non, madame, vous m'êtes plus chère que tout, mais serais-je digne de vous si j'avais la faiblesse de souiller mon honneur en abjurant ma foi ?...

— Tais-toi, perfide. En ne me la sacrifiant pas, tu me prouves que tu ne m'as jamais aimée. Va, j'aurais honte de te presser davantage. Je ne balance plus, je t'abandonne à ton ingratitude... Aboulfaouaris, ne vous présentez plus devant moi. Attendez mes ordres. Vous serez bientôt instruit de ma décision.

Et, sur ces mots, Canzade sortit avec une émotion égale à la mienne, mais d'une nature bien différente. Je songeai aux moyens de me sauver. On me gardait à vue. Je ne pus même faire avertir Habib de l'endroit et du danger où je me trouvais. J'attendais tous les jours qu'on me vînt annoncer mon arrêt, et il s'écoula près de trois semaines sans que j'entendisse parler de rien. L'incertitude où je vivais m'était plus insupportable qu'un malheur déclaré. J'en souhaitais la fin coûte que coûte. Un matin, j'achevais de m'habiller, lorsque je vis entrer dans ma chambre cinq ou six esclaves de Canzade. Ils conduisaient une troupe de gens vêtus autrement qu'on ne l'est à Serendib. Celui qui paraissait le chef me dévisagea quelque temps avec attention. Puis, rompant gravement le silence, il me commanda de le suivre, et d'un ton qui ne souffrait pas de réplique. Nous traversâmes tout le palais. Lorsque nous fûmes près de sortir :

— Où m'emmenez-vous ? demandai-je à l'un de mes conducteurs.

— Il nous est expressément défendu de vous le dire. Vous le saurez plus tard.

Je suivis donc ces hommes jusqu'au port, où je m'embarquai avec eux. On appareilla sur-le-champ et l'on mit à la voile.

Quand nous fûmes en pleine mer, le patron du vaisseau m'apprit qu'il était du royaume de Golconde et que Canzade m'avait donné à lui pour esclave, sous condition que jamais il ne m'accorderait la liberté de retourner à Basra. Telle fut la vengeance de Canzade. Je me chagrinais fort à la pensée de ne plus revoir ma patrie ni mon père. Faisant toutefois de nécessité vertu, je m'appliquai à servir fidèlement mon patron. C'était un très brave homme, et qui ne manquait pas d'esprit. Je ne me contentais pas d'exécuter ponctuellement ses ordres ; je cherchais à prévenir ses désirs, et je remarquais de jour en jour qu'il était de plus en plus content de moi.

Nous tournâmes autour de l'île de Serendib, pour entrer, vers le Nord, dans le golfe de Bengale, le plus grand de l'Asie, au fond duquel sont les royaumes de Bengale et de Golconde. Nous allions y entrer quand un vent s'éleva, d'une épouvantable violence. Nous eûmes beau

carguer les voiles, louvoyer et prêter le côté ; nous ne pûmes tenir et nous dérivâmes, malgré tout l'art des matelots. Finalement, pour éviter le naufrage, il nous fallut renoncer à toute manœuvre et nous abandonner à la merci des flots. Laissant à notre gauche les deux longues îles de Java et de Sumatra, nous fûmes poussés à six cents lieues et plus de notre route, jusqu'à la hauteur des Moluques, au sud des Philippines, dans des mers inconnues à notre équipage. Le vent mollit enfin, souffla du bon côté pour nous. Nous en fûmes ravis, mais notre joie fut bientôt troublée par une aventure incroyable.

Nous avions repris notre route, et déjà nous étions à la pointe de Java, en venant de l'Orient, quand, assez près de nous, nous aperçûmes un homme tout nu qui, cramponné à une planche, pour n'être pas englouti par la mer, nous appelait à son secours. On détacha l'esquif, on l'y recueillit et on l'amena à bord. Bien louable pitié qui faillit nous être fatale.

Cet homme, d'environ quarante ans, était d'une taille monstrueuse. Il avait une grosse tête, des cheveux épais et courts, des yeux de tigre, un nez écrasé aux narines béantes. Dans sa bouche, fendue presque jusqu'aux oreilles, brillaient, quand il l'ouvrait, des dents longues et fort aiguës. Ses bras étaient nerveux, ses mains larges ; ses doigts se terminaient par des ongles crochus. Sa physionomie ne nous plut point, et il avait un air capable de changer en terreur la compassion que, de loin, tout d'abord il nous avait inspirée. Quand il fut devant Dchaousch, notre patron, il lui dit :

— Seigneur, je vous dois la vie. Sans votre aide, je périssais.

— Effectivement, si vous n'aviez pas eu la chance de nous rencontrer, vous vous seriez noyé.

— Oh ! ce n'est point ça que je crains. J'aurais pu demeurer des années dans les eaux sans en être gêné. Ce qui me tourmente, c'est la faim, une faim qui me dévore, depuis douze heures que je n'ai mangé. C'est un terme excessif pour un gros appétit tel que le mien. Ainsi donnez-moi, s'il vous plaît, au plus tôt de quoi réparer mes forces, et n'y cherchez point de façon, car je ne suis pas délicat, je mange de tout.

Au milieu de l'étonnement général, Dehaousch ordonna qu'on apportât de quoi contenter six personnes affamées et, en outre, des vêtements pour le couvrir.

— Des vêtements ! merci, je suis toujours tout nu.

— Très bien. Quand vous êtes seul, je n'y vois pas d'inconvénient ; mais l'honnêteté ne vous permet pas de rester avec nous dans l'état où vous êtes.

— Oh ! vous aurez le temps de vous y accoutumer.

Cette réplique brutale nous confirma dans l'opinion qu'il ne jouissait

pas de son bon sens. Comme la faim le pressait, il s'impatientait qu'on ne le servît pas assez vite. Il frappait de son pied le tillac, grondait entre ses dents, roulait des yeux farouches. Quand parut ce qu'il attendait, il se jeta dessus avec avidité et expédia le tout en un clin d'œil. Alors, il réclama de nouveaux mets. Dehaousch voulant éprouver jusqu'où irait la boulimie de l'homme, on regarnit donc la table aussi copieusement que la première fois ; elle ne fut pas moins promptement nettoyée. Nous nous imaginions qu'il s'en tiendrait là. Nous nous trompions. Il redemanda impérieusement à manger.

Choqué de son insolence, un des esclaves de l'équipage se mit en devoir de le maltraiter ; mais l'autre, qui l'observait, le prévint et, l'empoignant par les épaules, le déchira de ses ongles tranchants. Il y eut en moins de rien cinquante sabres de levés pour venger ce meurtre abominable. Les coups pleuvaient sur lui, mais il avait la peau plus dure que le diamant. Nos sabres se cassaient ou s'émoussaient sans réussir à l'entamer. En revanche, il saisit l'un des plus acharnés contre lui et sous nos yeux le mit en pièces. Alors, nous nous jetâmes sur lui tous ensemble pour le précipiter dans la mer. Nous ne pûmes seulement pas l'ébranler. Outre qu'il avait des membres et des nerfs d'une roideur prodigieuse, il enfonça ses ongles crochus dans le bois du tillac et s'y tint attaché inébranlablement. Aussi, nous dit-il avec un sourire ironique :

« Franchement, mes amis, vous avez pris un fort mauvais parti. Vous ferez mieux de m'obéir. J'en ai réduit de plus indociles que vous. Si vous continuez, je vous infligerai le même traitement qu'à vos deux camarades. »

Ces paroles nous glacèrent d'effroi. Sans plus de résistance, on alla chercher pour la troisième fois des mets qu'on lui servit et qui furent engloutis avec la même voracité. Commenant alors à s'humaniser, il nous déclara souhaiter pour notre bien qu'il survînt quelque autre vaisseau muni de bonnes provisions, car il se jetterait dessus et nous laisserait en repos. Pour l'instant, nous n'en étions pas quittes. Il ne se rendit qu'au quatrième service. Avec un estomac aussi chargé, nous espérions qu'il ne tarderait pas à s'endormir et nous comptions en profiter pour le précipiter dans la mer. Si abondantes, en effet, que fussent nos ressources, il était ogre à les consommer en peu de temps. Hélas ! comme s'il eût pénétré nos desseins, le cruel nous avertit qu'il ne dormait jamais. La quantité d'aliments qui entraient dans son corps satisfaisait tout ensemble à ses besoins de repos et de nourriture.

Il nous questionna l'un après l'autre sur notre pays, nos usages, nos aventures. Nous lui répondîmes par des récits aussi longs qu'ennuyeux. Il ne s'endormit pas pour si peu. Nous déplorions donc notre infortune, et le patron désespérait de revoir jamais Golconde,

quand, tout à coup, sur nos têtes le ciel s'obscurcit. Nous pensâmes d'abord que c'était une tempête qui s'apprêtait, et nous nous en félicitions presque, dans la crainte où nous étions qu'après avoir épuisé nos provisions, le monstre n'eût l'idée de nous manger nous-mêmes. Nous nous trompions. Ce qui nous paraissait un amas de nuées et de vapeurs était l'un des plus gros rokhs que l'on eût jamais vus.

L'énorme oiseau fondit sur le tillac et enleva notre ennemi surpris sans qu'il eût pu s'y opposer. Par contre, une fois dans les airs, il enfonça ses ongles crochus dans le corps du rokh et, l'attaquant en même temps au ventre, se mit à lui dévorer la chair, avec les plumes. De douleur, l'oiseau en poussa un cri épouvantable et, pour se venger, avec une seule de ses larges griffes, creva les deux yeux de son ennemi. Celui-ci, quoique aveuglé, sans lâcher prise, acheva de manger le cœur du rokh, qui, rassemblant le reste de ses forces, lui transperça le crâne d'un coup de bec. Ils tombèrent sans vie tous les deux dans la mer à quelques pas de nous.

Ce fut une joie générale dans le vaisseau, et nous regrettâmes la mort du rokh, à qui nous en étions redevables. Nous ne parvenions pas à nous expliquer qu'il pût y avoir au monde une pareille espèce d'hommes.

Débarrassés ainsi du monstre, nous continuâmes notre route. Nous avions toujours le vent favorable. Après plusieurs jours de navigation, nous aperçûmes heureusement la terre. Au premier avis que nous communiqua le matelot de hune, on prit les hauteurs, et l'on se reconnut à la pointe occidentale de l'île de Java qui, avec l'orientale de l'île de Sumatra, forme l'entrée du détroit de la Sonde, assez près de la ville de Bantam.

Ravis de cette découverte, nous fîmes aussitôt force de voiles et, le vent ayant tourné dans la bonne direction, nous ne tardâmes guère à débarquer au port de cette ville. Nous y renouvelâmes nos provisions et, après avoir poussé jusqu'à la fameuse Batavie, où notre patron avait des affaires, à quinze ou vingt lieues de là, nous cinglâmes vers le royaume de Golconde. Nous y arrivâmes au bout d'un mois.

Le patron reçut dans la capitale, où il résidait, un accueil chaleureux, car il était aimé de tout le monde. Pour ce qui est de sa famille, on ne peut exprimer le contentement qu'elle eut de son retour. Sa femme et sa fille ne se lassaient point de l'embrasser, et lui, charmé de les revoir, pleurait d'attendrissement.

Il me présenta à ces dames comme un esclave qu'il considérait particulièrement et les pria de tenir mes services pour agréables. J'acquis en peu de temps sur elles un grand crédit. Rien n'était bien

fait que par moi. Les autres esclaves mêmes, loin d'en avoir de la jalousie, paraissaient enchantés. Je leur procurais, il est vrai, les meilleurs traitements et souvent aussi des récompenses qu'ils n'avaient pas méritées. Enfin, l'amitié que Dehaousch avait pour moi augmenta de telle sorte qu'il me dit un jour :

— Aboulfaouaris, vous avez dû observer que je vous ai toujours distingué de mes autres esclaves. Je prétends vous marquer mieux encore mon affection. Vous avez vu Facrinnisa, ma fille. Il n'y en a peut-être pas une plus belle dans Golconde. J'ai résolu de vous la donner pour épouse. J'ai déjà sondé ses sentiments à votre égard, et il m'a paru que vous ne lui déplaisiez pas.

Je fus étourdi de cette proposition, et Dehaousch n'eut pas de peine à juger que je n'y souriais guère.

— Comment donc ! ce que je vous propose ne vous convient pas ? L'avantage d'avoir Facrinnisa pour femme et d'être mon héritier est-il si peu considérable qu'il ne puisse exciter l'envie d'un esclave ?

— Seigneur, l'honneur d'être votre gendre aurait de quoi me tenter si vous suiviez comme moi la loi musulmane, mais vous êtes Gentil...

— Oh ! si cet obstacle est le seul qui vous arrête, nous serons bientôt d'accord, car je suis décidé à me faire Mahométan, et ma fille également. Malgré les préjugés dont les prêtres de la gentilité m'ont farci le cerveau, je suis las de rendre des honneurs divins à des bœufs, à des vaches. J'ai trop de bon sens pour ne pas reconnaître que c'est une superstition déplorable et je sens qu'il y a un être suprême au-dessus de tous les autres dieux. Ainsi, mon fils, acceptez ma proposition sans scrupule, et sans retardement.

Malgré tout, et peut-être à cause de Canzade, ce mariage m'inspirait quelque répugnance. Je n'en témoignai rien pourtant à mon patron. Croyant que j'y consentais parce que je ne m'y opposais point, il alla porter la nouvelle à sa femme et à sa fille. J'eus bientôt un entretien avec Facrinnisa. Elle me parut si gaie, si contente, que je m'imaginai lui plaire. Quelle erreur !

— Aboulfaouaris, me dit-elle, je suis ravie que mon père vous ait choisi pour être mon époux, car je ne doute point que vous ne soyez assez généreux pour vouloir assurer mon bonheur, fût-ce aux dépens du vôtre.

— Vous ne vous trompez pas, lui répondis-je. Il n'est rien que je ne fasse pour la charmante Facrinnisa.

— Écoutez-moi. Voici le service que j'attends de vous. J'aime le fils d'un marchand de Golconde et j'en suis éperdument aimée. Plusieurs fois, on m'a demandée pour lui à mon père. Il s'y est toujours refusé, en raison d'une ancienne inimitié qui règne entre nos deux familles.

Mais vous n'avez qu'à m'épouser. Le lendemain, comme par colère, vous me répudierez ; puis vous feindrez de vouloir me reprendre et vous désignerez mon ami pour être votre « huila ».

— Soit, madame, j'y consens, quelque peine qu'on éprouve à céder un objet aussi rempli de charmes... Mais que pensera le seigneur Dehaousch ? Vous n'ignorez pas ce que je lui dois. Il sera surpris de ma conduite et il ne manquera pas de me la reprocher. Que lui répondrai-je ?

— N'ayez pas d'inquiétude. Vous n'avez qu'à faire exactement ce que je vous dirai, et je vous promets que mon père sera content de vous.

Assurée de mon dévouement, Facrinnisa pressa si bien son père que notre mariage eut lieu. Elle avait abjuré sa religion auparavant et embrassé la mienne. Peu de jours après, selon son désir, je la répudiai. Son père vint me demander des explications. Je m'étais aperçu, lui contai-je, qu'elle avait une passion dans le cœur, et je ne voulais pas l'avoir pour femme malgré elle. Il se moqua de ma délicatesse, prétendant que petit à petit sa fille s'attacherait à moi, et il m'exhorta à la reprendre. Je feignis de me laisser persuader. J'allai chercher moi-même comme « huila » l'amoureux de Facrinnisa, et ils furent mariés en ma présence par le lieutenant du Cadi. Ils passèrent la nuit ensemble. Naturellement, le « huila » refusa de répudier sa femme, et je courus en aviser Dehaousch, en simulant un chagrin que je ne ressentais pas.

« Il faut voir qui est ce « huila », dit alors Dehaousch. Si ce n'est qu'un misérable, j'ai assez de crédit et d'argent pour lui arracher ma fille. »

Dans le moment arriva le Nayb(7) qui lui apprit que le « huila » était fils d'Amer le marchand.

— Ainsi, ajouta-t-il, votre fille est perdue pour son premier mari, car le second a résolu de ne la lui céder jamais. Je sais bien qu'Amer n'est pas de vos amis, mais voici l'occasion de vous réconcilier avec lui, et je vous le conseille. Mieux encore : je m'offre à vous servir de trait d'union.

En homme de sens, Dehaousch acquiesça et le Nayb, ayant trouvé Amer dans les mêmes dispositions, établit entre les deux pères une aussi parfaite intelligence que celle qui déjà régnait entre leurs deux enfants. Le plus plaisant est que Dehaousch, m'estimant victime de cette réconciliation, me plaignit et me donna, comme pour me dédommager, une assez grosse somme d'argent, avec la liberté de retourner à Basra.

C'est là qu'en effet, j'aurais fort désiré de me rendre, pour revoir mon père et ma mère, dont j'étais depuis si longtemps séparé ; mais à Surate, où j'étais allé tout d'abord, je ne trouvai point de bâtiment

prêt à partir pour Basra, et je fus obligé de rester à Surate.

La ville de Surate est trop agréable et trop remplie de choses curieuses pour que je m'y ennuyasse. J'allais souvent aux bains publics, qui là sont très beaux et où l'on est mieux servi qu'en aucun autre lieu du monde. Je me promenais aussi, fréquemment, aux environs de la ville et dans ses avenues, qui sont ombragées et charmantes, ou dans ses jardins délicieux, qui sont des mieux entretenus et libéralement ouverts à tous.

Un jour que je me promenais dans l'un de ces jardins, un homme d'un âge déjà légèrement avancé m'aborda au détour d'une allée, en me saluant avec civilité. Je le saluai de même, et nous liâmes conversation. Sa franchise excita la mienne. Il me dit qu'il s'appelait Hyzoum, qu'il était Gentil, qu'il avait à lui un bateau en rade de Surate et qu'il faisait tous les ans un voyage sur mer. De mon côté, je lui donnai mon nom, me confessai Mahométan et lui contai mes aventures. Il se montra si sensible à mes malheurs que j'en fus étonné. Il s'en aperçut.

« Vous êtes étonné, mon fils, me dit-il, de me voir entrer si vivement dans vos peines. Mais, outre que je suis d'un naturel compatissant aux maux de mon prochain, je me sens beaucoup d'amitié pour vous, quoique vous ne soyez pas de ma religion. »

S'il me tint des propos obligeants, je ne fus pas en reste. Il s'en montra enchanté et me pria d'aller loger chez lui.

« Je suis vieux, je suis riche, et je n'ai point d'enfants. J'incline à vous choisir pour héritier. »

Ce disant, il me tendit les bras et me pressa sur son cœur, comme si j'eusse été réellement son fils.

Encore que d'aussi grands et subits témoignages d'affection eussent de quoi éveiller ma méfiance, je le suivis à sa maison, qui n'était certes pas l'une des plus vilaines de Surate. Son portier nous ayant ouvert, j'aperçus, au lieu de cour, deux parterres de toutes sortes de fleurs, que séparait une large allée, enduite d'un mortier plus dur et plus beau que le marbre. Cette allée nous mena au principal corps de logis. À la vérité, si l'or n'y brillait point, pour n'être pas luxueux le décor ni les meubles ne manquaient d'agrément. Les sofas et les tapisseries n'étaient que de simples toiles peintes ; mais ces toiles, d'un goût admirable, étaient des plus belles qui se fassent à Masulipatan et sur la côte de Coromandel.

Hyzoum m'invita tout d'abord à me baigner, comme lui, dans un grand bassin de pierre, où il y avait une eau claire et propre, et qui lui servait ordinairement à se laver, tant pour se rafraîchir que pour remplir les devoirs de sa religion. Au sortir du bain, des esclaves apportèrent du linge fin et nous essuyèrent. Nous passâmes ensuite dans une salle nous asseoir tous les deux à une table que couvraient

plusieurs espèces de viandes et des plats de porcelaine chinoise. La muscade de Malacca, le girofle de Macassar et la cannelle de Serendib dominaient dans les ragoûts. Après avoir mangé autant qu'il nous plut, nous bûmes du vin de palme, que je trouvai exquis.

Mon vieil hôte me dit alors, à voix basse et d'un ton mystérieux :

« Je vais vous faire une confidence qui vous témoignera de ma tendresse. Dans une quinzaine, je dois partir de Souali, qui est, vous ne le savez peut-être pas, le port de Surate, pour me rendre dans une île où j'ai coutume d'aller tous les ans. Je compte vous emmener avec moi. Dans cette île qui est déserte, étant infestée de tigres, il y a plus de deux cents puits où il vient des perles d'une extraordinaire grosseur. Je suis le seul à le savoir. Un capitaine de vaisseau, dont j'étais autrefois l'esclave favori, me découvrit ces trésors et m'enseigna de quelle façon j'en pourrais approcher, malgré les animaux féroces. Nous n'aurons qu'à descendre de nuit dans l'île avec des torches allumées. La vue du feu les épouvante et les fait fuir. De ces sources précieuses nous tirerons quantité de perles, que nous vendrons de retour à Surate, et l'argent qui nous en reviendra, joint à celui que j'ai amassé déjà de la même manière, constituera une fortune dont vous jouirez après ma mort. »

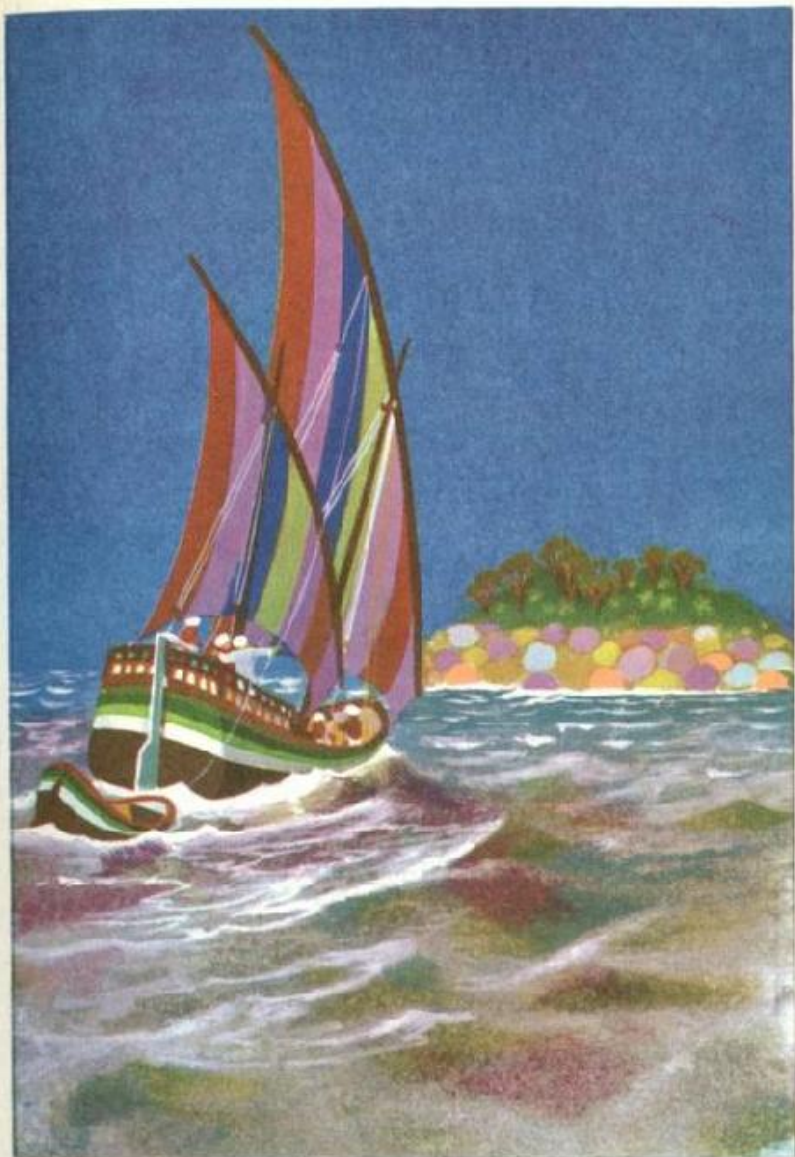
Pour me persuader, il me conduisit dans son cabinet et m'y montra des monceaux de roupies.

— Eh bien ! dit-il, cela vous paraît-il digne d'attention ? Et répugnez-vous à voyager ?

— Non pas, lui répondis-je, mais permettez-moi d'écrire à mon père et de lui mander les raisons qui, jusqu'à nouvel ordre, me retiennent à Surate.

— Rien de plus naturel. Quand vous l'aurez terminée, donnez-moi votre lettre. Je me charge de la faire parvenir à destination.

Je me reposai donc de ce soin sur Hyzoum. Le jour fixé pour le départ, nous nous embarquâmes au port de Souali et mîmes à la voile. Après avoir heureusement navigué pendant trois semaines, nous arrivâmes en vue d'une petite île déserte, que le vieillard me dit être la sienne. Nous y mouillâmes, mais nous attendîmes la nuit pour y descendre. Les matelots restaient à bord. Nous étions seuls, Hyzoum et moi. Nous portions des sacs, pour y mettre les perles, et chacun à la main une torche allumée, avec d'autres sous le bras, pour assurer la continuité de notre éclairage. Nous cherchâmes les puits et bientôt en trouvâmes un, des plus profonds.



Nous arrivâmes en vue d'une petite île déserte

« Descends dans ce puits, mon fils, me dit le vieillard. Je ne doute pas qu'il n'y ait dedans de belles perles. »

J'y descendis avec une corde dont Hyzoum tenait un bout. Dès que je fus au fond, je sentis des nacres sous mes pieds ; j'en ramassai et j'en remplis un sac que j'attachai à la corde. Le vieillard la tira, défit le sac et ouvrit les nacres. N'y voyant que de la semence de perles, il rattacha le sac à la corde et me le renvoya en disant :

« Les perles de ce puits ne sont pas encore en état d'être vendues. Couvre-les de terre. Elles en grossiront et, l'an prochain, nous reviendrons les prendre. »

Je fis ce que désirait Hyzoum, et il me remonta avec la corde. Nous allâmes à un autre puits encore plus profond, qui se perdait sous une montagne, vers le centre de l'île. Les nacres de celui-là renfermaient des perles d'une beauté singulière. Plusieurs fois, j'en remplis le sac du vieillard.

Quand il eut autant de perles qu'il en pouvait emporter, il tira la corde à lui et me dit en riant :

— Adieu, jeune homme ; je te remercie du service que tu m'as rendu.

Comprenant un peu tard l'épouvantable traquenard dans lequel j'étais tombé ;

— Ô mon père, m'écriai-je, ôtez-moi d'ici, par pitié... Je vous en supplie...

— Tu es bien là, repartit le traître. Couche-toi et te repose sur les perles. Parions que jamais tu n'as eu un lit aussi riche... J'ai coutume d'amener ici chaque année un jeune Musulman comme toi... Tu n'as qu'à t'adresser à ton prophète. S'il a le pouvoir de faire des miracles, ainsi que tu te l'imagines, il n'abandonnera pas un homme aussi attaché à sa secte.

En achevant ces mots, le cruel vieillard s'éloigna du puits, où il me laissa tantôt gémir, tantôt crier, et toujours verser des larmes amères.

« Misérable Aboulfaouaris, pensais-je, à quels maux le Ciel t'a-t-il condamné ! Qu'as-tu fait cependant pour les mériter que d'être aussi stupidement crédule ? Ne devais-je pas me défier du perfide idolâtre qui m'a trompé ? Ses promesses excessives avaient de quoi m'être suspectes, et, pour peu que j'eusse eu de raison, je n'y aurais point cru... Mais je m'impute une faute qu'il ne dépendait pas de moi d'éviter. Ma destinée était de choir dans cet abîme, et le même pouvoir qui m'y a jeté peut également m'en arracher. »

Cette réflexion m'empêcha de céder à mon désespoir. Je passai la nuit à parcourir le puits, qui me parut d'une vaste étendue. Je sentis par moments que je marchais sur des ossements, et je vérifiai le dire

de Hyzoum, que d'autres avant moi avaient péri misérablement dans ce précipice. Sans perdre toutefois courage, je m'avançai avec assez de hardiesse jusqu'à une ouverture d'où venait un bruit effroyable. Je m'arrêtai pour écouter et j'en crus démêler la cause. C'étaient des eaux qui, pénétrant dans la montagne par différentes crevasses, formaient cascade en cet endroit, d'où elles s'écoulaient sans doute vers la mer. Aucun autre moyen de salut ne s'offrant à moi, je me confiai à ces eaux, au risque d'être noyé. Peu s'en fallut, en effet, qu'elles ne me suffoquassent. Elles m'entraînèrent et finalement me déposèrent sur une plage de sable.

Au bout de quelque temps, je repris connaissance et fis le tour de l'île sans m'éloigner de la côte. Je ne vis point le vaisseau de Hyzoum, qui s'était sûrement empressé de partir. Pas davantage je ne vis de tigres, qu'à chaque instant je redoutais de rencontrer et pour qui j'eusse été une facile proie. Par surcroît de bonheur, j'aperçus bientôt un gros navire qui longeait l'île d'assez près. Je déployai la toile de mon turban et l'agitai en l'air pour que l'on vint à mon secours. Des personnes qui étaient sur le tillac me remarquèrent. On détacha l'esquif et l'on me recueillit. Jugez quelle fut ma joie lorsque je reconnus dans le capitaine un intime ami de mon père et parmi son équipage des hommes de Basra. Je leur racontai mon histoire et ils se joignirent à moi pour maudire le vieillard qui m'avait joué d'une manière si atroce. Je demandai au capitaine des nouvelles de mon père : elles étaient excellentes.

La curiosité des deux parts satisfaite, on résolut d'aller dans l'île visiter les puits. Comme nous étions trop nombreux pour avoir à craindre les tigres, nous n'eûmes pas besoin de torches allumées. Nous nous armâmes seulement de sabres et de flèches pour repousser les bêtes féroces si elles osaient s'approcher de nous. Nous descendîmes tour à tour dans les puits et nous y récoltâmes des perles en telle abondance que chacun, après partage, eut lieu de s'en féliciter.

On mit ensuite le cap sur Serendib, où nous comptions vendre des toiles de Surate et acheter de la cannelle. Nous naviguions gaiement lorsqu'il s'éleva tout à coup une tempête furieuse, qui nous écarta de notre route et nous fit pendant six jours errer à l'aventure. Le septième, quoique le temps fût redevenu beau, il nous sembla que notre vaisseau dérivait, comme entraîné par des courants, et le huitième, aucune manœuvre n'ayant triomphé de leur violence, nous nous vîmes portés vers une montagne d'une hauteur prodigieuse et des plus escarpée. En outre, chose étrange, on eût dit qu'elle était en acier poli, tant elle était claire et luisante.

Alors, un vieux matelot exhala un profond soupir et s'écria :

« Nous sommes perdus. J'ai souvenir qu'on m'a parlé jadis de ce lieu-ci. Il est funeste aux navires qui s'en approchent. Ils y sont retenus comme par un aimant irrésistible et ne s'en peuvent plus éloigner. »

Sur ce rapport, tout l'équipage s'affligea sans modération.

— Hélas ! disait l'un, que nous sert d'avoir trouvé tant de perles s'il faut les perdre avec la vie !

— Quel dommage, disait l'autre, que nul d'entre nous n'ait soupçonné le péril où nous sommes !

Celui-ci, croyant ne plus revoir sa femme et ses enfants, s'épuisait en plaintes et en regrets pitoyables. Celui-là, se jetant à genoux sur le tillac, implorait le secours du prophète. Cet autre, moins pusillanime, la tête levée vers le ciel, mais sans le défier, en attendait l'arrêt. Plus touché de l'affliction générale que de notre danger, je proposai au capitaine, qui, malgré sa peur, accepta, d'aborder en esquif au pied de la montagne et d'en gagner avec moi le sommet, dans l'espoir d'y trouver un remède à nos maux.

Ce ne fut pas sans peine que nous y parvînmes. Sur un dôme vert, nous vîmes une colonne d'acier, haute de dix coudées, vers le bas de laquelle étaient attachés, avec des chaînes d'or, un petit tambour en bois d'aloès et une crosse en bois de santal rouge. Au-dessus du tambour pendait un tableau d'ébène, avec cette inscription en lettres d'or :

« Si quelque navire est assez malheureux pour être attiré jusqu'à cette montagne, il ne pourra plus cingler en pleine mer, à moins qu'il ne s'y prenne de la manière suivante. Il faut qu'un homme de l'équipage donne trois coups de crosse sur le tambour. Au premier coup, le vaisseau s'éloignera d'une portée de flèche ; au second, il perdra de vue la montagne, et, au troisième, il se trouvera dans sa route. Mais l'homme qui frappera le tambour doit rester ici volontairement et laisser partir les autres. »

Quand, retournés à bord, nous eûmes informé l'équipage de notre découverte, chacun fut ravi qu'il y eût un moyen de nous délivrer, mais nul ne voulut être la victime.

— Eh bien ! dis-je alors, je consens à me sacrifier, pourvu qu'en arrivant à Basra vous alliez donner de mes nouvelles à mon père et lui remettre fidèlement toutes les perles qui m'appartiennent.

On me le jura et l'on témoigna quelque douleur de me perdre, mais, tous au fond, étaient charmés de se tirer d'affaire. J'embrassai tous mes compagnons et je leur dis un éternel adieu.

Mis à terre, je remontai tout seul au faite de la montagne. Je pris la crosse, j'en frappai le tambour. Au premier coup, le vaisseau s'éloigna ; au second, il disparut ; au troisième, il dut suivre sa voie. Je demeurai prêt à consommer mon sacrifice et à subir le sort qui m'était

réservé. Ayant invoqué l'assistance du prophète, je m'avançai dans la montagne. Après une heure de chemin, j'aperçus un vieillard décrépît, avec la tête chauve, une longue barbe blanche et des yeux chassieux. Il était assis, un bâton à la main, sur une grosse pierre, à la porte d'une petite maison de terre et de bois. Je l'abordai en le saluant avec respect et le priai de me fournir des explications au sujet de notre aventure.

Il se leva péniblement, en s'appuyant sur son bâton et, le chef branlant de faiblesse, il me répondit que c'étaient des courants qui entraînaient les vaisseaux vers la montagne ; mais, quant à l'auteur du talisman, au tambour dont la vertu les repoussait en pleine mer, que lui-même n'en savait rien et que je pourrais m'éclairer, en continuant ma route, auprès de son frère, qui était beaucoup plus âgé que lui. En effet, je rencontrai un second vieillard, mais qui, d'apparence plus vigoureuse, commençait seulement à blanchir. Lui non plus ne savait rien, et il m'adressa à son frère aîné, qui était dans les environs.

Celui-là, que bientôt j'aperçus labourant la terre n'avait pas un cheveu blanc et me parut si robuste qu'il ne pouvait être l'aîné des deux autres. Je lui exposai l'objet de ma démarche et me plaignis que ses frères se fussent moqués de moi.

« Ô mon fils, ils ont dit la vérité. Tous deux sont mes cadets. Le premier n'a que cinquante ans ; s'il est usé, cassé, décrépît, c'est qu'il a eu une mauvaise femme et des enfants qui l'ont chagriné. Le second a soixante-quinze ans ; il est un peu plus frais, parce qu'il a eu une bonne femme et point d'enfants. Pour moi, si je suis plus vigoureux que mes frères, malgré mes cent ans passés, c'est que je n'ai jamais voulu me marier.

Il y avait là de quoi être étonné, et je le fus considérablement.

» Quant au talisman, poursuivit-il, je me souviens d'avoir ouï dire, en ma jeunesse, que c'était l'œuvre d'un grand cabaliste indien. C'est tout ce que je sais.

Je lui demandai si nous étions proches d'un pays habité.

» Oui, me répondit-il. Vous n'avez qu'à suivre toujours la même route. Vous arriverez bientôt à une vaste plaine, barrée par une autre montagne, au pied de laquelle aboutissent deux sentiers. Engagez-vous dans celui de droite ; il vous mènera à une grande ville, qui a un très beau port. Gardez-vous d'emprunter le sentier de gauche ; vous auriez à traverser un bois où sont de fort méchants hommes. Ils fabriquent du savon et ne se font pas scrupule de jeter les étrangers dans leur savonnerie, dont les produits, prétendent-ils, et c'est la vérité, en deviennent beaucoup meilleurs. »

Je remerciai le vieillard et me conformai à ses indications. La ville

où j'arrivai était assez grande en effet, et bien peuplée ; le port regorgeait de vaisseaux. Les uns, venant des royaumes de Canara et de Visapour, étaient chargés de poivre, d'autres de cardamome(8) de Cananor, et d'autres de cannelle. Il y avait là des marchands de toutes les nations.

Pendant que j'étais occupé à regarder le port, un homme m'aborda, qui m'avait reconnu. Je le considérai.

Ô joie ! C'était Habib, le correspondant de mon père à Serendib.

Après nous être embrassés à plusieurs reprises :

« Qui m'eût dit, s'écria-t-il, que je rencontrerais ici Aboulfaouaris ? Par quelle fatalité êtes-vous parti de Serendib sans me faire vos adieux, sans m'aviser même de votre départ ? Et par quel bonheur imprévu vous retrouvé-je ici ? »

Je lui narrai mon aventure avec Canzade et toutes celles qui avaient suivi. Il m'apprit, de son côté, qu'il était venu dans ce port avec son vaisseau pour y vendre de la cannelle et que, s'étant débarrassé de toute sa charge, il s'en irait dans quelques heures à Serendib ! Je l'y accompagnai.

J'avais une extrême impatience de savoir des nouvelles de Canzade. Quoiqu'elle m'eût infligé un traitement fâcheux, je ne cessais point de l'aimer. Un matin que je sortais de chez Habib pour aller aux informations, je fus arrêté dans la rue par une manière d'esclave.

— Seigneur, dit-il, me reconnaissez-vous ?

— Non, répondis-je, et pourtant j'ai comme un vague souvenir de vous avoir déjà vu... mais où ? Dans quel endroit ?

— Je vous reconnais bien, moi, vous êtes musulman ; vous avez nom Aboulfaouaris. J'ai eu l'honneur de vous rendre de menus services durant votre séjour chez la princesse Canzade, dont j'étais et suis encore l'esclave.

Je tressaillis de joie au discours de l'esclave.

— Mon cher ami, lui dis-je, en lui donnant une bague, instruis-moi, je t'en conjure, du sort de cette princesse, qui malgré ses rigueurs à mon égard, m'est restée toujours chère. Est-elle dans la situation même où je l'ai laissée ?

— Non, Seigneur, ses affaires ont bien changé de face depuis deux mois. Le roi de Serendib a voulu qu'elle épousât un vieux seigneur de sa cour, qui en était épris. Elle n'a pu se dispenser d'obéir. Elle est mariée.

À cette nouvelle, je manifestai une douleur si vive que l'esclave en parut touché.

— Ah ! Seigneur, que n'avez-vous renoncé à votre prophète ! Vous posséderiez présentement la plus belle dame du monde et d'immenses richesses. Que de peines vous auriez épargnées à vous-même et à la

princesse, car après votre départ elle est tombée malade et a failli mourir !... Je ne sais si je dois lui annoncer que vous êtes à Serendib ; je crains d'irriter ses ennuis, que le vieux seigneur n'est guère propre à dissiper. D'autre part, vous me semblez si affligé que je ne puis me résoudre à vous ôter toute consolation. Je vous promets donc que, dès aujourd'hui, ma maîtresse aura vent de notre rencontre. Je lui ferai dire par une de ses femmes que vous vous repentez de votre conduite passée et que, si c'était à recommencer, vous ne balanceriez pas à quitter votre religion pour la sienne.

— Garde-t'en bien, m'écriai-je vivement. Mes idées n'ont point changé. Je ne saurais la vouloir à ce prix. Fais lui dire seulement que je suis au désespoir de l'avoir perdue et d'apprendre qu'elle n'est pas contente de sa situation.

L'esclave me le promit. Et même il ajouta, pour me raffermir, que Canzade aurait certainement pitié de moi et qu'avec des femmes adroites comme les siennes, elle ne manquerait pas d'inventer quelque moyen de me voir en secret.

Ravi de cette perspective, j'attendis tous les jours que l'esclave vînt me chercher dans la maison d'Habib, que je lui avais signalée comme étant ma demeure. Mon attente fut vaine. Au bout d'un mois, jugeant que l'esclave avait mal auguré des sentiments de sa maîtresse, je me retirai dans une assez jolie maison de campagne que le correspondant de mon père avait à trois quarts de lieue de Serendib.

Un jour que je me promenais le long d'une rivière, en rêvant, comme d'habitude, à l'objet dont j'étais épris, j'arrivai à une magnifique pagode qu'on avait bâtie au bord de l'eau. Après en avoir admiré l'architecture, je vis plusieurs prêtres Gentils qui dressaient sur le rivage une espèce de cabane avec des roseaux et d'autres matières combustibles. Je m'approchai d'eux et leur demandai ce qu'ils faisaient là.

L'un d'eux me répondit :

« Il faut que vous soyez nouveau venu à Serendib pour nous poser cette question. Ignorez-vous la coutume des Gentils et que le lieu où nous sommes est destiné à leurs funérailles ? Un des principaux seigneurs de la cour de Serendib est mort. Son corps, dans cinq ou six heures, sera brûlé sur ce rivage et, pour acquérir une éternelle gloire, en s'immolant aux mânes de son mari, sa fidèle épouse veut être consumée des mêmes flammes qui le réduiront en cendres. »

Comme jamais je n'avais vu pareille cérémonie, je résolus d'en être le témoin. Je déplorais l'aveuglement des idolâtres, dont la piété sacrilège consacre la fureur, ou plutôt je m'en prenais aux détestables ministres de leurs pagodes, qui, en réalité, ne perpétuent une coutume

aussi barbare que pour mieux assurer leur propre subsistance, en s'assurant ainsi des biens de leurs victimes.

À mesure qu'approchait l'heure de cette horrible exécution, la campagne se remplissait de monde. La plupart des habitants de Serendib sortirent pour y assister, les uns à pied, les autres à cheval. D'autres encore venaient dans des palanquins, précédés par des esclaves qui portaient des étendards ou jouaient de la trompette. Le gouverneur de Serendib arriva aussi ; il était monté sur un éléphant, avec une dizaine de personnes assises autour de lui sous une tente. En deux ou trois heures, il y eut plus de trente mille hommes ou femmes aux alentours de la pagode.

Ne voulant qu'aucun détail de la cérémonie pût échapper à ma curiosité, je fendis la foule et m'approchai du bûcher le plus qu'il me fut possible. Je comptai jusqu'à vingt prêtres, dont chacun avait un livre à la main. En attendant la victime, ils commencèrent à réciter des prières. Il était presque nuit lorsqu'elle arriva. Elle montait un cheval blanc richement caparaçonné et suivait, couronnée de fleurs, le corps de son mari, que six hommes portaient sur un superbe palanquin. Douze femmes, à cheval également, l'accompagnaient, qui toutes avaient les cheveux longs, des colliers de perles, des bracelets, des bagues, des anneaux, des pendants d'oreilles et des couronnes d'or, avec des plaques d'argent constellées de rubis, dont la moitié de leur visage était couverte. Elles n'avaient point de vestes, mais seulement de petits corsages fort propres, dont les manches descendaient jusqu'au coude. C'étaient les esclaves de la veuve. Suivaient des joueurs d'instruments, puis ses parents et ses amis, qui chantaient et dansaient pour témoigner leur joie d'un si beau sacrifice.

Deux prêtres aidèrent la veuve à descendre de cheval et la conduisirent par la main au bord de la rivière, où le corps de son mari lui fut amené. Elle le lava depuis les pieds jusqu'à la tête, puis le remit aux prêtres, qui le portèrent dans la cabane sur un siège de paille enduit de soufre. Alors, elle s'avança vers le bûcher et le contourna plusieurs fois, en regardant l'appareil de son supplice avec intrépidité. Après quoi elle embrassa ses parents et ses amis, qui se retirèrent incontinent. Elle fut embrassée aussi par ses femmes esclaves qui, moins sensibles à sa gloire qu'à leur perte propre, fondaient en larmes. Elle leur donna la liberté et leur distribua les ornements et les bijoux dont elle était parée.

Comme elle ôtait la plaque d'argent qui lui cachait à demi la figure, que vis-je ? C'était Canzade, Canzade !... Le bouleversement de la nature ne m'eût pas surpris ni ému davantage. Je crus m'être trompé.

Je la regardai à nouveau. Hélas ! hélas ! trois fois hélas ! c'était bien elle.

À la pensée qu'un feu cruel, impitoyable, allait détruire ce corps si jeune, dont la merveilleuse beauté m'avait conquis pour la vie, que dis-je ? pour l'éternité, je fus saisi d'horreur, et je m'enfuis. J'avais entendu les prêtres l'exhorter à mériter par sa constance le bonheur qui l'attendait ; je les avais vus la faire entrer dans la cabane et lui présenter, selon la coutume, une torche allumée, pour y mettre elle-même le feu.

Je m'enfuis vers la maison de campagne d'Habib, dans un état d'esprit, un trouble, une douleur inconcevables. De temps en temps, je me détournais vers le lieu de la cérémonie, et les flammes du bûcher qui sous mes yeux s'élevaient dans les airs me brûlaient le cœur à moi-même. Enfin, j'arrivai chez Habib. Dès qu'il m'aperçut, mon agitation le frappa. Il m'en demanda la cause. Je l'en instruisis, et ce généreux ami joignit ses pleurs à ceux que je versais.

— Je suis surpris, me dit-il, que Canzade ait voulu périr pour suivre un vieil époux, que, selon toutes les apparences, elle n'aimait point.

— Eh quoi ? interrompis-je, dépendait-il d'elle de le suivre ? N'oblige-t-on pas ici les femmes à se brûler avec le corps de leurs maris ?

— Pas du tout. Au contraire. Par ordre du roi, le gouverneur de la ville fait venir devant lui les veuves qui en ont formé le dessein ; il tâche de les en détourner et finalement n'accorde qu'à leur obstination la permission de mourir. Ainsi Canzade l'a bien voulu, persuadée, comme en pareil cas le sont toutes, qu'une mort glorieuse et volontaire lui vaudrait un bonheur éternel. Elle a pu, d'ailleurs, se laisser éblouir des honneurs posthumes qu'on décerne à ces malheureuses et qui vont jusqu'à leur élever des statues dans les pagodes, comme à des divinités.

Canzade ayant mieux aimé suivre son vieil époux que de tenter auprès de moi une nouvelle épreuve, dont j'eusse été fort embarrassé, j'avais d'assez bonnes raisons pour me consoler de sa mort, et toutefois, je n'y pouvais penser sans me sentir le cœur percé par l'aiguillon de la douleur. Désespérant de l'en arracher :

« Seigneur, dis-je à Habib, je ne saurais demeurer plus longtemps à Serendib après ce qui s'est passé. Permettez que je m'en éloigne et retourne à Basra. »

Il y consentit. Le lendemain, nous allâmes à Serendib, et mon premier soin fut de m'informer si quelque vaisseau ne devait pas bientôt partir pour la côte des Indes. Il y en avait un. Je résolus de m'y

embarquer. En attendant le départ, je menais chez Habib une bien triste vie. Chaque jour, il m'offrait quelque nouveau plaisir. Aucun repas qui ne fût suivi de concert et de danses, car il ne manquait pas de ces jolies danseuses qui sont sous la protection du gouverneur et que les particuliers peuvent employer chez eux en les payant. Mais, de quelque moyen qu'usât Habib pour combattre ma mélancolie, elle était la plus forte, et il ne la pouvait chasser.

Sur ces entrefaites, un esclave vint me trouver chez lui. C'était le même que j'avais rencontré en venant à Serendib.

— Seigneur, dit-il, si vous ne m'avez point revu plus tôt, je vous proteste que ce n'est pas ma faute. Ma maîtresse m'avait défendu de vous parler, et je n'ai pas osé lui désobéir. Elle se piquait d'une vertu héroïque et s'est laissée brûler avec le corps de son mari pour s'attirer la vénération des Gentils. N'en parlons plus... Je suis présentement esclave d'une autre dame, qui n'est pas moins belle que Canzade et qui vous aime davantage. Elle a grand désir de vous voir.

— Mon ami, répondis-je, je ne puis oublier Canzade. Que ta maîtresse me pardonne. Si j'en suis réduit à payer d'ingratitude ses sentiments pour moi, comme je ne la connais point, mon indifférence ne saurait l'offenser.

— Ah ! Seigneur, reprit l'esclave, si attaché que vous soyez au souvenir de Canzade, je suis persuadé qu'un moment d'entretien avec ma maîtresse suffirait pour vous enchanter.

— Vous vous trompez, mon ami. N'avez-vous pas erré déjà en m'affirmant que Canzade souhaitait vivement de me revoir ?

— Je conviens que vos reproches sont fondés ; mais, aujourd'hui, je suis sûr de ce que j'avance. Consentez seulement cette nuit à me suivre et vous n'aurez pas lieu de vous en repentir.

Je m'y refusai, quelle que fût son insistance, et il me laissa. J'étais convaincu que je n'entendrais plus parler ni de l'esclave, ni de la dame. Or, le soir même, il revint me trouver, avec un billet conçu à peu près dans ces termes :

« L'entretien que vous avez eu avec mon esclave m'a fait plus de plaisir que de peine. Il augmente l'impatience que j'avais déjà de vous voir et, si vous êtes effectivement aussi occupé de Canzade que vous le paraissez, nous serons bientôt, vous et moi, fort contents l'un de l'autre. »

Ces paroles mystérieuses me donnèrent beaucoup à penser et, pour m'en éclaircir sur-le-champ, je suivis l'esclave. Il me conduisit dans une petite maison et m'ouvrit un appartement fort simple, où j'attendis la dame. Elle ne tarda pas à se montrer... Et qui était-ce ?... Vous ne m'en croirez pas plus que je n'en crus moi-même, tout d'abord, mes yeux... C'était Canzade. Je la pris pour une apparition,

pour un spectre, et j'en frémis. Elle remarqua mon trouble et ne put s'empêcher d'en rire.

« Aboulfaouaris, me dit-elle, ce n'est point pour vous effrayer que j'ai souhaité de vous voir. Ce n'est pas l'ombre de Canzade qui s'offre à vos regards, c'est elle-même, et toujours bien vivante, car je n'ai pas cessé de vivre. »

Canzade alors me raconta comment le chef des prêtres de sa foi, gagné par elle à prix d'or, l'avait dérobée aux flammes. Certains de ses prêtres, mis par lui dans la confiance, avaient creusé secrètement un souterrain à l'emplacement du bûcher, et c'est dans ce souterrain qu'elle était descendue, après avoir allumé les roseaux qui devaient consumer la dépouille de son époux. Puis, la nuit étant venue, et les spectateurs partis, le chef des bramines l'avait menée lui-même jusqu'à la maison qu'avait louée auparavant pour elle une esclave fidèle.

— Mais, ma princesse, observai-je, qui vous obligeait à tromper le monde par de fausses funérailles ? On ne vous forçait point de suivre votre époux. Vous pouviez vous épargner cette feinte.

— Non, elle était nécessaire, et vous le reconnaîtrez. Sachez que j'avais dessein, pour lier mon sort au vôtre, d'abjurer l'idolâtrie et d'aller à Basra professer avec vous la religion de Mahomet. Pour me donner la liberté, il fallait que l'on me crût morte. Maintenant, avec quelques précautions, je puis sortir sans crainte de Serendib... et suivre mon cruel et bien-aimé seigneur, qui n'a pas fait pour moi ce que j'ai fait pour lui.

— Ah ! adorable Canzade, m'écriai-je, sans vouloir discuter l'assertion, vous me rendez en ce moment le plus heureux des hommes.

Je me jetai à ses genoux, que j'embrassai avec transport.

— Relevez-vous, Aboulfaouaris, dit-elle, en me tendant les mains. Je ne sais si vous devez tant vanter votre bonheur. Canzade n'est plus une conquête si précieuse. Hélas ! je ne possède plus toutes les richesses que je vous destinais avec mon cœur. J'en ai donné la meilleure part aux prêtres qui m'ont servie, et le gouverneur de Serendib m'a vendu bien cher la permission de me brûler avec mon mari.

— Que m'importe à moi, ô Canzade ! Je n'ai jamais été occupé que de vous, et Canzade seule, même dépouillée de tout, me plairait mieux que nulle autre avec toutes les richesses de la terre.

— Oh ! je n'en suis pas là, mon ami. Il me reste encore assez de pierreries pour me constituer une dot dont vous serez content.

Ensuite, elle parla des maux qu'elle m'avait causés et qu'avaient sans arrêt expiés ses remords. Mais nous écartâmes tout ce que le passé

nous avait ménagé de peine pour ne plus songer qu'à la félicité présente.

Nous convînmes de partir au plus tôt pour Basra. Le vaisseau de Surate s'étant trouvé en état de mettre à la voile, je pris congé, non sans chagrin, du seigneur Habib, mon si généreux hôte. Après l'avoir remercié du fond de mon cœur, j'allai chercher Canzade et la conduisis de nuit, toute voilée, au port, où je m'embarquai avec elle et quelques esclaves fidèles qui portaient ses pierreries. Nous nous rendîmes à Surate sans essuyer le moindre danger. Nous y trouvâmes un bâtiment de Basra qui s'en retournait et, y ayant pris passage, comme si, nous ayant longtemps persécutés, le ciel se décidait dorénavant à nous favoriser, c'est avec le même bonheur que nous touchâmes à Basra.

Rien n'est égal à la joie que mon père témoigna de me revoir. Après les premiers embrassements, je lui présentai Canzade, dont je n'eus pas besoin de vanter la condition : son air noble et sa beauté parlaient assez pour elle. Il lui fit grand accueil et conçut pour elle une tendresse de père. Alors, nous conduisîmes Canzade chez le Cadi, qui la fit abjurer devant plusieurs témoins. Puis, il lui demanda si elle consentait que je devinsse son époux. Elle répondit que c'était sa plus chère envie et, sur cette réponse, le Cadi nous maria.

Pour célébrer ce mariage, mon père ordonna un festin superbe, auquel il invita tous nos parents et nos amis. Les réjouissances dans la famille durèrent quinze jours. La nôtre, à Canzade et à moi, grâce à l'accord parfait qui sur tous points règne entre nous, ne finira, s'il plaît au ciel, qu'avec nous-mêmes.



La Princesse-Génie

(Histoire du roi Ruzvanschad
et de la princesse Cheheristani)



Un jeune roi de la Chine, appelé Ruzvanschad, rencontra un jour à la chasse une biche blanche à taches bleues et noires, qui avait des anneaux d'or aux pieds et sur le dos une housse de satin jaune, relevée d'une broderie d'argent. À l'aspect d'une si belle proie, le prince, brûlant de s'en rendre maître, s'élança vers elle à toute bride ; mais la biche s'enfuit avec tant de vitesse et de légèreté qu'il ne vit même plus, au bout de quelques secondes, la poussière qu'elle soulevait en galopant.

Il était tout mortifié de ne l'avoir pu joindre, quand, pour la seconde fois, elle s'offrit à ses yeux. Languissamment couchée sur le gazon, au bord d'une fontaine, elle semblait se délasser de sa course. Il pousse vers elle son cheval. La biche se lève, fait deux ou trois bonds, et disparaît dans l'eau. Le roi de la Chine saute à terre. Il tourne autour de la fontaine, il remue l'eau, cherche sa proie, et, n'en découvrant nulle trace, il est frappé d'étonnement. Il finit par penser que cette biche était non une bête sauvage, mais bien plutôt quelque nymphe qui se plaisait, sous cette forme, à se jouer des chasseurs. Et tous les courtisans furent de son avis.

Cependant, Ruzvanschad regardait constamment la fontaine et, par instants, il soupirait, sans savoir au reste pourquoi.

— Il faut, dit-il à son vizir Muezin, que je passe ici la nuit. Je veux observer cette nymphe, et j'ai idée que je la verrai sortir de l'eau.

Là-dessus, il renvoya tout son monde, à l'exception de Muezin. Ils s'assirent tous deux sur l'herbe et continuèrent à parler de l'étrange animal jusqu'au coucher du soleil. Alors, le roi, se sentant fatigué, voulut goûter un peu de repos.

— Muezin, dit-il, je ne puis me défendre du sommeil ; mes paupières se ferment malgré moi. Pendant que je dormirai, veille. Que tes yeux soient toujours attachés sur la fontaine et, si tu vois paraître quelque chose, ne manque pas de me réveiller.

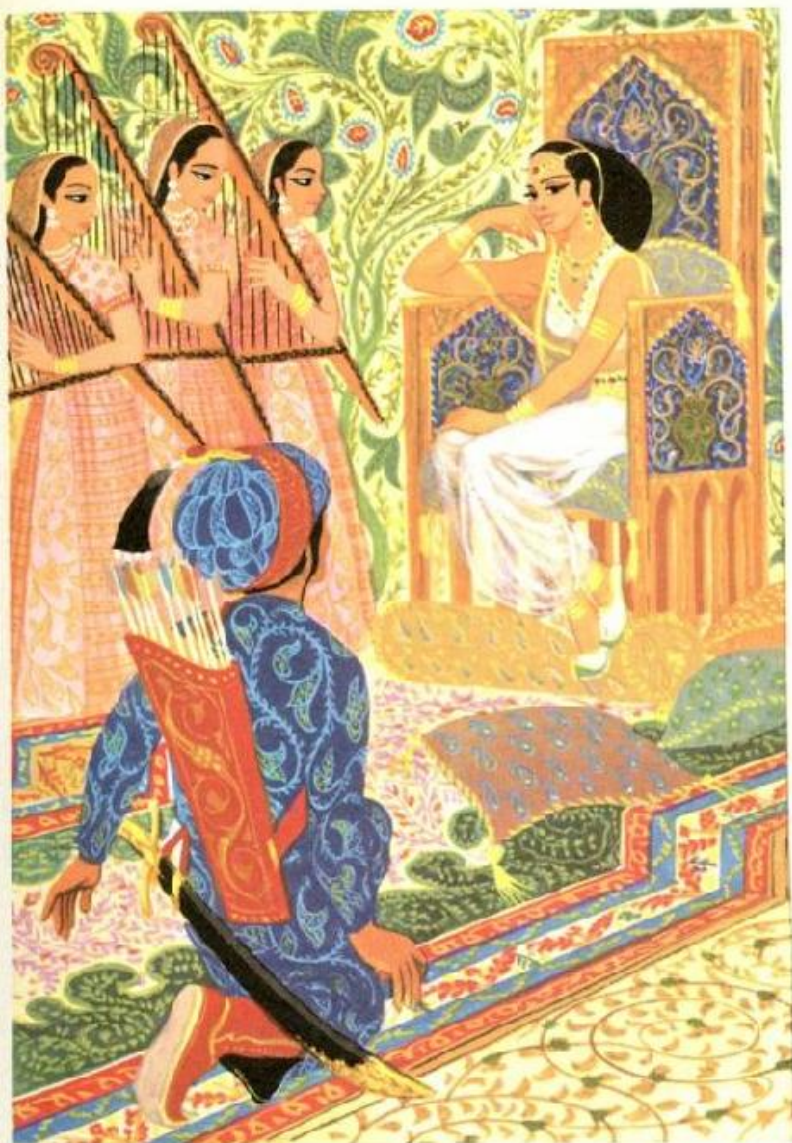
Quoique accablé de lassitude, le vizir veilla quelque temps pour complaire à son roi ; mais à la fin il s'assoupit, puis s'endormit également. Leur sommeil dura peu. Ils se réveillèrent en sursaut, l'un et l'autre, au bruit d'une harmonieuse symphonie, et ils aperçurent devant eux un magnifique palais, ruisselant de lumières, que ne pouvait avoir construit la main des hommes.

— Muezin, murmura le roi, quel est ce concert ? Et d'où sort ce palais ? Ce n'est pas naturel.

— Seigneur, ce ne peut être en effet qu'un enchantement... Ah ! plût au ciel que nous eussions quitté cette fontaine !... Qui sait si ce palais n'est pas un piège que quelque magicien tend à Votre Majesté ?

— Qu'importe ? Ne crois pas que la crainte m'arrête. Allons-y. Nous verrons quelles gens l'habitent.

Arrivés à la porte, ils la trouvent ouverte. Ils entrent dans une grande cour et, de là, dans une salle pavée en porcelaine de la Chine, que garnissent des sofas et des tapisseries de brocart d'or, et où l'on respire des parfums délectables. Ils traversent cette salle, qui est déserte, et pénètrent dans une autre pièce, où il y avait, en revanche, de cinquante à soixante jeunes filles, en habits de taffetas rose, parsemés de perles. Elles chantaient ou jouaient, tout debout, du luth devant une jeune dame assise sur un trône d'or et couverte de pierreries, dont l'extrême beauté transporta Ruzvanschad.



Elles chantaient ou jouaient tout debout du luth devant une
jeune dame assise sur un trône d'or

Il fit une profonde révérence, s'avança jusqu'au milieu de la salle et, les jeunes filles ayant interrompu leur concert, il adressa ce discours à la dame :

— Ô charmante reine des cœurs, qui venez d'asservir par vos premiers regards le souverain maître de la Chine, de grâce, apprenez-moi le nom de cette nymphe merveilleuse, dont la vue produit des effets si puissants.

La dame sourit à ces mots et répondit :

— Je suis une biche qui sait enchaîner les lions. Je suis cette proie qu'aujourd'hui vous avez suivie et qui, pour vous échapper, s'est jetée dans la fontaine.

— Mais, madame, que dois-je penser de ces métamorphoses ? Ma tendresse en est alarmée. Ne m'offrez-vous point à cette heure des apparences fallacieuses ?

— Non, c'est bien ainsi que je suis naturellement. À la vérité, je change de forme comme et quand il me plaît. Je me rends, à mon gré, visible ou invisible aux hommes ; mais il n'y a là aucun enchantement ; c'est un don que j'ai reçu du ciel en naissant.

Alors, la dame descendit de son trône et, prenant le roi par la main, le conduisit dans une chambre dont la table était chargée de viandes délicates, et elle s'assit entre lui et Muezin, qui n'augurait de tout cela rien de bon pour son maître. Ruzvanschad, au contraire, se montrait ravi. Nulle réflexion ne gâtait son plaisir. Se penchant vers la dame, il voulut la servir.

— Mangez tous deux, dit-elle. Pour nous, la simple odeur des parfums ou des viandes nous sert de nourriture.

Quand le roi et son vizir se furent restaurés, deux jeunes filles leur présentèrent à chacun une coupe d'agate, que remplissait un vin de couleur pourpre et qu'elles eurent soin de tenir toujours pleine. On apporta aussi du vin à la dame, mais elle n'en but pas une goutte. Elle se contentait de le sentir, et la seule odeur faisait sur elle autant d'effet que la liqueur sur Ruzvanschad. Ils commencèrent à s'échauffer. Le roi tint des propos passionnés à la dame, et celle-ci, se laissant attendrir, lui parla dans ces termes :

— Quoique vous soyez d'une espèce inférieure à la mienne, je n'ai pu m'empêcher, prince, de vous aimer, et, pour que vous sachiez le prix de votre conquête, je vous veux sans retard révéler qui je suis. Il y a dans la mer une île appelée Cheheristan. Elle est habitée par des génies, dont le roi est nommé Menoutcher. Je suis sa fille unique, et Cheheristani est mon nom. Voilà trois mois que j'ai quitté la cour de mon père et que je voyage pour voir les différents pays où vivent les enfants d'Adam. J'ai parcouru le monde entier et m'apprêtais à retourner chez moi lorsqu'en traversant vos États, prince, je vous ai

vu. Je me suis arrêtée pour vous considérer. Mes esprits se sont troublés. Il m'est échappé des soupirs. Trop occupée de vous, j'en ai rougi. Est-il possible, me disais-je, qu'on soit émue à ce point par un être humain ? Un simple enfant d'Adam vaincra-t-il ma fierté ? J'ai eu honte de ma faiblesse ; j'ai voulu m'éloigner de vous ; je n'en ai pas eu la force. Alors, cédant à mon amour, je n'ai plus songé qu'à chercher les moyens de vous plaire. J'ai pris la forme d'une biche blanche et me suis présentée à vous pour vous attirer. Vous m'avez poursuivie et, après que je me suis jetée à la fontaine, vous ne sauriez croire avec quel plaisir je vous ai vu fatiguer l'eau pour me trouver. Je me suis applaudie de votre inquiétude et j'en ai conçu un heureux présage. Attentive à tous vos discours, j'ai été ravie d'entendre que vous vouliez passer la nuit auprès de la fontaine, et, pendant que vous dormiez, j'ai fait bâtir ce palais pour vous recevoir. Les génies qui me servent l'on construit en un moment.

Cheheristani allait continuer, lorsque entra l'une de ses suivantes, qui paraissait fort affligée.

— Ô reine, lui dit-elle, vous savez que les génies, pour vivre plus longtemps que les hommes, ne laissent pas comme eux d'être sujets à la mort. Le roi votre père est passé de la vie périssable à la vie éternelle. Vos peuples vous réclament ; ils vous attendent pour vous couronner. Venez recevoir les hommages de vos nouveaux sujets et les honneurs qu'ils brûlent de vous rendre. Le grand vizir mon père, m'a chargée de hâter votre retour.

— Maimona, répondit la princesse, qui, lisant dès l'abord son malheur sur le visage de la messagère, avait poussé un cri et s'était mise à pleurer, au grand chagrin de Ruzvanschad, Maimona, je vais partir avec vous tout à l'heure... Adieu, prince, ajouta-t-elle, en se tournant vers Ruzvanschad et lui tendant une de ses belles mains, qu'il baisa avec transport, il faut que je vous quitte ; mais soyez assuré que nous nous reverrons un jour. Et, si je vous retrouve amoureux et fidèle, je n'aurai d'autre époux que vous.

En achevant ces mots, Cheheristani disparut. Aussitôt, une épaisse nuit succédant à la clarté des bougies innombrables, le roi de la Chine et son vizir furent plongés dans une obscurité à ne rien pouvoir discerner et, lorsque vint le jour, au lieu d'être dans un palais, ils se virent en pleine campagne, sans ombre de maison.

— Muezin, dit alors Ruzvanschad, faut-il regarder comme un songe ce qui nous est arrivé ?

— Non, Seigneur, je persiste à croire plutôt que c'est un enchantement. La dame est quelque redoutable magicienne, qui, pour vous inspirer de l'amour, a revêtu l'aspect de quelque jolie nymphe ; et toutes ces belles jeunesesses qui chantaient et jouaient si bien du luth sont autant de démons dévoués à ses charmes.

Si vraisemblable que fut cette opinion, Ruzvanschad ne s'y rallia pas et retourna dans son palais avec la résolution de garder son cœur à la dame.

Loin de l'oublier, en effet, quoiqu'il ne reçût aucune nouvelle et que sa passion fût toujours combattue par le vizir, il tomba dans un abîme de mélancolie. Il renonça à tous les plaisirs, sauf la chasse ; encore ne s'y livrait-il qu'aux lieux où lui était apparue la biche blanche et où, parfois, il se flattait de la revoir. Une année s'écoula ainsi.

Un matin que les courtisans, assemblés au palais, attendaient, selon la coutume, que se montrât le prince, on leur dit ne savoir ce qu'il était devenu. La veille, après le départ de ses officiers, il s'était endormi sur un sofa et on ne le retrouvait ni dans son appartement, ni nulle part ailleurs dans le palais. De nouvelles recherches n'aboutirent pas davantage. Et, après plusieurs jours, les courtisans, s'affligeant à l'envi, se teignirent le visage de jaune et répandirent des roses devant le trône vide, en les baignant de larmes.

Muezin, entre tous, était inconsolable et dans la douleur qu'il avait d'ignorer le sort de son maître, il gémissait.

« Ah ! mon prince, que dois-je penser de votre absence ? Où êtes-vous ? Nous auriez-vous abandonnés de vous-même ? Non ; vous connaissez trop notre fidèle attachement pour vouloir nous causer une aussi grande peine. C'est sans doute par l'art funeste de la magicienne que nous vous avons perdu. »

Le vizir ne se trompait pas. Ruzvanschad avait été transporté par l'ordre de Cheheristani dans l'île de Cheheristan ; mais, alors que ses sujets se livraient à la douleur, il était, lui, au comble de la joie.

Dans les premiers temps de son règne, Cheheristani ne s'était occupée que des affaires de l'État. Par la suite, se sentant toujours éprise de Ruzvanschad, dont elle n'ignorait pas la fidélité, elle se l'était fait amener par un génie dans son palais.

— Ah ! divine princesse, s'écria-t-il en l'apercevant, il m'est donc à la fin permis de vous revoir ! Hélas ! Je n'osais plus caresser une aussi magnifique espérance. Je redoutais que vous ne m'eussiez oublié.

— Non, prince, l'absence ne produit pas sur les génies le même effet que sur les hommes ; notre constance n'en est pas ébranlée.

— La mienne ne l'a pas été non plus, ô ma reine, et je ne suis pourtant qu'un homme... Ah ! qu'il m'a paru long, le temps de notre séparation, et que j'étais impatient de vous retrouver !

— Je le sais, et, puisque votre tendresse ne s'est point démentie, nous allons unir nos destins.

Le jeune roi de la Chine remercia Cheheristani de ses bontés et lui jura un éternel amour. Sur quoi, tous les principaux du royaume et le peuple s'assemblèrent devant le palais par ordre de la reine, qui leur tint ce discours :

« Grands et petits génies qui m'écoutez, comme, après la mort de mon père, en me conférant la souveraine puissance, vous vous êtes engagés par serment à m'obéir, je vous déclare que je vais épouser le prince Ruzvanschad, roi de la Chine, et je vous ordonne de le regarder comme votre maître. »

Tous les génies applaudirent au choix de la reine et Ruzvanschad fut couronné roi de Cheheristan. La cérémonie achevée, on travailla aux préparatifs du mariage. Mais, avant qu'il fût célébré :

— Seigneur, dit Cheheristani à Ruzvanschad, il faut, pour notre commun bonheur, que vous me promettiez une chose et que vous observiez rigoureusement cette promesse, car, si vous y manquez, nous serions tous deux fort à plaindre.

— Ma bien-aimée, vous n'avez qu'à parler ; je suis prêt à faire tout ce qu'il vous plaira.

— Ce que j'exige de vous, Seigneur, est un effort pénible, et je crains fort que vous n'en soyez pas capable. Les génies, dont je suis, ont des humeurs différentes des vôtres, enfant d'Adam que vous êtes. Nous agissons autrement que les hommes. Nous avons nos coutumes, nos lois particulières. En un mot, nous ne pourrions vivre longtemps ensemble si vous n'avez pour moi une complaisance aveugle.

— Eh ! quoi ? madame, c'est là cet effort difficile qui me surpasserait ? Ayez meilleure opinion des hommes, ou plutôt de vous-même. Croyez que vous aurez sur moi toujours un empire absolu, et que jamais je n'aurai d'autre volonté que la vôtre.

— Eh bien ! si je fais devant vous quoi que ce soit qui vous déplaît, vous me promettez donc de ne le point blâmer ?

— Oui, ma reine, venant de vous, il n'est rien que je n'approuve.

— Si déraisonnables que vous paraissent mes actes, soyez absolument certain qu'ils seront commandés par la nécessité. Vous promettez toujours ?

— Plus que jamais, ma reine.

Et l'on ne songea plus qu'au mariage.

Après une année, au cours de laquelle Ruzvanschad, tout à son bonheur, oublia complètement la Chine et les Chinois, Cheheristani mit au monde un enfant plus brillant que le jour. Ruzvanschad était à la chasse quand il apprit cette nouvelle. Ravi d'avoir un fils, et de sa bien-aimée, il retourna en hâte au palais. La mère, assise auprès d'un grand feu, le tenait dans ses bras. Ruzvanschad prit le petit prince, le contempla avec amour, puis le baisa doucement et le rendit à la reine... qui le jeta dans le feu. Tout aussitôt, stupéfiant prodige, le feu

et le nouveau-né disparurent. Quelque douleur que Ruzvanschad en éprouvât, il se souvint de sa promesse. Elle était si récente ! Il dévora son chagrin, garda le silence et se retira dans son cabinet.

« Que je suis malheureux ! se dit-il en pleurant. Le ciel m'accorde un fils, je le vois jeter dans les flammes par sa propre mère, et il m'est défendu même de blâmer une action aussi cruelle ! Ô mère dénaturée ! Ô barbare !... Mais taisons-nous. Peut-être a-t-elle eu ses raisons. »

Le roi ne dit donc rien, quelque envie qu'il en eût, à Cheheristani.

Au bout d'une autre année, elle mit au monde une princesse encore plus belle que le prince. On la nomma Balkis. La beauté de sa fille enchantait Ruzvanschad. Il ne se lassait pas de l'admirer. Il en oubliait le petit frère qui l'avait précédée. Mais sa joie ne fut pas de longue durée. Quelques jours après la naissance de Balkis, entra dans le palais, gueule béante, une grande chienne blanche. Cheheristani l'appela :

« Tiens, lui dit-elle, prends cette petite fille et son berceau. »

La chienne, aussitôt, s'approcha du berceau et l'emporta avec l'enfant. Il serait difficile d'exprimer quelle fut, à ce spectacle, la douleur du roi. Quelque complaisance qu'il eût juré d'avoir pour la reine, peu s'en fallut qu'il n'éclatât. Il courut s'enfermer dans son cabinet et, se rappelant le déplorable sort de son fils : « Ah ! inhumaine Cheheristani, gémit-il en versant des flots de larmes, comment pouvez-vous traiter ainsi vos propres enfants ? Certes, les génies ne font rien qui ne soit à propos. Elle me l'a dit, et que la nécessité seule commanderait ses actes. Mais cette nécessité odieuse m'échappe, qui pousse une mère à sacrifier ses enfants, à moins que... Oui, je comprends, je perce le mystère : quand les génies épousent des hommes, leurs lois condamnent sans doute à mort les fruits du mariage... Quelle horreur !... Ô princesse, malgré la tendresse que j'ai pour vous, je n'en puis supporter davantage. » Ruzvanschad eut assez de pouvoir sur soi pour ne pas témoigner son affliction à la reine, mais il lui dit un jour :

— Madame, je voudrais bien revoir mon royaume de Chine. Mes peuples font des vœux pour mon retour. Permettez que je les aille retrouver.

— Eh bien ! lui répondit la reine, je consens que vous leur donniez, et à vous aussi, cette satisfaction. D'ailleurs, votre présence est nécessaire dans vos États. Je sais que les Mongols ont levé contre vous une puissante armée. Partez défendre votre empire. Si vaillants que soient vos sujets, ils combattront tous mieux, vous ayant à leur tête. J'aurai soin de vous aller voir.

En achevant ces mots, la reine appela un génie et lui commanda de transporter incontinent le roi dans son palais de Chine, ce qui fut fait en un moment.

Dès que Muezin aperçut Ruzvanschad, il en fut pénétré de joie. Il se prosterna devant lui, la face contre terre :

« Ah ! Seigneur ! le ciel a donc exaucé mes vœux ! Il vous rend enfin à vos peuples... J'ai, pendant votre absence, gouverné vos États, et, à la longue, sans nouvelles de vous, désespérant de votre retour, vos sujets m'ont, en dépit de moi, élevé à l'empire... Mais voici mon seigneur et maître... Remontez sur le trône que depuis trop longtemps occupe votre esclave. »

Retrouvant dans Muezin le fidèle vizir qui l'avait toujours si loyalement servi, Ruzvanschad lui raconta ses aventures, et Muezin n'en fut pas à moitié émerveillé. Mais le temps pressait. Les Mongols étaient entrés en Chine avec des forces considérables et ils ne projetaient pas moins que de conquérir entièrement le royaume.

Sur le bruit de leur avance, Ruzvanschad rassembla le plus de troupes qu'il lui fut possible et marcha au-devant de ses ennemis. Les ayant rencontrés dans une vaste plaine, il campa non loin d'eux, et bientôt lui arrivèrent en abondance toutes sortes de vivres, particulièrement des biscuits, des fruits, des conserves, avec une infinité d'autres remplies de vin et de boissons diverses, pour l'entretien de son armée. Toutes ces provisions étaient sur des chameaux et des mulets. Un vizir nommé Wely les conduisait à destination.

Comme ce Wely débouchait dans la plaine, Cheheristani surgit tout à coup devant lui, accompagnée de plusieurs génies, qui déchargèrent les bêtes de somme, écrasèrent les vivres, et percèrent les outres. Rien ne resta qui pût être bu ou mangé. Wely en eut l'air désolé.

— Va dire au roi, lui commanda Cheheristani, que c'est la reine sa femme qui a fait ce saccage.

Il obéit, et Ruzvanschad en fut au désespoir. La mort de ses enfants lui semblait plus excusable que cette dernière action. Il en était encore tout hors de lui quand il vit paraître la princesse.

— Madame, gémit-il, je ne peux plus me taire. Vous avez mis ma patience à bout. Vous avez jeté au feu mon fils, donné ma fille à une chienne. Quelque chagrin que j'en aie éprouvé, je ne vous en ai pas témoigné ; mais ce que vous venez de faire est un attentat indirect à ma vie et qui, nonobstant mes promesses, autorise ma plainte. Car, enfin, voilà mon armée dépourvue de toute munition de bouche. Que deviendra-t-elle ? Parlez. Que deviendrai-je moi-même ? Vous voulez donc que, sans combattre, je tombe aux mains de mes ennemis ?...

Ingrate !... Ah ! de quel prix vous payez ma tendresse !

— Seigneur, répondit Cheheristani, il aurait mieux valu vous taire encore ce coup-ci que de rompre aussi fâcheusement le silence. Maintenant, le malheur est arrivé, et il n'y a pas de remède... Savez-vous bien quel était ce feu à qui je livrai votre fils ?... C'était un Salamandre habile que je chargeai d'éduquer le jeune prince. La grande chienne blanche est une fée qui veut bien enseigner à Balkis toutes les sciences convenables à une princesse-génie. Le Salamandre et la fée n'ont point déçu mon attente ; ils élèvent nos enfants d'une manière admirable. Vous en allez juger. Holà ! gardes, poursuivit-elle en s'adressant aux génies de sa suite, que l'on fasse venir immédiatement ici mon fils et ma fille.

Une minute après, ils étaient tous deux sous la tente de Ruzvanschad, qui admira leur belle mine et les embrassa avec effusion.

— Sachez à présent. Seigneur, continua Cheheristani, pourquoi j'ai détruit vos approvisionnements. Le roi des Mongols veut votre mort et l'asservissement de la Chine. Pour atteindre son but plus sûrement qu'au moyen de combats, dont l'issue est toujours hasardeuse, il a corrompu celui de vos vizirs qui s'occupe des vivres ; il lui a donné cent mille sequins d'or, moyennant quoi Wely a fait mettre dans les confitures et dans le vin un poison dont l'effet est presque foudroyant. C'est pourquoi tous vos officiers et capitaines auraient perdu la vie si je n'avais gâté ces munitions. Peut-être ne me croyez-vous pas ? Vous serez facile à convaincre. Que Wely avale en votre présence une bouchée de ces confitures, et vous verrez.

Quand le vizir fut arrivé, Ruzvanschad envoya chercher quelques restes des approvisionnements anéantis. On lui apporta une boîte de confitures intacte, sur laquelle était le cachet du vizir. Le roi la fit ouvrir et ordonna à Wely d'en goûter le contenu.

— Sire, veuillez m'excuser, mais pour l'instant je n'ai pas d'appétit.

— Si tu n'en manges tout de suite, traître, ta tête va sauter.

Mort pour mort, le vizir, se voyant découvert, préféra la moins sanglante. Il tâta des confitures et, à l'instant même, il tomba sans vie aux pieds de son maître.

Cheheristani reprit alors la parole :

— Seigneur, vous ne mettez plus à présent en doute la trahison de votre vizir, et peut-être aussi êtes-vous persuadé que les génies ne font rien sans raison.

— Oui, madame, j'ai eu tort, j'en conviens, de ne pas observer jusqu'au bout la loi que vous m'aviez imposée ; mais je ne suis pas tiré d'inquiétude. Mon armée demeure sans vivres, et la faim accomplira l'œuvre qui était dévolue au poison.

— Non, non. Seigneur, les vivres ne vous manqueront pas. Cette

nuit, vous attaquerez vos ennemis, vous les taillerez en pièces, vous vous emparerez de leurs munitions, et vous retournerez dans votre capitale en triomphateur.

Au milieu de la nuit Cheheristani se plaça, avec tous ses génies, à la tête des Chinois et fondit sur les Mongols, qui nonobstant leur résistance, furent tous renversés comme un champ de blé par la fureur d'un ouragan. Le carnage en fut tel que le roi des Mongols, qui commandait en personne, eut toutes les peines du monde à se sauver. Le lendemain, au lever du soleil, la plaine apparut jonchée de cadavres, et Ruzvanschad se félicita d'autant plus de cette victoire qu'elle lui avait coûté peu de soldats.

Le butin fut énorme. Alors, Cheheristani dit au roi son époux :

— Voilà vos ennemis, seigneur, dans la poussière. La guerre est finie. Vous pouvez maintenant retourner sur vos pas et vous en aller vivre tranquillement dans votre palais. Quant à moi, je vais vous quitter. Il faut que nous nous séparions, cette fois pour toujours. Vous ne me verrez plus et je serai moi-même privée de votre vue. C'est votre faute, mon cher prince. Pourquoi n'avez-vous pas tenu votre promesse ?

— Qu'entends-je ? Au nom du ciel, madame, abandonnez ce funeste dessein. Daignez me pardonner mon manque de parole : je m'en repens amèrement. Désormais, je vous le jure, vous n'aurez plus à vous plaindre de moi et, quoi que vous fassiez, je me garderai bien de le désapprouver, même en pensée.

— Ce serment est superflu. Nos lois me forcent à m'éloigner de vous. Cessez de vouloir m'arrêter... S'il dépendait de moi de vous pardonner, prince, ah ! je ne serais pas inexorable... Adieu donc, cher époux... Vous perdez vos enfants et leur mère... En vain souhaiterez-vous de les revoir ; ils ne s'offriront plus jamais à vos yeux.

Sur ce, Cheheristani disparut en pleurant avec ses enfants qui, tout petits qu'ils étaient, gagnés par son émotion, se prirent aussi à verser des larmes.

Qu'au lieu d'objets si chers, Ruzvanschad eût perdu la bataille et fût entre les mains des Mongols, son affliction eût été mille fois moindre. Il se déchira le visage, se couvrit de terre la tête, commit des actes insensés.

Cependant, il reprit avec son armée le chemin de Pékin et, dès qu'il fut dans son palais, il dit à Muezin :

— Vizir, je vous laisse le soin des affaires. Gouvernez l'empire à ma place. Je vais passer le reste de ma vie à pleurer ma femme et mes enfants, dont m'a privé, et pour toujours, ma fatale imprudence. Je ne veux voir personne autre que vous, et encore à une condition : c'est d'eux seuls que vous me parlerez. J'aurai pour occupation unique de

nourrir mon chagrin.

Effectivement, Ruzvanschad s'enferma dans son appartement, où nul que Muezin n'avait licence d'entrer. Le bon vizir allait le visiter tous les jours et s'étudiait, pour lui complaire, à flatter sa douleur, dans l'espoir que le temps, comme il fait de toutes choses, finirait par l'user. Au contraire, elle ne cessait d'augmenter. Le roi tomba dans une mélancolie profonde et demeura près de dix ans affligé d'une incurable langueur. Il était à deux doigts de la mort quand parut devant lui la reine.

— Prince, lui dit-elle, je viens finir vos peines et vous rendre la vie, que vous aviez déjà presque perdue. Nos lois voulaient que, pour punir votre parjure, je vécusse dix ans loin de vous ; elles ne me permettaient de vous revoir que si vous m'étiez resté tout ce temps-là fidèle. C'est pourquoi je crus, en vous quittant, vous abandonner sans retour. Les enfants d'Adam, pensais-je, ne sont pas capables d'une aussi longue constance ; il m'aura bientôt effacée de son souvenir. Grâce au ciel, je me suis trompée ; j'ai la preuve aujourd'hui de la fidélité des hommes, tout au moins de la vôtre. Je reviens donc à vous, prince, et, pour que rien ne manque à votre joie, je vous ramène vos enfants.

Dans l'instant même, Ruzvanschad les trouva devant lui, combien grandis depuis le temps, et embellis !... À l'exemple de leur mère, ils témoignèrent une telle tendresse à ce père, que pourtant ils connaissaient si peu, que Ruzvanschad en pleura d'émotion ; mais c'étaient de bien douces larmes. Et sa santé en quelques jours se trouva rétablie.

Tous quatre, ils passèrent ensemble nombre d'années dans un parfait bonheur. Après la mort du roi et de la reine, qui eut lieu le même jour, à la même heure, tant ils s'aimaient l'un l'autre, le prince de Cheheristan ceignit la couronne de Chine et la princesse Balkis alla régner dans l'île de Cheheristan, jusqu'à ce qu'elle devînt l'épouse du grand roi Salomon.

Calaf et Tourandocte



Le prince Calaf, fils de Timour-Tasch, khan des Tartares Nogaïs, surpassait tous les princes de son temps en esprit, valeur et beauté. Aussi instruit que les plus grands docteurs, il percevait le sens mystique des commentaires de l'Alcoran et savait par cœur les sentences de Mahomet.

Il était l'âme des conseils de son père. S'il exprimait un avis, les ministres les plus capables l'approuvaient, admirant la prudence et la sagesse du prince. S'agissait-il de faire la guerre, on le voyait aller à la tête des troupes, chercher les ennemis, les combattre et les vaincre.

Bref, les Nogaïs s'étaient par lui rendus si redoutables que les peuples voisins n'osaient se brouiller avec eux.

Cependant, un ambassadeur du sultan de Carizme vint demander, au nom de son maître, que les Nogaïs désormais lui payassent tribut. Si ces derniers s'y refusaient, il accourrait, avec deux cent mille hommes, les y forcer et, pour punir leur souverain, lui ôterait tout à la fois la couronne et la vie.

Là-dessus, le khan réunit ses ministres. Payerait-on le tribut, plutôt que d'affronter un si puissant ennemi, ou mépriserait-on ses menaces ? Calaf et la plupart des assistants opinèrent dans le second sens, de sorte qu'on répondit à l'ambassadeur par un refus. En même temps furent expédiés des députés chez les peuples voisins pour leur représenter l'intérêt qu'ils avaient à s'allier avec le khan contre le sultan de Carizme ; ce monarque, dont l'ambition était excessive, ne manquerait pas, s'il y pouvait contraindre les Nogaïs, de leur imposer également le tribut. Se rendant à cet argument, ces peuples, et parmi

eux les Circassiens, promirent de se joindre au khan et de lui fournir, à eux tous, cinquante mille hommes ; sur quoi le prince Calaf, outre l'armée qu'il avait sur pied pour l'ordinaire, se hâta de lever de nouvelles troupes.

De son côté, le sultan de Carizme entra en campagne avec les deux cent mille combattants annoncés.

Les deux armées étaient à peu près égales en nombre. Les hommes qui les composaient n'étaient pas moins belliqueux les uns que les autres. Aussi, la bataille fut-elle opiniâtre et sanglante. Commencée le matin, elle dura jusqu'à la nuit. Des deux côtés, officiers et soldats s'acquittèrent bravement de leur devoir. Le sultan se montra dans l'action un guerrier consommé, et le prince Calaf, nonobstant sa jeunesse, ne lui fut pas inférieur. Tantôt les Tartares Nogais avaient l'avantage, et tantôt les Carizmiens. De la sorte, les deux partis, successivement vainqueurs et vaincus, sonnèrent la retraite à la tombée du jour, résolus à recommencer le lendemain.

Mais, à la faveur des ténèbres, le commandant des Circassiens alla trouver en secret le sultan et lui promit d'abandonner les Nogais s'il s'engageait formellement par traité à ne jamais exiger, sous quelque prétexte que ce fût, le moindre tribut des Circassiens. L'accord fut conclu. Et le lendemain, lorsqu'il fallut retourner à la charge, soudain les Circassiens se détachèrent de leurs alliés et reprirent le chemin de leur pays.

Cette odieuse trahison causa un grand chagrin au prince Calaf, qui, se voyant dès lors beaucoup plus faible que le sultan, aurait fort souhaité d'éviter le combat ; mais ce lui fut impossible. Brusquement, les Carizmiens attaquèrent et, profitant du terrain qui leur permettait de s'étendre, ils enveloppèrent de toutes parts les Nogais.

Quoique lâchés par leurs meilleurs auxiliaires et environnés d'ennemis, les Nogais ne perdirent pas courage. Animés par l'exemple de leur prince, ils se serrèrent et longtemps repoussèrent les attaques les plus vives. À la longue, pourtant, ils furent enfoncés, et Calaf n'eut plus qu'une pensée, qui était d'échapper au sultan. Il choisit quelques escadrons, et, se mettant à leur tête, il s'ouvrit une sortie au travers des Carizmiens. Averti de sa retraite, le sultan détacha six mille chevaux pour lui donner la chasse, mais Calaf trompa leur poursuite en utilisant des chemins qui ne leur étaient pas connus. Il arriva enfin à la cour de son père, où il répandit la tristesse et la terreur, en annonçant la désastreuse issue de la bataille.

Si cette nouvelle affligea Timour-Tasch, celle qu'on reçut bientôt après acheva de le désespérer. Au dire d'un officier échappé au massacre, le sultan de Carizme avait fait passer sous le sabre presque tous les Nogais, et il s'avancait à grandes journées, avec la résolution

de soumettre leur nation et de faire mourir la famille du khan. Comme le temps pressait, qu'il fallait se sauver en hâte pour ne pas tomber au pouvoir du sultan, le khan, la princesse Elmaze, sa femme, et Calaf, prirent ce qu'ils avaient de plus précieux et sortirent d'Astrakhan, leur capitale, escortés par plusieurs officiers, qui ne les voulurent point abandonner dans le malheur, et par les troupes fidèles que le jeune prince avait ramenées avec lui.

Ils se dirigèrent vers la grande Bulgarie. Leur dessein était d'aller mendier un asile chez quelque prince souverain. Ils étaient depuis quelques jours en marche et ils avaient déjà gagné le mont Caucase, lorsque tout à coup fondirent sur eux des milliers de brigands. Bien que Calaf eût à peine quatre cents hommes, il soutint le choc et tua nombre de ces bandits, mais, la disproportion étant trop grande, il finit par perdre tout son monde et par demeurer avec ses parents dans leurs mains. Les uns s'emparèrent des richesses du khan ; les autres tuèrent toutes les personnes de sa suite. Ils n'épargnèrent que le khan, sa femme et son fils. Encore les laissèrent-ils presque nus dans la montagne.

Seul dans la circonstance, Calaf montra une fermeté d'âme inébranlable. Sa peine la plus grande était celle des siens.

— Ô mon père, ô ma mère, leur dit-il, combien de souverains avant nous ont été chassés de leurs États et, après avoir mené une vie errante, subi à l'étranger les plus effroyables misères, sont cependant remontés sur leur trône !... Nous sommes donc en droit d'espérer un retour de fortune et qu'à nos calamités présentes succédera une ère de prospérité réparatrice.

À mesure que parlait Calaf, son père et sa mère sentaient une secrète consolation s'insinuer en eux.

— Je le veux bien, mon fils, lui répondit le khan, et, puisque les maux qui nous accablent étaient d'avance écrits sur la Table fatale, nous les souffrirons sans nous plaindre.

À ces mots, Timour-Tasch, Elmaze et Calaf se remirent en route, mais à pied cette fois, les bandits s'étant emparés de leurs chevaux. Ils marchèrent assez longtemps et vécurent de fruits, dont ne manquaient point les vallées. Puis ils s'engagèrent dans un désert où la terre, en revanche, ne produisait rien dont ils pussent subsister. Déjà dans un âge avancé, le khan était à bout de forces. La princesse, peu habituée à marcher, se soutenait difficilement. Si bien que Calaf, quoique assez las pour son propre compte, dut les porter, l'un après l'autre, afin de les soulager.

N'en pouvant plus de faim, de soif et de fatigue, ils arrivèrent dans un endroit rempli de précipices affreux et qu'il fallait traverser à tout prix, pour entrer dans une vaste plaine qui s'étendait, au-delà. Quand

la princesse aperçut les abîmes, elle poussa des cris d'épouvante. Et le khan perdit patience.

— C'en est fait, dit-il à son fils, je cède à mon mauvais destin. Je vais me jeter dans l'un de ces gouffres. Je veux me soustraire à la tyrannie de mon infortune. Plutôt la mort qu'une vie si pénible !

Mais Calaf réussit à obtenir que le khan attendît son retour, car il se proposait de chercher un chemin praticable pour franchir la zone dangereuse. Calaf eut, en effet, la chance d'en trouver un. Il s'avança jusqu'au pied d'un arbre qui était à l'entrée de la plaine et protégeait des ardeurs du soleil une source d'eau pure et transparente. D'autres arbres dans le voisinage étaient chargés de fruits d'une grosseur surprenante. Le prince s'empressa d'en donner avis à ses parents et les conduisit à la fontaine, où tous trois se lavèrent et burent avec délices. Puis ils mangèrent des fruits que Calaf était allé cueillir, et dont ils ne se régalerent pas moins. Ils campèrent deux ou trois jours auprès de la fontaine pour se bien reposer. Leurs forces réparées, ils firent provision de fruits et poussèrent jusqu'à la plaine, espérant qu'elle les mènerait à quelque lieu habité. Leur espoir ne fut pas déçu. Bientôt, ils aperçurent une ville, qui leur parut grande et superbement bâtie.

Comme ils ne voulaient pas y entrer de jour, étant couverts de poussière et presque nus, ils s'étendirent sur l'herbe, à l'ombre d'un figuier, pour attendre la nuit. Ils y étaient depuis un moment, lorsqu'un vieillard s'en vint prendre le frais sous le même arbre et s'assit auprès d'eux, après leur avoir fait une profonde révérence. Ils se dressèrent sur leur séant pour le saluer à leur tour et lui demandèrent comment se nommait cette ville.

— Elle s'appelle Jaïc, répondit le vieillard. C'est la capitale du roi Ilenge-Khan. Sans doute êtes-vous des étrangers pour me poser cette question.

— Oui, dit Timour-Tasch, nous sommes d'un pays assez éloigné. Nous demeurons sur les bords de la mer Caspienne et nous nous mêlons de négoce. Nous nous rendions dans le Capchac avec d'autres marchands ; une bande de voleurs nous a attaqués et pillés, ne nous laissant que la vie. Nous avons traversé le Caucase et marché jusqu'ici sans savoir où nous allions.

Le vieillard leur témoigna sa compassion par de bonnes paroles et, mieux, en leur offrant l'hospitalité. Même en dehors de leur besoin, ils n'eussent pu se défendre d'accepter, tant l'offre était sincère et chaleureuse. Ils le suivirent donc chez lui, dès que la nuit fut venue. C'était une petite maison fort simplement meublée, mais où tout était propre et avait plutôt un air de modestie que d'indigence. En entrant, le vieillard avait donné des ordres tout bas à l'un de ses esclaves.

Celui-ci revint avec deux marchands, dont l'un portait un gros paquet d'habits tout faits pour hommes et pour femmes, l'autre des voiles, des turbans, des ceintures. Timour-Tasch et Calaf prirent chacun un caftan de drap et une veste de brocart, avec un turban de toile indienne ; Elmaze, un habillement aussi complet.

Les marchands payés et renvoyés, le vieillard réclama le souper. Deux esclaves dressèrent sur-le-champ une table avec un buffet couvert de porcelaines, de plats en bois de santal et d'aloès, et de coupes de corail, parfumées avec de l'ambre gris. Ils servirent pour commencer un bouillon gras, accompagné de deux assiettes où étaient des œufs d'esturgeon. Le khan, sa femme et son fils s'assirent à table avec le vieillard et mangèrent de ces mets, auxquels succédèrent un pâté de gazelle, un grand plat de pilau en pyramide, où se trouvaient trois francolins, dépecés par morceaux, un plat de tziberica, excellent poisson de la Volga, deux d'esturgeon et de la cuisse de cavale en grillade. Après quoi, ils burent trois grandes bouteilles de vin et un flacon d'eau-de-vie de dattes.

Le vieillard, mis en belle humeur, s'efforça, mais en vain, de communiquer sa joie à ses hôtes. Et il dut, pour les consoler tout au moins, leur raconter ses malheurs propres, qui n'avaient pas été au-dessous des leurs.

— Vous voyez, conclut-il, par votre exemple et par le mien, que la vie humaine est comme un roseau sans cesse agité par le vent. Pourtant, je vis heureux et tranquille depuis que je suis à Jaïc. Je ne me repens point d'avoir renoncé à la couronne de Mousel, qui était mienne. Et, dans l'obscurité du sort dont jouit l'humble Fadlallah, je goûte des douceurs que ne connaissait pas ma royauté.

Timour-Tasch, Elmaze et Calaf prodiguèrent leurs éloges au vieillard. Le khan admira qu'il eût pu se dépouiller de ses États lui-même, pour vivre en simple particulier, sur la terre étrangère, et en dissimulant le haut rang qu'il avait jadis tenu dans le monde. Elmaze loua la fidélité qu'il avait gardée à sa femme Zemroude et la douleur qu'il avait eue de sa mort. Enfin, Calaf lui dit :

— Seigneur, il serait à souhaiter que tous les hommes éprouvés par l'adversité la surmontent avec autant de constance que vous.

L'heure ayant sonné de se retirer, Fadlallah appela ses esclaves, qui apportèrent des bougies dans des flambeaux en bois d'aloès, et menèrent le khan, la princesse et leur fils dans des chambres où régnait la même simplicité que dans le reste de la maison.

Le lendemain matin, Fadlallah entra, lorsqu'ils furent levés, dans l'appartement de ses hôtes.

— Vous n'êtes point seuls malheureux, leur dit-il, les tenant toujours pour une famille de marchands. On vient de m'apprendre qu'un ambassadeur du sultan de Carizme est arrivé hier au soir et que son maître l'envoie à Ilenge-Khan pour le prier, non seulement de ne pas donner un asile au khan des Nogaïs, son ennemi, qu'il a vaincu et mis en fuite, mais même de le faire arrêter, si ce seigneur passe avec sa famille dans le pays de Jaïc.

À cette nouvelle, Timour-Tasch et Calaf changèrent de couleur ; Elmaze s'évanouit. Quand la princesse eut recouvré ses esprits :

— Je vois bien, continua Fadlallah, que vous prenez beaucoup de part aux malheurs du khan des Nogaïs... Ou plutôt (vous dirai-je ce que j'en pense ?) je crois que vous êtes tous trois les déplorables objets de la haine du sultan.

— Oui, Seigneur, répondit Timour-Tasch, après l'hospitalité si cordiale et les confidences que nous avons reçues de vous, nous aurions tort de ne pas nous découvrir à vos yeux. J'espère même que vous nous aiderez par vos conseils à sortir d'embarras.

— La conjoncture est assez délicate, répliqua le vieux roi de Mousel. Je connais Ilenge-Khan : il craint le sultan de Carizme et, pour lui plaire, sans nul doute, il vous fera chercher partout. Vous ne serez point en sûreté chez moi, ni dans aucune autre maison de cette ville. Sortez donc promptement du pays de Jaïc, passez la rivière d'Irtiche, et gagnez au plus tôt les frontières de la tribu de Berlas.

C'est à quoi s'employèrent les trois infortunés, après avoir rendu au vieux roi les mille et mille grâces qu'ils lui devaient. Ne leur avait-il pas donné au départ trois chevaux, avec des provisions et une bourse pleine de pièces d'or ?

À la première horde qu'ils rencontrèrent sur le territoire de Berlas, ils vendirent leurs chevaux, et vécurent avec assez de tranquillité tant qu'ils eurent de l'argent. Quand ils n'en eurent plus, ils entrèrent sous une grande tente qui servait d'asile aux pauvres étrangers et se couchèrent dans un coin, fort en peine de ce qu'ils feraient pour subsister dorénavant.

N'y pouvant plus tenir, bientôt Calaf quitta ses parents et s'avança parmi les tentes qui composaient la horde, en demandant la charité aux passants. Il recueillit de la sorte des provisions, qu'il porta sur la fin du jour aux siens. Timour-Tasch et Elmaze ne purent s'empêcher de pleurer quand ils surent que leur fils venait de mendier. Calaf s'attendrit avec eux et leur dit :

— Rien, en effet, je l'avoue, ne me paraît plus mortifiant. S'il le faut, cependant, quoi qu'il m'en coûte, je continuerai... Mais vous n'avez qu'à me vendre comme esclave ; vous tirerez assez d'argent de moi pour en vivre longtemps.

— Ah ! dure plutôt toujours la misère qui nous accable ! s'écria

Timour-Tasch. S'il est quelqu'un à vendre de nous trois, c'est moi.

— Vous, mon père ! Jamais, reprit Calaf... Il me vient, d'ailleurs, une idée. Demain matin, je me mettrai parmi les portefaix ; quelqu'un m'emploiera, et nous vivrons ainsi de mon travail.

Ils s'arrêtèrent à ce parti. Mais, le lendemain, la moitié de la journée était déjà passée que Calaf n'avait rien trouvé à gagner. Fatigué d'attendre en vain, désolé, il s'avança dans la campagne, pour songer plus librement aux moyens de subsister, et s'assit sous un arbre, où le sommeil le prit. À son réveil, il aperçut auprès de lui un faucon d'une beauté singulière. Un panache multicolore ornait sa tête ; à son cou était attachée une chaîne d'or, garnie de diamants, de topazes et de rubis. Calaf, qui entendait la fauconnerie, lui présenta le poing, et l'oiseau s'y percha. Le prince en eut beaucoup de joie, dans la pensée que le faucon appartenait au souverain de la horde et lui vaudrait une récompense. Effectivement, le khan de Berlas, Alinguer, l'avait perdu à la chasse le jour précédent, et ses grands veneurs le cherchaient dans la campagne avec d'autant plus d'inquiétude et d'ardeur que leur maître les avait menacés du dernier supplice s'ils rentraient sans l'oiseau chéri.

Lorsque Calaf fut arrivé à la tente royale et qu'on le vit avec le faucon, le khan, fou de joie, courut à son oiseau, lui fit mille caresses, s'enquit de la façon dont il avait été retrouvé, finalement du pays et de la profession de Calaf.

— Seigneur, lui dit le prince, en se prosternant devant lui, je suis fils d'un marchand de la grande Bulgarie. Je voyageais dans le pays de Jaïc avec mon père et ma mère. Nous avons rencontré des brigands qui ne nous ont laissé que la vie et nous sommes venus jusqu'à cette horde en mendiant.

— Jeune homme, reprit le khan, je suis bien aise que ce soit toi qui aies retrouvé mon faucon, car j'ai juré d'accorder trois demandes à la personne qui me le rapporterait. Ainsi, tu n'as qu'à parler. Que veux-tu ?

— Je voudrais, premièrement, que mon père et ma mère, qui sont à l'hôpital, eussent une tente particulière dans le quartier de Votre Majesté, qu'ils fussent entretenus à vos dépens le reste de leurs jours et même servis par des officiers de votre maison. Secondement, je désire pour moi un de vos plus beaux chevaux tout sellé et bridé. Troisièmement, j'ai besoin d'un habillement complet et magnifique, avec un riche sabre et une bourse pleine d'or, pour pouvoir faire commodément un voyage que je médite.

— Tes vœux seront exaucés, dit Alinguer. Pour commencer, amène-moi ton père et ta mère.

Calaf courut les chercher et leur raconta tout ce qui s'était passé. Ils en conçurent une satisfaction profonde et y virent une marque infaillible que les rigueurs de leurs destinées allaient définitivement s'adoucir. Les ayant conduits à la tente royale, leur fils les présenta au khan, qui les accueillit fort bien, leur donna une tente particulière et commanda qu'ils fussent dorénavant traités comme lui-même.

Le lendemain, Calaf, après avoir été pourvu de somptueux habits, reçut de la main d'Alinguer un sabre dont la poignée était garnie de diamants, avec une bourse remplie de sequins d'or ; puis on lui amena un superbe cheval turcoman. Il le monta devant toute la cour et le fit caracolier de trente-six manières, ce qui charma le khan et tous les assistants. Après avoir remercié le khan de toutes ses bontés, Calaf prit congé de lui. Étant ensuite allé trouver ses parents :

J'ai une extrême envie, leur dit-il, de voir le grand royaume de Chine. J'ai comme un pressentiment que je m'y signalerai par quelque action d'éclat et gagnerai l'amitié du monarque qui tient sous ses lois de si vastes États. Vous laissant ici dans un asile où vous êtes en sûreté et où rien ne vous manque, souffrez que j'obéisse au penchant qui m'entraîne.

— Va, mon fils, lui dit Timour-Tasch, hâte par ta vertu la prospérité qui doit succéder à notre infortune, ou, par un beau trépas, mérite une place d'honneur dans l'histoire des princes malheureux.

Sur ce, Calaf embrassa tendrement ses parents et partit pour la Chine.

Arrivé à Pékin, il descendit auprès d'une maison qui était à l'entrée de la ville. Une petite vieille, qui était veuve, parut à la porte. Calaf la salua et lui dit :

— Ma bonne mère, voudriez-vous accueillir chez vous un étranger ? J'ose assurer que vous n'en aurez point de regret.

Elle devisagea le jeune prince, et, jugeant à sa bonne mine, à son équipement, que ce n'était pas un hôte à dédaigner, elle lui fit une profonde inclination de tête.

— Jeune étranger de grande apparence, répondit-elle, ma maison est à votre service, avec tout ce qu'il y a dedans.

— Et avez-vous un lieu propre à mettre mon cheval ?

— J'en ai un.

La vieille prit alors le cheval par la bride et le mena dans une écurie qui était sur le derrière de la maison. Ensuite, elle revint vers Calaf, qui, se sentant beaucoup d'appétit, lui demanda si elle n'avait personne pour aller lui acheter quelque chose au marché. La veuve ayant déclaré qu'elle avait un petit-fils de douze ans, le prince tira de sa bourse un sequin d'or et le donna à l'enfant, qui courut s'acquitter

de la commission. Pendant ce temps-là, Calaf posa cent questions à la petite vieille, sur les mœurs des habitants, sur leur nombre, sur ceci, sur cela, finalement sur le roi de la Chine.

— De quel caractère est ce prince ? Est-il généreux ? Serait-il sensible au zèle d'un jeune étranger qui s'offrirait à le servir contre ses ennemis ? En un mot, mérite-t-il qu'on s'attache à ses intérêts ?

— Sans doute. Il aime ses sujets autant qu'il en est aimé, et je suis fort étonnée que vous n'avez pas ouï parler de notre bon roi Altoun-Khan, tant sa réputation s'est répandue de par le monde entier.

— Ce doit être le monarque le plus heureux de tous.

— Hélas, non ! Même, il est fort malheureux. Tout d'abord, il n'a point de prince pour lui succéder ; il n'a pu, quelles que soient ses bonnes œuvres, obtenir d'enfant mâle. Mais son plus grand chagrin lui vient de la princesse Tourandocté, sa fille unique.

— En quoi donc ?

— Je m'en vais vous le dire. C'est un récit que m'a fait bien souvent ma fille, à moi, qui ai l'honneur d'être au sérail parmi les esclaves de la princesse.

» La princesse Tourandocté est dans sa dix-neuvième année. Elle est si belle que les peintres les plus habiles ont eu honte de leur ouvrage et que tous ses portraits, quoique infiniment au-dessous de la nature, n'ont pas laissé de produire, comme je vous l'apprendrai, de terribles effets. À sa beauté ravissante elle joint un esprit des plus cultivés, à faire échec et mat le plus savant docteur ; mais toutes ses qualités sont effacées par une dureté d'âme sans exemple. Il y a deux ans, le roi de Thibet l'envoya demander en mariage pour le prince son fils, qui, sur la simple vue d'un portrait, s'était épris d'elle. Altoun-Khan, ravi de cette alliance, la proposa à Tourandocté. Cette fière princesse, à qui tous les hommes paraissent méprisables, tant sa beauté l'a rendue vaine, rejeta la proposition avec dédain. Le roi se mit en colère et lui signifia qu'il voulait être obéi. Mais, au lieu de s'incliner, elle pleura de dépit, s'affligea sans modération, se tourmenta au point qu'elle tomba malade. Connaissant la cause de sa maladie, les médecins déclarèrent au roi que tous leurs remèdes étaient inutiles et que la princesse perdrait infailliblement la vie si elle était contrainte à épouser le prince de Thibet. Altoun-Khan, qui aime éperdument sa fille, l'assura donc qu'il renverrait l'ambassadeur avec un refus.

» — Ce n'est pas assez. Seigneur, lui dit Tourandocté ; j'ai résolu de me laisser mourir si vous ne m'accordez ce que j'ai à vous demander. Il faut vous engager, par un serment inviolable, à publier un édit portant que nul prince ne pourra m'épouser qu'il n'ait répondu pertinemment aux questions que je lui poserai devant les gens de loi de Pékin. S'il y répond mal, il aura la tête tranchée dans la cour de

votre palais. Par cet édit, ajouta-t-elle, on ôtera aux princes étrangers l'envie de solliciter ma main, et c'est ce que je souhaite, car je hais les hommes et ne veux pas me marier.

» – Pourtant, ma fille, si l'un d'eux se présente et répond juste à vos questions...

» – Je ne crois pas. Elles seront si difficiles que les plus grands docteurs en seraient embarrassés. En tout cas, je consens à en courir le risque.

» Persuadé que, dans ces conditions, l'édit ne comporterait pas de suites fâcheuses, et désireux avant tout de sauver sa fille, Altoun-Khan le publia dans son royaume et jura sur les lois de Berginghusin(9) de le faire exactement observer. Et Tourandocte, rassurée par ce serment sacré, qu'elle savait son père incapable de violer, revint rapidement à la santé.

» Cependant, le bruit de sa beauté attira plusieurs jeunes princes à Pékin. En vain leur apprit-on la teneur de l'édit. Comme chacun a bonne opinion de son esprit, surtout les jeunes gens, ils eurent la témérité d'affronter la princesse ; mais, n'ayant pu pénétrer le sens de ses questions, tous, ils périrent misérablement.

» Le roi, je dois lui rendre cette justice, paraît fort touché de leur sort. Il se repent de son serment et, quelque tendresse qu'il ait pour sa fille, il aimerait mieux l'avoir laissée mourir que l'avoir conservée à si haut prix. Il fait tout ce qui dépend de lui pour éviter le malheur dont sont menacés ces jeunes princes. Lorsque l'un d'eux vient lui demander la main de Tourandocte, il tâche à le détourner de sa résolution et ne consent jamais sans gémir qu'il s'expose à perdre la vie.

« Mais, si le roi se montre sensible à leur destin, il en est différemment de sa barbare fille. Elle s'applaudit des spectacles sanglants que sa beauté vaut aux Chinois. Elle a tant de vanité que le prince le plus aimable lui paraît non seulement indigne d'elle, mais même fort insolent d'oser élever sa pensée jusqu'à elle, et elle regarde le trépas de ce prince comme un juste châtiment de son outrecuidance. »

— Je ne conçois pas, s'exclama Calaf, après que la petite vieille eut cessé de parler, comment il y a des princes assez dépourvus de jugement pour convoiter dans ces conditions la princesse de Chine ! D'ailleurs, quoi qu'en pensent les peintres, je crois plutôt que leurs peintures sont flatteuses, puisqu'elles ont produit des effets si puissants.

— Vous vous trompez, Seigneur, repartit la petite vieille ; Tourandocte est encore plus charmante que je ne vous l'ai dit, et vous pouvez vous en rapporter à moi, car je l'ai vue plusieurs fois, en allant

voir ma fille au sérail. Rassemblez dans votre imagination tout ce qui vous paraîtra de nature à composer une beauté accomplie, et vous n'approcherez pas encore de la sienne.

— Mais, bonne mère, les questions que pose Tourandocte sont-elles vraiment si difficiles qu'on ne s'en puisse tirer d'une manière convenable ?

— Oui, Seigneur, il n'est point d'énigmes plus obscures, et il faudrait, pour en pénétrer le sens, posséder une intelligence quasi divine.

Cependant, le petit garçon qu'on avait envoyé au marché était revenu, chargé de provisions, et Calaf, s'asseyant à table, mangea comme un homme qui mourait de faim. Sur ces entrefaites, le soleil se coucha et l'on entendit retentir dans la ville les timbales de la justice.

— Que signifie ce bruit ? demanda Calaf.

— C'est, répondit la vieille, pour avertir le peuple qu'on va exécuter quelqu'un, et le malheureux qui doit être immolé est le dernier de ces princes qui n'ont pu remplir la fatale condition. Les exécutions ont lieu, à l'ordinaire, durant le jour, mais le roi, détestant dans son cœur le supplice que son serment l'oblige à infliger aux amoureux de sa fille, ne veut plus que le soleil soit témoin d'une action aussi cruelle.

Curieux d'assister à cette exécution, Calaf quitta la vieille et, rencontrant dans la rue une grande foule de Chinois, il les suivit jusque dans la cour du palais royal. Au milieu se dressait une tour de bois fort élevée, que revêtaient du haut en bas des branches de cyprès. Parmi les feuillages étaient disposées des lampes en quantité prodigieuse, qui éclairaient toute la cour. À quinze coudées de la cour, il y avait un échafaud, couvert de satin blanc, en signe de deuil, et, tout autour, plusieurs pavillons de taffetas de la même couleur. Derrière ces tentes, deux mille soldats de la garde d'Altoun-Khan, l'épée nue et la hache en main, formaient une double haie qui servait de barrière.

Tout à coup, du sommet de la tour s'épancha un bruit confus de tambours et de cloches. Et du palais sortirent vingt mandarins et autant d'hommes de loi, tous vêtus de longues robes en laine blanche, lesquels, après avoir trois fois contourné l'échafaud, allèrent s'asseoir sous les pavillons. Alors parut la victime, que décoraient des fleurs entrelacées de feuilles de cyprès, avec une banderole bleue sur la tête. C'était un jeune prince, qui avait dix-huit ans à peine. Il était accompagné d'un mandarin, qui le tenait par la main, et suivi du bourreau. Ils montèrent tous trois sur l'échafaud. Aussitôt, les cloches, les tambours se turent. Et le mandarin, s'adressant au prince de façon qu'on l'entendît au loin :

— Prince, n'est-il pas vrai qu'on vous a fait savoir la teneur de l'édit du roi dès que vous vous êtes présenté pour solliciter la main de sa

filles ? N'est-il pas vrai encore que le roi n'a rien épargné pour vous détourner de votre projet ?

— C'est vrai, acquiesça le prince.

— Reconnaissez donc que c'est votre faute si vous perdez la vie et que le roi ni la princesse ne sont coupables de votre mort.

— Je la leur pardonne. Je ne l'impute qu'à moi-même et je prie le ciel de ne jamais leur demander compte du sang qu'on va répandre.

À peine avait-il achevé ces paroles que, d'un coup de sabre, l'exécuteur lui trancha la tête. Et, de nouveau, retentit dans l'air le bruit des cloches et des tambours. Douze mandarins vinrent prendre le corps ; ils l'enfermèrent dans un cercueil d'ivoire et d'ébène et le mirent dans une petite litière, que six d'entre eux portèrent sur les épaules dans les jardins du sérail, sous un dôme de marbre blanc. Le bâtiment avait été construit tout exprès pour servir de commune sépulture aux infortunés princes qu'attendait le même sort. Souvent, le roi venait pleurer sur leur tombeau. En honorant leurs cendres de ses larmes, il tâchait, en quelque façon, d'expier la barbarie de sa fille.

Cloué sur place par mille pensées confuses, après le départ de la foule, Calaf aperçut auprès de lui un homme qui sanglotait.

— Votre douleur me touche, lui dit-il, car je ne doute pas que vous n'ayez connu le jeune prince qui vient de mourir.

— Ah ! Seigneur, si je l'ai connu ! gémit le pauvre homme, en redoublant de chagrin. J'étais son gouverneur... Malheureux roi de Samarcande, ajouta-t-il, quelle sera ton affliction quand tu sauras l'étrange mort de ton fils ! Et quel homme osera t'en porter la nouvelle ?

Calaf lui demanda de quelle manière le prince de Samarcande s'était épris de la princesse de Chine.

— Je vais vous l'apprendre. Seigneur, et vous en serez bien étonné. Le prince de Samarcande vivait heureux à la cour de son père. Les courtisans ne s'étudiaient pas moins à lui plaire qu'au roi même, qu'il devait remplacer plus tard. D'habitude, il passait les journées à chasser ou à jouer au mail. La nuit, il s'amusait dans ses appartements, avec la plus brillante jeunesse de la cour : on devisait de toutes choses, on buvait des liqueurs, on assistait à des concerts de voix et d'instruments, aux danses de belles esclaves. En un mot, les plaisirs les plus divers, enchaînés l'un à l'autre, occupaient toute son existence. Sur ces entrefaites descendit à Samarcande un fameux peintre, avec plusieurs portraits de princesses, qu'il avait faits dans différentes cours. Il les vint montrer à mon prince, qui lui dit en voyant les premiers :

» — Voilà de fort remarquables peintures, mais je suis sûr que les originaux vous ont bien de l'obligation.

» – Seigneur, répondit le peintre, j'avoue que ces portraits sont quelque peu flattés ; mais j'en possède un plus beau, qui, toutefois, n'approche pas du modèle.

» – En parlant ainsi, il tira d'une petite cassette, où étaient ses portraits celui de la princesse de Chine. À peine mon maître l'eut-il considéré qu'il se récria sur l'impossibilité d'une perfection semblable. Ce portrait devait être encore plus flatté que les autres. Le peintre ayant protesté du contraire, mon maître acheta le portrait. Il en fut si impressionné qu'un jour, abandonnant la cour de son père, il sortit de Samarcande, accompagné de moi seul, et prit le chemin de la Chine. Point n'est besoin, Seigneur, de vous conter le reste... Tantôt, quand il a vu qu'il lui fallait se préparer à la mort, il m'a donné le portrait de la cruelle princesse, en me priant de le conserver précieusement et de l'aller montrer au roi son père, pour qu'à cette vue il lui pardonne et sa fuite et sa mort. Mais, ajouta le gouverneur, qu'un autre aille, s'il veut, porter au roi une si triste nouvelle. Pour moi, en proie à mon affliction, je vais loin d'ici et de Samarcande pleurer le jeune maître que j'aimais tant et auprès de qui je souhaitais de mourir. Voilà, Seigneur, ce que vous désiriez apprendre. Et voici ce funeste portrait, poursuivit-il, en tirant de dessous sa robe une boîte qui le renfermait et la jetant par terre avec indignation ; voici la cause du malheur de mon prince. Ô détestable peinture, quand tu es tombée sous les yeux de mon maître, que ne la voyait-il avec les miens !... Et toi, princesse inhumaine, puissent tous les princes de la terre éprouver pour toi les sentiments que tu m'inspires !... Au lieu d'être un objet d'amour, tu leur ferais horreur.

Sur ces imprécations, le gouverneur du prince de Samarcande s'éloigna...

Calaf ramassa promptement la boîte et voulut regagner la maison de la vieille ; mais il s'égara dans l'obscurité et, insensiblement, il se trouva hors de la ville. Il attendit le jour avec impatience. Dès qu'apparut l'aurore, il ouvrit la boîte. Avant que d'y jeter les regards, il hésita pourtant.

« Allons Calaf, allons, tandis que tu jouis de ta raison, résiste au courant qui t'entraîne, tu sais vers quels abîmes... Mais que dis-je ? À quoi bon la prudence ? Si je dois aimer la princesse, mon amour n'est-il pas déjà écrit au ciel en caractères ineffaçables ? Et, d'ailleurs, ne peut-on voir impunément le portrait le plus magnifique ? Quelle faiblesse de s'émouvoir devant un vain assemblage de traits, un vain mélange de couleurs !... Ne craignons rien. Considérons de sang-froid ces traits vainqueurs et assassins. J'y veux même trouver des défauts et goûter le plaisir de censurer des charmes trop vantés. Puisse-t-elle apprendre, l'orgueilleuse princesse, que j'ai sans émotion contemplé

son image !

Sans émotion ! Oh ! l'imprudent Calaf ! Un seul regard, il est conquis, tant elle est belle ; il ne s'appartient plus.

» Juste ciel ! s'écrie-t-il, est-ce le sort de tous ceux qui regardent cette peinture d'aimer l'inhumaine princesse qu'elle représente ?... Hélas ! elle a fait sur moi, je le sens, la même impression que sur le malheureux prince de Samarcande. Et, loin d'être effrayé de sa pitoyable histoire, peu s'en faut que je n'envie son malheur même...

Non, princesse incomparable, poursuivit-il, aucun obstacle ne m'arrête ; je vous aime malgré votre barbarie, et, puisqu'il m'est permis d'aspirer à votre main, je veux dès aujourd'hui tâcher de vous obtenir. »

Ce ne fut pas sans peine que Calaf retrouva la maison de la petite vieille, car il s'en était assez éloigné pendant la nuit.

— Ah ! mon fils, lui dit son hôtesse en l'apercevant, je suis ravie de vous revoir. J'étais fort inquiète de vous. Je craignais qu'il ne vous fut arrivé quelque accident. Pourquoi n'êtes-vous pas rentré plus tôt ?

— Ma bonne mère, je suis fâché de vous avoir causé de l'inquiétude. Je me suis égaré dans l'obscurité.

Ensuite, il lui conta ce qui s'était passé et, la vieille ayant confirmé la supériorité de l'original par rapport au portrait, Calaf lui fit part du dessein qu'il avait formé.

— Je n'étais venu en Chine que pour offrir mon bras au grand roi Altoun-Khan ; mais il vaut mieux être son gendre qu'un officier de ses armées.

À ces paroles, la vieille se prit à pleurer.

— Ah ! Seigneur, au nom de Dieu, ne persistez pas dans une résolution si téméraire. Quelle sera la douleur de vos parents quand ils apprendront votre mort !

— De grâce, ma bonne mère, cessez de vouloir m'attendrir. Si j'achève trop tôt ma destinée, ce sera, je ne l'ignore pas, pour les auteurs de ma naissance une source inépuisable de larmes. Peut-être même, car je connais leur tendresse pour moi, ne pourront-ils apprendre mon trépas sans se laisser mourir de douleur... Mais n'est-ce pas aussi pour les rendre plus heureux que je veux exposer ma vie ? Oui, sans nul doute, leur intérêt s'accorde avec le mien et, si mon père était ici, plutôt que de combattre mon projet, il m'engagerait à l'exécuter au plus vite.

— C'en est donc fait, Seigneur, gémit la vieille ; on ne peut vous empêcher de courir à votre perte. Pourquoi faut-il que vous soyez venu loger dans ma maison ? Pourquoi vous ai-je parlé de Tourandocte ?... C'est moi, moi, qui vous ai perdu.

— Non, ma bonne mère, ne vous imputez aucune faute. J'accomplis

mon destin. Voilà tout... D'ailleurs, qui vous dit que je répondrai mal aux questions de la princesse ? Je ne suis ni sans instruction, ni sans intelligence, et peut-être l'honneur m'est-il réservé de délivrer le généreux Altoun-Khan des chagrins que lui cause un serment si funeste... Mais, comme ce n'est point certain, ajouta Calaf, en tirant la bourse, encore assez garnie, que lui avait donnée le khan de Berlas, prenez cette bourse, pour vous consoler de mon trépas éventuel. Vous pourrez même vendre aussi mon cheval et en garder l'argent. Je n'en aurai pas besoin, soit que je triomphe, ou soit que je succombe.

— Ô mon fils, vous vous trompez fort si vous pensez que cet argent me consolera de votre mort. Je vais l'employer en bonnes œuvres, dans l'espoir que la récompense en sera reportée sur vous. Toute la grâce que j'implore de vous, c'est d'attendre jusqu'à demain pour vous présenter au roi. Le terme n'est pas long. Laissez-moi ce temps-là. Je veux mettre Berginghusin dans vos intérêts. Accordez-moi cette satisfaction. Vous me la devez bien. J'ai conçu déjà tant d'amitié pour vous que, si vous périissiez, j'en serais inconsolable.

Touché de la douleur et de l'affection que manifestait son hôtesse, Calaf, dont l'air et les manières étaient tels, en effet, qu'on ne pouvait le voir sans l'aimer aussitôt, accueillit la requête de la petite vieille.

Il n'en quitta point la maison de toute la journée. Quant à la veuve, elle s'empressa d'aller dans les hôpitaux distribuer des aumônes et d'acheter à beaux deniers comptants l'intercession des bonzes auprès de Berginghusin. Elle fit aussi sacrifier aux idoles des poissons et des poules. Les génies ne furent pas oubliés : on leur offrit dans les lieux consacrés du riz et des légumes. Mais tout fut inutile et, le lendemain matin, Calaf dit adieu à la vieille, qui se couvrit le visage de son voile et demeura la tête penchée sur ses genoux, dans un accablement inexprimable.

Le jeune prince des Nogaïs, parfumé d'essences et brillant comme le soleil, se rendit au palais royal. À la porte se tenaient cinq éléphants entravés. Des deux côtés veillaient deux mille soldats, en armes, le casque en tête et cuirassés de fer. Un des principaux officiers s'avança vers Calaf et lui demanda ce qu'il désirait.

— Je suis, dit le fils de Timour-Tasch, un prince étranger, et je voudrais me présenter au roi pour qu'il me permette de répondre aux questions de la princesse sa fille.

L'officier, à ces mots, le regarda avec étonnement.

— Prince, ignorez-vous donc que vous venez chercher la mort ? Vous eussiez mieux fait de rester dans votre pays que de vous rendre en Chine pour y former un aussi funeste dessein. Retournez sur vos pas et ne vous flattez point d'obtenir la princesse Tourandocté.

Fussiez-vous plus habile que tous les mandarins de la science, jamais vous ne découvrirez le sens de ses paroles.

— Je vous remercie de votre conseil, mais je ne me suis pas avancé jusqu'ici pour reculer.

— Allez donc à la mort, puisqu'il n'est pas possible de vous en empêcher.

Tout chagrin, l'officier laissa Calaf entrer dans le palais, puis, s'adressant à d'autres officiers, qui avaient entendu leur conversation :

— Que ce jeune prince est aimable et beau ! leur dit-il. Et quel dommage qu'il doive si tôt disparaître !...

Cependant, Calaf, après avoir traversé plusieurs salles se trouva dans celle où le roi avait coutume de donner audience à ses peuples. Il y avait dedans un trône d'acier du Catay, en forme de dragon, et haut de trois coudées, au-dessus duquel quatre colonnes, de même métal et fort élevées, supportaient un vaste dais de satin jaune, garni de pierreries. Altoun-Khan, revêtu d'un caftan de brocart d'or à fond rouge, était assis sur son trône, avec un air de gravité que soutenait merveilleusement un bouquet de poils fort longs et partagé en trois boucles, qu'il avait au milieu de la barbe. Ce monarque, après avoir écouté quelques-uns de ses sujets, jeta par hasard les yeux sur le prince des Nogaïs, qui était dans la foule. Comme il lui sembla que c'était un étranger, que sa noble prestance et la magnificence de ses habits n'annonçaient pas un homme du commun, il appela un mandarin, lui désigna Calaf, et lui ordonna tout bas de s'enquérir de sa qualité et de ses désirs. Le mandarin s'acquitta de sa tâche, et Calaf se hâta de le renseigner.

— Vous pouvez dire à Sa Majesté que je suis fils unique d'un souverain et que j'aspire à l'honneur d'être son gendre.

Altoun-Khan ne sut pas plus tôt la réponse de Calaf qu'il changea de couleur. Son auguste visage se couvrit d'une pâleur pareille à celle de la mort. Il interrompit son audience, renvoya tout le peuple. Descendant ensuite de son trône, il s'approcha de Calaf, dont la noble figure, le maintien à la fois digne et respectueux, éveillèrent en lui de prime abord, une ardente sympathie.

— Jeune téméraire, ignorez-vous, lui dit-il, la rigueur inexorable de mon édit, l'affreux destin de tous ceux qui se sont obstinés à vouloir obtenir la main de ma fille ?

— Non, Sire. Je connais le danger que je cours. J'ai été témoin du juste supplice qu'a infligé Votre Majesté au prince de Samarcande ; mais la déplorable fin de ces audacieux ne fait qu'exalter mon envie de mériter la princesse Tourandocte.

En vain, le roi essaya-t-il, comme la vieille, de vaincre la résolution

de Calaf, en arguant notamment de l'inclination qu'il se sentait pour lui. Tout ce qu'il put gagner, comme la vieille, ce fut que Calaf réfléchirait encore jusqu'au lendemain.

Après être revenu chez son hôtesse, dont de nouveaux efforts n'eurent pas plus de succès, le prince des Nogais retourna le jour suivant au palais. Le roi le reçut dans son cabinet, ne voulant que personne assistât à leur entretien.

— Eh bien ! prince, lui dit Altoun-Khan, votre vue aujourd'hui doit-elle m'affliger ou me réjouir ? Dans quels sentiments êtes-vous ?

— Toujours les mêmes, Sire.

À ces mots, le roi, désolé, se frappa la poitrine, déchira son collet, arracha quelques poils de sa barbe.

— Que je suis malheureux, s'écria-t-il, d'avoir conçu tant d'amitié pour celui-ci ! La mort des autres ne m'a point causé autant de peine... Ah ! mon fils, continua-t-il, en embrassant Calaf avec un attendrissement dont le prince fut ému, rends-toi à ma douleur, si mes raisons ne sont pas capables de t'ébranler. Le coup qui t'ôtera la vie m'atteindra mortellement moi-même. Renonce, je t'en conjure, à la possession de ma cruelle fille. Tu trouveras dans le monde assez d'autres princesses. Pourquoi t'entêter à la poursuite d'une inhumaine que tu ne saurais fléchir ?... Demeure à ma cour, si tu veux. Tu y tiendras le premier rang après moi ; je te regarderai comme mon propre fils.

Si sensible qu'il fût à l'amitié du roi, le prince lui répondit :

— Sire, laissez-moi, de grâce, m'exposer au péril dont vous me voulez détourner. Plus il est grand et plus il a de quoi me tenter. Je vous avouerai même que la dureté de la princesse flatte en secret mon amour. Ce m'est une joie que la seule pensée que je puis triompher de son orgueil... Au nom du ciel, Sire, cessez de combattre un projet que ma gloire, mon repos, ma vie même veulent que j'exécute, car, enfin, je ne saurais vivre sans Tourandocte.

— N'en parlons plus, soupira le roi, consterné. Tu recevras bientôt le prix de ta folle constance. Je consens à ce que tu demandes ; mais, auparavant, il sied que je te rende les honneurs dus aux princes qui recherchent mon alliance.

Sur ce, ayant appelé le chef de ses eunuques, il lui commanda de mener Calaf dans le palais réservé au prince héritier et de lui donner deux cents eunuques pour le servir. À peine le prince des Nogais fut-il dans ce palais que les principaux mandarins le vinrent saluer. Ils se mirent à genoux devant lui et baissèrent la tête jusqu'à terre, en lui disant l'un après l'autre ;

— Prince, le serviteur perpétuel de votre illustre race vient en cette qualité vous faire la révérence.

Ensuite, ils lui offrirent des présents et se retirèrent.

Cependant, Altoun-Khan, qui, dans son amitié, se tourmentait au sujet de Calaf, envoya quérir le professeur le plus fameux de son collège royal pour qu'il s'efforçât, par son éloquence, de l'emporter sur l'obstination du prince. Le docteur obéit. Il eut une longue conversation avec Calaf, mais ne réussit pas davantage.

— Sire, dit-il au roi, il est impossible de persuader ce jeune prince. Il veut absolument mériter la princesse ou mourir. J'ai, d'ailleurs, eu la curiosité de rechercher si son obstination n'avait point d'autre fondement que son amour. Je l'ai interrogé sur différentes matières. Eh bien ! je l'ai trouvé si savant que j'en ai été surpris. Si quelque prince est capable de répondre aux questions de la princesse, c'est celui-là.

— Ô docteur, s'écria le roi, tu me ravis par ce discours. Plaise au ciel que ce gentil prince devienne mon gendre !

Le bon Altoun-Khan ne se contenta pas de faire des vœux pour Calaf. Il tâcha de lui rendre propices les esprits qui président au ciel, au soleil, à la lune. À cet effet, il ordonna des prières publiques, et de solennels sacrifices eurent lieu dans les temples. On immola par son ordre un bœuf au ciel, une chèvre au soleil, un pourceau à la lune. Et dans tout Pékin il fut publié que les confréries d'artisans eussent à donner un festin à l'intention de la victoire du prince.

Si déterminé que fut Calaf à risquer l'aventure, il ne passa pas la nuit sans inquiétude. Tantôt il se fiait à son génie et tantôt il doutait de lui. Des sentiments anticipés d'allégresse et de honte se partageaient son cœur. Il pensait à son père, à sa mère :

« Si je meurs, hélas ! que deviendront mes pauvres parents ? »

Le jour le surprit dans cette confusion de sentiments. Aussitôt, il entendit des sons de cloches, avec un grand bruit de tambours. Alors il se leva et se vêtit. Altoun-Khan lui avait envoyé un caftan et un manteau de soie rouge à fleurs d'or, avec des bas et des souliers de soie bleue. Comme il achevait de s'habiller, six mandarins bottés et vêtus de robes fort larges, de couleur cramoisie, le vinrent chercher de la part du roi, pour le conduire au Divan.

Après avoir traversé une cour, au milieu d'une double haie de soldats, et une première salle, où mille chanteurs et instrumentistes, chantant et jouant tous ensemble, faisaient un vacarme étourdissant, Calaf et les mandarins entrèrent dans la salle où se tenait le Conseil. Déjà, toutes les personnes qui devaient y assister étaient assises sous des pavillons de couleurs diverses disposés autour de la salle. Les mandarins les plus considérables étaient d'un côté ; de l'autre, le chancelier, avec les professeurs du collège royal. Plusieurs docteurs de

capacité reconnue avaient aussi leurs places. Au milieu, deux trônes d'or étaient posés sur des sièges triangulaires. Dès que parut le prince des Nogais, la noble assistance le salua avec toutes les marques d'un profond respect, mais, dans l'attente du roi, sans prononcer une parole.

Le soleil était sur le point de se lever. Aux premiers rayons qu'il lança, deux eunuques ouvrirent les rideaux de la porte qui donnait accès aux appartements royaux, et le roi se montra, en compagnie de la princesse Tourandocte, qui portait une longue robe de soie tissée d'or et dont le visage était caché sous un voile de même étoffe. Tous deux, par cinq degrés d'argent, montèrent à leur trône. Quand ils y furent assis, deux belles esclaves s'installèrent l'une à côté du roi, l'autre de la princesse ; elles se tinrent debout avec de l'encre, une plume et du papier, prêtes à consigner par écrit ce qu'ordonnerait Altoun-Khan.

Toutes les personnes de l'assemblée, qui s'étaient levées dès son apparition, demeuraient également debout, avec beaucoup de gravité et les yeux à demi fermés. Seul, Calaf promenait partout ses regards, ou plutôt les tenait fixés sur la princesse, dont il admirait le port majestueux. Quand l'on se fut assis, sur un geste du roi, l'un des six mandarins qui avaient conduit Calaf s'agenouilla et, dans un mémoire, exposa la demande du prince. Ensuite, il se releva et invita Calaf à s'incliner trois fois devant le roi. Calaf s'en acquitta de si bonne grâce qu'Altoun-Khan ne put s'empêcher de lui sourire. Alors, le chancelier se leva de sa place et lut à haute voix l'édit funeste ; puis il dit à Calaf :

— Prince, vous venez d'entendre à quelle condition est subordonné l'octroi de votre demande. Si l'image du péril impressionne votre âme, il vous est encore permis de vous retirer.

— Non, non, s'écria Calaf, le prix qu'il s'agit de remporter est trop beau pour que j'aie la lâcheté d'y renoncer.

Cédant au courage du prince, le roi se tourna vers Tourandocte.

— Ma fille, c'est à vous de parler. Posez à ce jeune prince les questions que vous avez préparées. Et puisse-t-il en pénétrer le sens !

Tourandocte parla en ces termes :

— Mon père, je ne vois qu'à regret mourir tant de princes ; le ciel m'en est témoin. Mais pourquoi cette obstination à me vouloir épouser ? Que ne me laissent-ils vivre tranquillement dans mon palais, sans venir attenter à ma liberté ? Sachez donc, jeune audacieux, ajouta-t-elle en s'adressant à Calaf, que vous n'aurez point de reproche à me faire lorsque, à l'exemple de vos rivaux, il vous faudra subir une cruelle mort. Vous seul êtes la cause de votre perte, puisque rien ne

vous obligeait à demander ma main.

— Belle princesse, répliqua Calaf, je sais tout ce que l'on peut dire là-dessus. Veuillez, s'il vous plaît, me poser vos questions, et je tâcherai d'y répondre.

— Eh bien ! reprit Tourandocte, quelle est la créature qui est de tous pays, amie de tout le monde, et qui ne saurait souffrir son semblable ?

— Madame, répondit Calaf, après une seconde de réflexion, c'est le soleil.

— Il a raison, s'écrièrent tous les docteurs, c'est le soleil.

— Quelle est la mère, reprit la princesse, qui, après avoir mis ses enfants au monde, les dévore tous lorsqu'ils sont devenus grands ?

— C'est la mer, répondit non moins vite le prince, parce que les fleuves qui vont se décharger dans la mer tirent leur source des vapeurs qu'elle dégage.

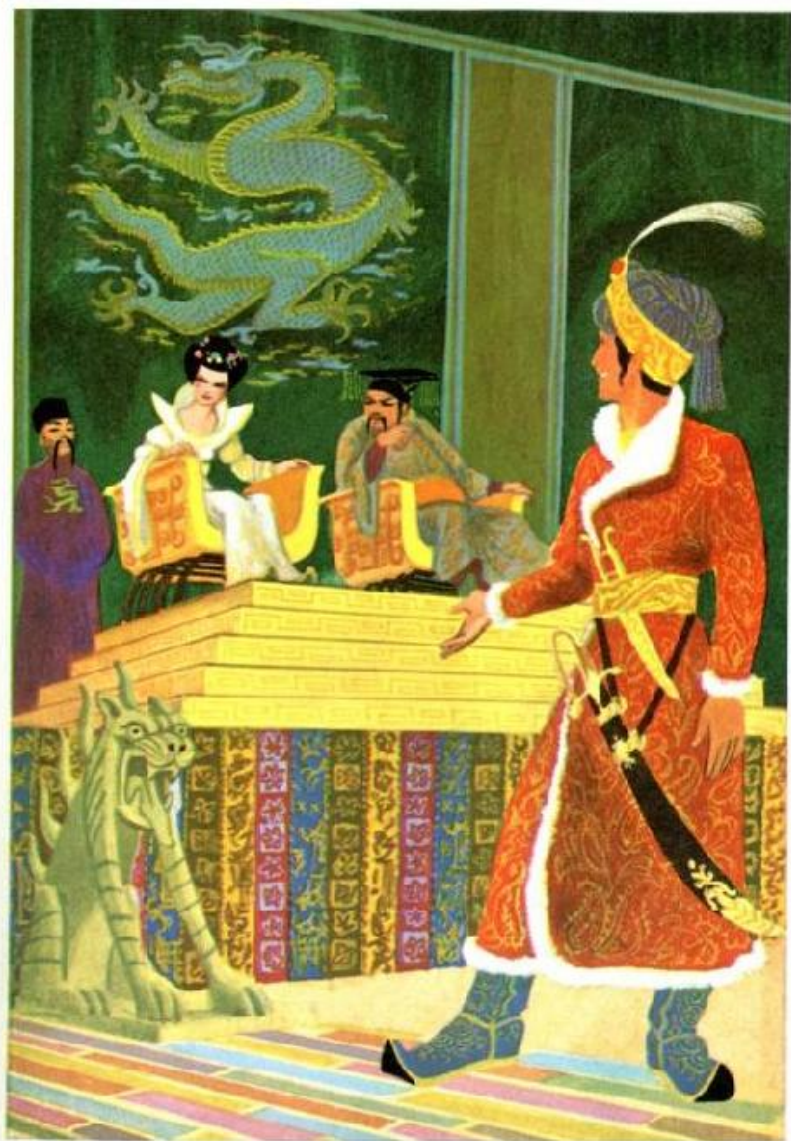
L'adhésion des docteurs fut encore unanime. La pénétration de Calaf piqua tellement Tourandocte qu'elle résolut de ne rien épargner pour le perdre.

— Quel est l'arbre, dit-elle, dont toutes les feuilles sont blanches d'un côté et noires de l'autre ?

Et, non contente de poser cette question, la maligne princesse, pour éblouir Calaf et l'étourdir, leva son voile, montrant en même temps à l'assemblée toute la beauté de son visage, auquel la honte et le dépit ajoutaient des charmes nouveaux. Sa tête était parée de fleurs naturelles placées avec un art infini ; ses yeux paraissaient plus brillants que les étoiles. À l'aspect de l'incomparable princesse, le fils de Timour-Tasch, au lieu, cette fois, de répondre, demeura muet immobile. Aussitôt, le Divan, qui s'intéressait fort à lui, fut saisi de frayeur. Le roi même en pâlit. Mais Calaf, revenu de son éblouissement, rassura bientôt l'assemblée.

— Pardonnez-moi, princesse, si je suis resté un moment interdit. J'ai cru voir un de ces objets célestes qui font le plus bel ornement du séjour promis aux fidèles après leur mort. Comment n'en aurais-je pas été troublé ? Ayez la bonté de répéter votre question, car je ne m'en souviens plus. Vos attraits m'ont fait tout oublier.

— Je vous ai demandé, dit Tourandocte, quel est l'arbre dont toutes les feuilles sont blanches d'un côté et noires de l'autre.



J'ai cru voir un de ces objets célestes

Puisant aux yeux de la princesse un feu qui communiqua à sa pensée la rapidité d'un éclair :

— Cet arbre, répondit Calaf, représente l'année, qui est composée de jours et de nuits.

La réponse fut encore applaudie dans le Divan. Les mandarins et les docteurs reconnurent à l'envi qu'elle était juste et se répandirent en éloges sur le compte du jeune prince. Alors Altoun-Khan dit à Tourandocte :

— Allons, ma fille, confessez-vous vaincue et consentez à épouser ce vainqueur. Nul des autres n'a pu seulement répondre à l'une de vos questions, et celui-ci les a pénétrées toutes.

— Il n'a pas encore remporté la victoire, s'écria Tourandocte en rabaisant son voile pour cacher sa confusion et ses larmes. J'ai d'autres questions à lui poser. Ce sera pour demain.

— Oh ! quant à cela, non ; je ne le souffrirai point. Nous n'en finirons plus. Tout ce que je puis accepter, c'est que vous lui en posiez encore une à l'instant, une seule.

Vainement Tourandocte s'en défendit et insista pour une remise, alléguant le besoin d'une préparation. Altoun-Khan tremblait de colère :

— C'est ce que je ne veux pas vous accorder. Vous ne cherchez qu'à mettre en défaut l'esprit du jeune prince, et moi je ne songe qu'à me dégager d'un odieux serment... Ah ! cruelle, vous ne respirez que le sang, et la mort de ceux qui vous aiment est un doux spectacle pour vous. La reine, votre mère, affectée des premiers malheurs que vous avez causés, s'est laissée mourir de douleur. Et moi, vous ne l'ignorez pas, je suis plongé, par votre faute, dans une mélancolie incurable. Mais c'est assez. Il n'y aura plus de ces exécutions qui rendent votre nom exécration. Et, puisque le prince a deviné vos énigmes, je demande à toute cette assemblée s'il n'est pas juste que ce prince soit votre époux.

L'approbation des mandarins et des docteurs se traduisit par de simples murmures.

Le chancelier se fit d'ailleurs leur interprète :

— La princesse a promis sa main sous une condition. Cette condition est remplie. La princesse doit tenir sa promesse. Autrement, les esprits qui veillent au supplice des parjures ne manqueraient pas de la punir.

Tourandocte gardait le silence. La tête infléchie vers ses genoux, elle semblait ensevelie dans une affliction profonde. S'en étant aperçu, Calaf se prosterna devant Altoun-Khan et lui dit :

— Grand roi, dont la justice et la bonté rendent si florissant le vaste empire de la Chine, je demande une grâce à Votre Majesté. La princesse est au désespoir, je le vois bien, que j'aie eu le bonheur de

répondre à ses questions. Sans doute, il lui conviendrait mieux que j'eusse mérité la mort. Puisqu'elle a tant d'aversion pour les hommes, que, malgré sa parole, elle se refuse à moi, je veux bien renoncer aux droits que j'ai sur elle, pourvu qu'à son tour elle réponde juste à une question que je vais lui poser.

Toute l'assemblée fut assez surprise de ce discours.

— Ce jeune prince est-il fou, observait-on tout bas, de s'exposer à perdre ce qu'il vient d'acquérir au péril de sa vie ? Croit-il donc pouvoir embarrasser Tourandocte ?

Le roi lui-même était fort étonné ; mais Calaf ayant insisté, il se rendit à son désir.

— Divine Tourandocte, lui dit alors Calaf, vous avez entendu. Quoique vous soyez à moi, je vous restitue à vous-même. Je me dépouille d'un bien si précieux à la condition que vous savez. De votre côté, jurez-moi que, si vous n'y satisfaites point, vous m'accepterez de bon cœur pour époux.

— Oui, prince, répondit Tourandocte, j'en jure par tout ce qu'il y a de plus sacré, et je prends cette assemblée à témoin de mon serment.

— Belle princesse, comment se nomme le prince qui, après avoir souffert mille fatigues et mendié son pain, se trouve en ce moment comblé de gloire et de joie ?

La princesse demeura quelque temps rêveuse.

— Il m'est impossible, prononça-t-elle ensuite, de vous répondre présentement, mais je promets de vous donner son nom demain.

— Madame, s'écria Calaf, je n'ai point réclamé de délai, moi, et il n'est pas juste de vous en octroyer un. J'y consens cependant. J'espère qu'après une telle preuve de complaisance, vous serez trop contente de moi pour ne vouloir pas m'épouser.

— Il faudra bien, dit Altoun-Khan d'un ton sévère, qu'alors elle s'y résolve. Je la laisserais plutôt mourir que de renvoyer ce jeune prince. Quel homme plus aimable pourrait-elle jamais rencontrer ?

Sur cette menace, le roi se leva de dessus son trône et congédia l'assemblée ; puis, avec la princesse, il rentra à l'intérieur du palais.

Aussitôt qu'elle fut dans son appartement. Tourandocte ôta son voile et, se jetant sur un sofa, donna un libre cours à ses transports. La honte et la douleur étaient peintes sur son visage. Ses yeux, déjà baignés de larmes, en répandirent de nouvelles. Elle arracha les fleurs dont elle était parée, mit ses beaux cheveux en désordre. Ses deux esclaves favorites ayant essayé de la consoler :

— Cessez, gémit-elle, de prendre des soins superflus. Je n'écoute rien que mon désespoir. Quand demain, devant les plus grands docteurs de la Chine, il me faudra garder le silence, est-ce là, penseront-ils, cette spirituelle princesse qui se pique de savoir tout et

devine en se jouant les énigmes les plus difficiles ?... Hélas ! ils s'intéressent tous à ce jeune prince. Je les ai vus pâles, effrayés, quand il a paru embarrassé, pleins de joie quand il a eu pénétré le sens de mes questions. Demain, j'aurai la mortification cruelle de les voir jouir encore de ma peine, lorsque je m'avouerai vaincue.

— Ma princesse, dit l'une de ses deux esclaves favorites, au lieu de vous chagriner par avance, ne feriez-vous pas mieux d'en prévenir la cause ? Ce que vous a demandé le prince est-il si difficile que vous ne puissiez y répondre ?

— Oui, car c'est son propre nom, et je ne le connais point.

— Cependant vous avez promis de le révéler. Vous espériez donc le savoir ?

— Non. Je ne voulais que gagner un peu de temps, pour me laisser mourir de douleur et de honte.

— La résolution est violente, dit alors l'autre esclave favorite. Je sais bien, ô princesse, qu'aucun homme n'est digne de vous ; mais convenez que celui-ci a un mérite singulier. Sa beauté, sa bonne mine, son esprit doivent plaider en sa faveur.

— Je lui rends justice. S'il est au monde un prince digne de moi, c'est celui-là. Tantôt même, je le confesse, avant de l'interroger, je l'ai plaint. J'ai soupiré en le voyant, et peu s'en est fallu que je n'aie souhaité son succès. Mais j'ai rougi de ma faiblesse ; ma fierté l'a surmontée, et la justesse de ses réponses, les applaudissements qui les ont accueillis n'ont plus suscité dans mon cœur que la jalousie et la haine.

Tourandocle, à ces mots, dans l'excès de sa fureur, allait se déchirer les joues de ses ongles, comme pour punir dans ses charmes les premiers auteurs de sa confusion, si ses deux esclaves n'avaient réussi à l'en empêcher.

Une fois revenu dans son appartement, Altoun-Khan envoya chercher Calaf, qui nageait dans la joie. Et, Calaf étant accouru, il lui dit, après l'avoir embrassé avec beaucoup de tendresse :

— Ah ! mon fils, viens me tirer de l'inquiétude où je suis. Je crains que ma fille ne réponde à ta question.

— Ne craignez rien, Seigneur, c'est impossible. Je suis le prince dont je lui ai demandé le nom, et nul ne me connaît dans votre cour.

Ainsi rassuré, le roi se disposa à partir pour la chasse. On le revêtit d'un caftan étroit et léger, et l'on enferma sa barbe dans un sac de satin noir. Il ordonna aux mandarins de se tenir prêts à l'accompagner et fit donner des habits de chasse au prince des Nogaïs. Ils mangèrent quelques morceaux à la hâte et sortirent du palais. Les mandarins étaient en tête, dans des chaises d'ivoire enrichies d'or et découvertes.

Chacun d'eux avait six hommes qui le portaient, deux qui marchaient devant lui avec des fouets de corde, et deux qui le suivaient, avec des tablettes d'argent sur lesquelles, en gros caractères, toutes ses qualités étaient inscrites. Altoun-Khan venait ensuite avec Calaf dans une litière en bois de santal rouge, également découverte, que portaient vingt officiers militaires et sur laquelle, en traits d'argent, l'on avait peint la première lettre de son nom et plusieurs figures d'animaux. Deux généraux des armées royales se tenaient à côté de la litière, chacun maniant un large éventail pour préserver les deux princes de la chaleur. Trois mille eunuques, marchant à l'arrière, terminaient le cortège.

Lorsque le roi fut arrivé au lieu où les officiers de la vénerie l'attendaient avec des oiseaux de proie, on commença la chasse aux cailles, qui dura jusqu'au coucher du soleil et qui fut abondante. Puis on s'en retourna au palais.

Les chasseurs trouvèrent dans une cour, sous des pavillons de taffetas, de différentes couleurs, une infinité de petites tables, bien vernissées, que couvraient toutes sortes de viandes coupées. À l'exemple du roi, Calaf et les mandarins s'assirent chacun à une petite table séparée, auprès de laquelle il y en avait une autre, qui servait de buffet. Ils commencèrent tous par boire plusieurs rasades de vin de riz avant de toucher aux viandes, puis se bornèrent à manger.

Le repas achevé, Altoun-Khan emmena Calaf dans une grande salle brillamment éclairée et remplie de sièges rangés comme au spectacle, et ils furent suivis de tous les mandarins. Le roi régla les rangs et fit asseoir le prince auprès de lui, sur un trône d'ébène, orné de filigranes d'or. Aussitôt que tout le monde eut pris place, il entra des chanteurs et des instrumentistes qui, s'accordant ensemble, commencèrent un fort agréable concert. Altoun-Khan en était charmé. Entêté de musique chinoise, il demandait, de temps en temps, ce qu'en pensait Calaf, et le jeune prince la mettait, par complaisance, au-dessus de toutes les autres. Après le concert, un éléphant artificiel, qui s'était avancé au moyen de ressorts, vomit six baladins. Ils étaient presque nus, ayant seulement des escarpins, des caleçons en toile des Indes et des bonnets de brocart. Outre des sauts périlleux, ils exécutèrent mille tours surprenants d'adresse et remontèrent dans l'éléphant, qui sortit comme il était entré. Vinrent enfin des comédiens. Le roi leur donna un sujet de pièce et, à l'imitation de leurs confrères d'Italie, ils le développèrent avec une extrême habileté, pour le plus grand plaisir de l'assistance. Et, comme la nuit était fort avancée quand ils eurent terminé, tout le monde se retira.

En entrant dans son appartement, où l'avaient mené des eunuques

portant des bougies dans des flambeaux d'or, le prince des Nogaïs ne fut pas peu surpris d'y trouver une jeune et belle dame, magnifiquement vêtue. Sa robe était de brocart rouge, à fleurs d'argent, très ample ; par-dessus, une autre plus étroite, de satin blanc tout brodé d'or, et parsemée de rubis et d'émeraudes.

Elle avait un bonnet en simple taffetas rose, garni de perles et relevé d'une broderie d'argent fort légère, qui lui couvrait seulement le haut de la tête et laissait voir de très beaux cheveux bien bouclés, entremêlés de fleurs artificielles.

Dès qu'elle aperçut Calaf, elle quitta pour le saluer le sofa où elle était assise et avait déposé son voile.

— Prince, dit-elle, vous devez être étonné de me trouver ici. Vous n'ignorez pas qu'il est défendu, sous les plus rigoureuses peines, aux hommes et aux femmes qui habitent le sérail d'avoir ensemble quelque communication. Mais l'importance des choses que j'ai à vous apprendre m'a fait mépriser le péril. J'ai eu la chance de surmonter tous les obstacles. J'ai gagné les eunuques qui vous servent, et me voici.

Intéressé par ce début, Calaf pria la dame de s'asseoir à son côté sur le sofa. Et elle continua de la sorte :

» Seigneur, je crois devoir tout d'abord vous apprendre que je suis la fille d'un khan tributaire du roi de la Chine et qui, lui ayant un jour refusé le tribut, fut vaincu par lui et tué dans le combat. Avant de mourir, il ordonna, pour préserver sa femme et ses enfants de l'esclavage, qu'on les jetât dans un fleuve voisin du champ de bataille. Seule, j'ai survécu. Je fus sauvée par la pitié du général chinois. Dès son retour, il me présenta au roi, qui me plaça auprès de la princesse sa fille. Depuis plusieurs années que je la sers, j'ai réussi, par mes soins, à gagner l'amitié de Tourandocte. Je partage ses confidences avec une autre personne de naissance également illustre, que les malheurs de sa nation ont, comme moi, réduite à l'esclavage... Pardonnez-moi, Seigneur, tous ces détails... Je vous ai révélé ma noble origine pour vous donner plus de confiance que ne vous en eût inspirée une simple esclave... Ce que j'ai à vous révéler est tellement grave !... Épris comme vous l'êtes de Tourandocte, je ne sais même si, quoique fille de khan, vous me croirez...

— De grâce, parlez, parlez vite, s'écria Calaf. Ne me tenez pas en suspens.

— Eh bien ! Seigneur, sachez-le donc. Tourandocte, la barbare Tourandocte, a conçu le dessein de vous assassiner.

Calaf, à cette nouvelle, se renversa sur le sofa en poussant une exclamation d'horreur.

— Juste ciel !... Se peut-il que la princesse de la Chine soit capable d'un aussi noir attentat !...

— Voilà pourtant où l'a conduite le mépris des hommes, car elle désespère à votre question. J'ai combattu, Seigneur, cet atroce dessein. Je lui en ai fait envisager les terribles suites, la fureur de son père, l'aversion du peuple, l'exécration des siècles à venir. L'autre esclave favorite n'a pas laissé d'appuyer mes raisons. Tous nos discours ont été inutiles. La princesse a chargé des eunuques affidés(10) de vous ôter la vie demain matin, quand vous sortirez du palais pour vous rendre au Divan.

— Ô princesse inhumaine ! Perfide Tourandocte ! soupira le jeune prince des Nogaïs. Est-ce ainsi que vous vous préparez à couronner la tendresse du fils de Timour-Tasch ? Calaf vous a donc paru bien détestable, puisque vous aimez mieux vous en défaire par un crime que de joindre votre destinée à la sienne ?

— Écoutez-moi, Seigneur, reprit la confidente de Tourandocte. Je ne viens pas seulement vous dénoncer un attentat machiné contre vous ; je viens vous donner les moyens d'y parer. Par l'entremise de quelques eunuques qui me sont dévoués, j'ai gagné des soldats de la garde, qui vous faciliteront la sortie du sérail. Comme, après votre fuite, on ne manquera pas d'en découvrir l'auteur, j'ai résolu de partir avec vous, pour m'éloigner de cette cour fatale, où j'ai plus d'un sujet d'ennui... Des chevaux nous attendent... Partons et, s'il est possible, gagnons les terres de la tribu de Berlas. Je suis liée par le sang avec le prince Aliguer, qui en est le souverain. Il aura une joie extrême de voir sa parente hors des fers du superbe Altoun-Khan et il vous recevra comme un libérateur. Nous vivrons tous deux sous les tentes, plus tranquilles et plus heureux qu'ici. Dégagée des liens de la captivité, j'y jouirai d'un sort plus doux... Et vous, Seigneur, vous y pourrez trouver quelque princesse assez belle pour mériter qu'on l'aime et qui, loin d'attenter à votre vie, pour ne pas devenir votre femme, n'aura souci que de vous plaire.

— Princesse, j'ai mille grâces à vous rendre. Que ne puis-je, dans ma reconnaissance, vous tirer d'esclavage et vous remettre aux mains du khan de Berlas, votre parent ! Je m'acquitterais par là de quelques obligations que je lui ai... Mais que penserait le roi de la Chine ? Que je suis venu dans sa cour pour vous enlever et, dans le temps que je fuirais pour épargner un crime à sa fille, il m'accuserait d'avoir violé les lois de l'hospitalité... D'ailleurs, faut-il l'avouer ? Toute barbare qu'est la princesse de Chine, mon lâche cœur ne saurait la haïr. Que dis-je ? La haïr ! Je l'adore. Je suis dévoué à toutes ses volontés, et, puisqu'elle veut m'immoler, la victime est toute prête.

— Eh bien ! prince, puisque vous préférez la mort à votre salut propre et à la reconnaissance d'une princesse captive qui, elle, a tremblé pour vous, demeurez... Je vous quitte.

En prononçant ces mots d'un ton qui témoignait de son dépit, l'esclave favorite de Tourandocte se leva brusquement, remit son voile et s'en alla.

Après son départ, Calaf resta sur le sofa dans une perplexité grande. Les sentiments qu'elle lui avait laissé voir lui paraissaient de sûrs garants de sa sincérité. D'autre part, il se refusait à croire que tant de beauté pût s'allier chez Tourandocte à tant de barbarie. Au lieu de chercher à se procurer quelques heures de sommeil, il se livra, le reste de la nuit, aux plus affligeantes réflexions.

Enfin, le jour parut. Tambours et cloches retentirent. Et bientôt six mandarins vinrent prendre Calaf, comme la veille, pour le mener au conseil. Il traversa la cour, où des soldats formaient la haie. Loin de se tenir sur ses gardes et de songer à se défendre, il marchait comme un homme résigné à mourir et semblait même accuser de lenteur ses assassins. Pourtant, il arriva dans la salle du Divan, où se trouvaient déjà mandarins et docteurs, sans qu'on l'eût attaqué.

« Ah ! c'est sans doute ici, pensa-t-il, que doit être exécuté l'ordre de la princesse. »

En même temps, il regardait de tous côtés et dans chaque personne il voyait son meurtrier possible. Mais nul ne le frappa.

« Quel est donc, se dit-il, le dessein de la princesse ? Veut-elle être témoin de ma mort, me faire assassiner sous les yeux de son père ? Le roi serait-il son complice ?... Ou bien aurait-elle changé de sentiments et révoqué l'arrêt qui me condamne ? »

Tandis qu'il était dans cette incertitude, la porte du palais intérieur s'ouvrit. Le roi et Tourandocte entrèrent dans la salle et prirent place sur leurs trônes. S'étant levé tout aussitôt, le chancelier demanda solennellement, d'abord à Calaf, qui se tenait debout, ensuite à Tourandocte, s'ils se souvenaient bien tous deux de leurs engagements. L'un et l'autre se déclarèrent toujours prêts à s'en acquitter.

Altoun-Khan, croyant plus que jamais à l'échec de Tourandocte, risqua une dernière tentative :

— Ma fille, vous avez eu le temps de songer à ce que l'on vous a demandé ; mais vous eût-on donné une année entière, vous seriez obligée, à la fin, malgré tout votre esprit, d'avouer que c'est pour vous une chose impénétrable. Consentez donc de bonne grâce à l'amour de ce jeune prince et contentez l'envie que j'ai de le voir votre époux. Il est digne de l'être et, après moi, de régner avec vous sur les peuples de la Chine.

— Seigneur, dit Tourandocte, pourquoi imaginer que je ne saurais répondre à la question de ce prince ? Ce n'est pas si difficile que vous

le pensez. Si j'eus hier la honte d'être vaincue, aujourd'hui je prétends à l'honneur de vaincre. Je vais confondre ce jeune téméraire, qui a trop mauvaise opinion de mon intelligence.

— Princesse, dit alors Calaf, je vous ai demandé quel est le nom du prince qui, après avoir souffert mille fatigues et mendié son pain, se trouve en ce moment comblé de joie et de gloire.

— Ce prince, repartit Tourandocte, se nomme Calaf, et il est le fils de Timour-Tasch.

Aussitôt que Calaf entendit prononcer son nom, il changea de couleur, ses yeux se couvrirent d'épaisses ténèbres et il tomba sans connaissance. Jugeant par là que Tourandocte l'avait emporté, le roi et toute l'assemblée furent plongés dans la consternation. Les mandarins et le roi lui-même, descendu tout exprès de son trône, prodiguèrent leurs soins à Calaf, qui revint de son évanouissement et, s'adressant à Tourandocte :

— Belle princesse, lui dit-il, vous êtes dans l'erreur si vous croyez m'avoir bien répondu. Le fils de Timour-Tasch n'est point comblé de joie et de gloire ; il est plutôt couvert de honte et accablé de douleur.

— Je conviens, répliqua la princesse, que vous n'êtes point comblé de gloire et de joie en ce moment ; mais vous l'étiez quand vous m'avez posé votre question. Ainsi, prince, au lieu de recourir à des subtilités, avouez de bonne foi que vous avez perdu vos droits sur Tourandocte. Je pourrais donc vous refuser ma main et vous abandonner au regret de l'avoir manquée. Cependant, je veux bien vous l'apprendre et le déclarer ici publiquement, je suis dans une tout autre disposition à votre égard. L'amitié que le roi mon père a conçue pour vous et votre mérite particulier me déterminent à vous accepter comme époux.

À cette annonce, mille cris de joie retentirent dans la salle du Divan. Les mandarins et les docteurs applaudirent. Le roi s'approcha de Tourandocte et l'embrassa.

— Ma fille, vous ne pouviez prendre une résolution qui me fût plus agréable. Par là, vous effacerez la mauvaise impression qu'avait produite votre rigueur sur l'esprit de mes peuples, et vous donnerez à votre père une satisfaction depuis trop longtemps attendue et qu'il désespérait de jamais obtenir. Oui, l'aversion que vous aviez pour tous les hommes et qui est si contraire à la nature m'enlevait la douce espérance de voir naître de vous des princes de mon sang. Heureusement, cette aversion prend fin aujourd'hui et, ce qui comble mes souhaits, elle s'est éteinte en faveur d'un jeune héros qui m'est cher... Mais faites-nous savoir comment vous avez pu deviner le nom d'un prince qui vous était inconnu ?... Est-ce par quelque enchantement ?

— Non point, Seigneur, mais par un moyen très simple. Une de mes esclaves est allée trouver cette nuit le prince Calaf et a eu l'adresse de lui arracher son secret. Qu'il me pardonne d'avoir profité de cette trahison, puisque je n'en fais pas un plus mauvais usage.

— Ah ! ravissante Tourandocte, est-il possible que vous ayez pour moi des sentiments si favorables ? De quel abîme affreux vous me tirez pour m'élever à la première place du monde !... Et moi qui, trompé par une horrible fable, vous croyais coupable de la plus noire perfidie ! Qu'il me tarde d'expier à vos pieds mes soupçons injurieux !...

Dans cet instant, une esclave, qui jusque-là s'était tenue debout derrière Tourandocte, s'avança vers le milieu de l'assemblée, ce qui causa un étonnement unanime. Elle leva son voile, et Calaf, qui s'était interrompu, la reconnut pour la personne qu'il avait trouvée la nuit précédente dans son appartement. L'esclave, d'une pâleur mortelle et les yeux égarés, paraissait méditer une action funeste. Tous étaient dans l'attente. Se tournant vers Tourandocte, elle lui parla ainsi :

— Princesse, il n'est que temps de vous désabuser. Ce n'est point pour vous découvrir son nom que je me suis rendue chez le prince Calaf, c'est pour vous l'enlever et sortir d'esclavage. J'avais tout préparé pour m'enfuir avec lui. Il a repoussé ma proposition, ou plutôt méprisé ma tendresse, car je la lui avais suffisamment montrée. Je vous ai dépeinte à lui sous les plus sombres couleurs. J'ai été jusqu'à lui conter que vous deviez le faire assassiner aujourd'hui... Mais, hélas ! je n'ai pu ébranler sa constance... Désespérée, jalouse, je suis rentrée dans votre appartement et, par une fausse confiance, je me suis fait auprès de vous un mérite d'une démarche qui n'a abouti qu'à ma confusion... Si j'ai connu le nom du prince, c'est qu'il lui est échappé dans un moment de détresse et, en vous le rapportant, j'avais cru que, toujours ennemie des hommes, vous en profiteriez pour écarter Calaf... Puisque mon artifice a été inutile et que vous l'épousez, je n'ai plus qu'à mourir.

Ce disant, elle tira de dessous sa robe un kandjiar et se le plongeait dans le sein. Toute l'assemblée en frémit. L'ivresse de Calaf en fut diminuée et Tourandocte, descendant de son trône, vola, avec ses esclaves, au secours de la malheureuse ; mais, avant leur arrivée, celle-ci s'était frappée une seconde fois de son poignard, et tout ce qu'elles purent faire, ce fut de recevoir dans leurs bras son corps chancelant.

— Adelmulc, lui dit Tourandocte éplorée, ma chère Adelmulc, fallait-il vous porter à cette extrémité ? Pourquoi ne m'avez-vous pas ouvert votre cœur ? Que ne me disiez-vous que vous perdriez la vie si j'épousais le prince Calaf ! Quels efforts n'aurais-je pas tentés pour une

rivale telle que vous !...

À ces mots, la princesse esclave, tournant d'un air languissant vers Tourandocte des yeux que la mort déjà commençait à voiler, lui dit d'une voix faible :

— C'en est fait, ma princesse. Je vais cesser de vivre et de souffrir. Ne plaignez point mon sort.

Puis elle exhala un profond soupir. C'était le dernier.

Non content de gémir sur l'infortune d'Adelmulc, le roi ordonna de superbes funérailles. On porta le corps dans un palais séparé, où il fut revêtu de riches habits blancs. Et le roi, avec tous les officiers de sa maison, alla le saluer et lui présenter des parfums. Ensuite, on l'enferma dans un cercueil en bois d'aloès et on le plaça sur une espèce de trône élevé à cet effet, au milieu d'une vaste cour. Il y demeura une semaine entière. Et, tous les jours, les femmes des mandarins, vêtues de deuil des pieds jusqu'à la tête, durent le visiter et lui faire chacune quatre révérences, avec des démonstrations de douleur. Au jour désigné pour l'enterrement par le Grand mathématicien, on posa le cercueil sur un char de triomphe, que recouvraient des plaques d'argent et des figures d'animaux peintes sur du carton. Puis on sacrifia au génie qui gardait le char, afin que les funérailles s'achevassent heureusement, et, après avoir arrosé le cercueil avec une eau de senteur, la marche commença. Elle dura trois jours, à cause des diverses cérémonies et des pauses obligées, les tombeaux des rois de la Chine étant au sommet d'une montagne. Sur la prière de sa fille, Altoun-Khan avait, en effet, consenti à ce que les cendres d'Adelmulc fussent mêlées à celles des princes de sa famille. Quand le convoi fut près de la montagne, on porta le cercueil sur un char plus riche encore que le premier. Ensuite, on immola un taureau, qu'on aspergea de vin aromatique, et on l'offrit, avec d'autres choses, à la terre, en la suppliant de recevoir favorablement le corps de la princesse.

Les obsèques d'Adelmulc terminées, la cour de Chine changea de face. On y quitta les habits de deuil, et les plaisirs succédèrent aux tristes soins dont on avait dû s'occuper. Altoun-Khan ordonna les apprêts du mariage de Calaf avec Tourandocte, et, pendant qu'on y travaillait, des ambassadeurs se rendirent dans la tribu des Berlas pour informer le khan des Nogais de tout ce qui s'était passé en Chine et pour le prier d'y venir au plus tôt avec la princesse sa femme.

Les noces eurent lieu avec toute la pompe et la magnificence qui convenaient à la qualité des époux. On ne donna point, selon l'usage, deux vieux mandarins à Calaf pour l'instruire de tout ce qu'il sied aux

princes de savoir. Et le roi déclara même publiquement qu'en signe de son estime particulière, il dispensait Calaf de faire à son épouse les quatre révérences à genoux prescrites par l'étiquette. On ne vit à la cour, durant un mois entier, que spectacles et que festins ; il y eut aussi dans la ville de grandes réjouissances. L'amour de Calaf pour Tourandocte ne fut point affaibli par le mariage et la princesse ne put se défendre d'aimer un homme aussi parfait.

Quelque temps après, les ambassadeurs d'Altoun-Khan revinrent non seulement avec le père et la mère de Calaf, mais avec le prince Aliguer, qui avait tenu à les accompagner lui-même, escorté des plus grands seigneurs de sa cour.

Averti de leur arrivée, Calaf s'empressa au-devant d'eux. Il les rencontra à la porte du palais. Comment exprimer la joie qu'il eut de revoir ses parents et les transports dont à sa vue ceux-ci furent animés ? Ils s'embrassèrent en pleurant tous trois, et à diverses reprises, avec tant d'effusion que les Tartares et les Chinois présents en furent eux-mêmes touchés jusqu'aux larmes. Puis Calaf salua le khan de Berlas, lui témoigna combien il était reconnaissant de ses bontés et surtout de ce qu'il eût voulu accompagner les siens. À quoi répondit Aliguer, qu'ignorant la qualité de Timour-Tasch et d'Elmaze, il n'avait peut-être pas eu pour eux tous les égards qui leur étaient dus, et qu'il avait tenu à réparer ainsi ses manquements. Mais Timour-Tasch et Elmaze protestèrent qu'il n'y en avait pas eu, bien au contraire.

Là-dessus, ils allèrent trouver Altoun-Khan, qui les attendait dans la première salle de son palais. Il les embrassa tous avec affection et les conduisit dans son cabinet, où, après avoir témoigné aux parents de Calaf le plaisir qu'il avait de les voir et la part qu'il prenait à leurs malheurs, il assura Timour-Tasch qu'il emploierait toutes ses forces pour le venger du sultan de Carizme.

Le jour même, en effet, on envoya aux gouverneurs des provinces l'ordre d'acheminer leurs soldats en toute diligence vers le lac Baljouta, choisi pour rendez-vous d'une armée formidable. De son côté, le khan de Berlas, qui avait en partant commandé au premier chef de ses troupes de se tenir prêt à faire campagne, lui assigna le même rendez-vous.

Une fois réunies, les armées envahirent les États du sultan de Carizme, qui marcha avec les siennes à leur rencontre. La bataille eut lieu près de Cogende. Elle fut acharnée et sanglante, avec des alternatives de succès et de revers. Des milliers d'hommes succombèrent, et parmi eux le sultan de Carizme, qui, se voyant finalement vaincu, ne voulut pas, son fils non plus, survivre à sa défaite.

Après avoir rendu grâce au khan de Berlas et à Calaf, qui commandaient respectivement l'aile gauche et le centre, et qui l'avaient, surtout Calaf, puissamment secondé dans la lutte, Timour-Tasch, qui commandait l'aile droite, dépêcha un officier à Pékin, pour annoncer la victoire à Altoun-Khan et, s'étant avancé dans le Zagatay, il s'empara de la ville de Carizme. Il fit publier dans cette capitale qu'il n'en voulait ni aux richesses, ni à la liberté des Carizmiens, mais qu'ils auraient désormais à reconnaître pour leur souverain le prince Calaf, son fils. La domination de leur dernier maître les ayant lassés, et celle de Calaf leur paraissant devoir être plus douce, les Carizmiens le proclamèrent sultan.

Pendant que le nouveau sultan prenait toutes les mesures nécessaires pour asseoir son autorité, Timour-Tasch, avec une partie des troupes chinoises, se dirigea vers ses États. Les Tartares Nogaïs l'accueillirent en sujets fidèles, enchantés de revoir leur légitime souverain. Non content d'avoir regagné sa couronne, le khan des Nogaïs déclara la guerre aux Circassiens, pour se venger de leur trahison. Les ayant battus et taillés en pièces, il se fit proclamer, en outre, roi de la Circassie. Alors, s'en étant retourné au Zagatay, il y trouva sa femme et sa belle-fille, qu'Altoun-Khan avait fait conduire à Carizme avec beaucoup d'appareil.

Entre-temps, quoique occupé de mille soins, Calaf n'avait pas oublié sa vieille hôtesse, et, sur la recommandation de son époux, Tourandocte l'admit parmi les personnes de sa suite.

Moins d'un an après son mariage, Tourandocte donna le jour à un petit prince, dont la naissance, accueillie avec allégresse par ses parents et grands-parents, fut célébrée dans toutes les villes de la Chine par des réjouissances publiques.

Le prince Calaf s'attira, par ses vertus, l'estime et l'affection des Carizmiens. De plus en plus charmé de Tourandocte, il en eut un second fils, qui fut après lui sultan de Carizme.

Quant au premier, qui portait le titre de prince de la Chine, Altoun-Khan le fit élever et le choisit pour successeur.

Timour-Tasch et Elmaze allèrent passer le reste de leurs jours à Astrakhan. Et le khan de Berlas, après avoir reçu d'eux et de Calaf toutes les marques de reconnaissance que méritait sa générosité, se retira dans sa tribu avec ses troupes.



-
- 1 Alcoran : le Coran, livre saint des musulmans.
 - 2 Les musulmans qui. Payant répudiée, veulent reprendre leur femme, ne le peuvent faire, aux termes de la loi, qu'après avoir choisi un « Huila » qui l'épouse, fût-ce de manière fictive, et, le jour suivant, la répudie lui-même.
 - 3 Lieutenant du Cadi.
 - 4 Façon de parler des Orientaux pour dire : « garde le secret. »
 - 5 Quand les Orientaux veulent donner publiquement des marques d'une extrême douleur, ils se revêtent d'un sac et se couvrent la tête de terre et de cendres.
 - 6 Secrétaire des commandements.
 - 7 Lieutenant du Cadi.
 - 8 Cardamome : plante des Indes dont les grains ont une saveur poivrée.
 - 9 Confucius, vraisemblablement.
 - 10 Affidés : appartenant à une société secrète.